



5726.23,

LIBRARY OF THE THEOLOGICAL SEMINARY

PRINCETON, N. J.

DC 611 .C425 M35 1914


Malzac, L. 1871-1936.

Les cachettes huguenotes au
exnvirons de La Salle et









Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

PUBLICATION DU MUSÉE DU DÉSSERT

LES CACHETTES HUGUENOTES

aux environs de LA SALLE

ET DANS

LES CÉVENNES

avec 22 planches de plans et 3 photographies

PAR

le Docteur **L. MALZAC**

La Salle (Gard)



EN CÉVENNES

—
1914

PRÉFACE

*A Messieurs,
Franck PUAUX, président de la Société de
de l'Histoire du Protestantisme français
et Edmond HUGUES, Conservateur du
Musée du Désert.*

CHER MONSIEUR,

MON CHER AMI,

Quand vous avez fait appel, il y a trois ans, en faveur du Musée du Désert, à mon penchant favori pour l'histoire locale, je ne croyais pas que votre projet fût destiné à prendre une telle importance. Peu à peu, cependant, le Musée s'est organisé. Vous avez su recueillir dans tous les coins de la France protestante nombre de souvenirs et de documents qui, sans vous, auraient été bientôt perdus. Dans quelques années, les chercheurs, les curieux tous ceux qu'intéresse l'histoire de notre pays dans ces derniers siècles, seront obligés de venir consulter la collection unique du Musée du Désert, réunie par vos soins.

Déjà des foules de plus en plus nombreuses viennent à l'assemblée de Septembre, tenir sous les châ-

taigniers séculaires des réunions en plein air et admirer les richesses rassemblées.

Ce n'est pas encore là le seul résultat de votre œuvre. Au nom de l'Histoire, vous avez réuni sur ce terrain commun du passé toutes les diverses fractions du protestantisme français. Au Mas Soubeyran, chacune d'elles se sent à l'aise. L'âme héroïque des aïeux plane au-dessus de toutes les distinctions dogmatiques. Vous avez su la faire revivre dans le seul cadre qui lui convenait, au centre de ces Cévennes, théâtre de luttes fratricides entre fils de la même patrie.

C'est dans la maison même du plus vaillant des chefs camisards, de Roland Laporte, que vous avez entassé tout ce qui a trait à la lutte qu'ils ont soutenue. Ce n'est point une œuvre de prosélytisme religieux que vous avez voulu faire. Vous avez voulu rappeler, non seulement aux protestants, mais à tous les citoyens de notre époque, ce qu'ils devaient à leurs prédécesseurs huguenots.

« A ces pauvres, à ces ignorés du monde, qui un siècle durant, résistèrent à toutes les oppressions, la France a dû de vaincre le fanatisme. Qu'on ne s'y trompe pas, ce ne sont pas les seuls efforts des penseurs qui ont déterminé cette victoire.

» Les prédicants du Désert, les Calas, les Rochette, les frères de Grenier, en mourant martyrs, ont tué le fanatisme. Les jours viendront où la France, cons

ciente de la grandeur de tels sacrifices, reconnaîtra dans les galériens pour la foi et dans les martyrs du Désert, les défenseurs inflexibles de la liberté de conscience. » (1)

« A l'exemple de nos pères », ajoutez-vous, « qui jetèrent dans le sol de la patrie la semence de la liberté religieuse, nous aussi, sans crainte au cœur, soyons les semeurs des paroles de justice et d'amour. Unissons par des liens étroits le passé au présent, en nous inspirant de l'esprit de foi et de liberté de nos ancêtres. »

Un tel programme dépasse les limites, parfois étroites, d'une Eglise. Il doit être commun à tous ceux qui pensent librement. Ils ont à cœur, eux aussi, de conserver le souvenir des progrès passés, pour avancer plus vite encore dans la voie lumineuse ouverte à l'humanité tout entière pour atteindre la perfection morale.

Mais c'est surtout, comme vous le dites si bien à ceux qui ont bénéficié des souffrances de leurs pères, que votre appel s'adresse plus particulièrement. Vous êtes en droit de leur dire : « Sans ce pauvre peuple obscur, ces fabricants de cadis et de bas, ces travailleurs de terre, ces huguenotes au cœur tendre et ferme, qui sont morts pour vous, vous ne seriez

(1) Allocution de M. Fr. Puaux, Assemblée du Musée du Désert, septembre 1912.

rien. Ce que vous êtes, vous le leur devez. Marchez donc avec nous, vous tous qui êtes arrivés, partout, parmi les premiers, quelle que soit la voie qu'il vous a convenu de parcourir, hommes d'affaires et d'industries, homme de robe et d'épée, savants, lettrés, parlementaires, ministres ; rappelez-vous votre dette aux ancêtres et apportez joyeusement votre pierre au monument que doit et que va élever notre gratitude. » (1)

Chacun apportera, selon ses facultés, la pierre dont il est redevable. Les favorisés de la fortune vous donneront l'aide matérielle indispensable pour l'exécution de votre projet. D'autres apporteront, comme l'a déjà fait M. le pasteur André Maillet, leurs collections ou leurs souvenirs de famille. D'autres enfin apporteront leur connaissance des lieux où se passèrent tant de tragiques événements et les travaux qu'ils auront pu écrire sur ce sujet.

C'est dans cet esprit que je vous apporte aujourd'hui ma modeste contribution à l'étude des Cachettes huguenotes, heureux si ce sujet peut intéresser quelques-uns des nombreux visiteurs du Musée du Désert.

Je ne m'écrierai pas, avec le poète latin : *Exegi monumentum ære perennius*, me souvenant qu'un vieil ennemi de mon art, Montaigne, a écrit cette phrase : « Car il advient le plus souvent que chacun

(1) Le Musée du Désert, 1912, E. Hugues.

choisit plutôt de discourir du mestier d'un autre que du sien : estimant que c'est autant de nouvelle réputation acquise ; tésmoins le reproche qu'Archidanus fait à Périander qu'il quittait la gloire d'un bon médecin pour acquérir celle d'un mauvais poète. »

Je préfère avouer que j'ai suivi le conseil donné par le même auteur. « J'ai « pilloté deçà, delà », en particulier dans le savant travail de mon ami, Ch. Bost, sur les *Prédicants Protestants*. Grâce à ce guide, j'ai connu les maisons de notre région hospitalières aux proscrits. Je n'ai eu ensuite qu'à retrouver les cachettes creusées pour les mettre à l'abri, et à les décrire.

« Ceci fait, — toujours d'après Montaigne, — je laisse ce néanmoins courir mes inventions ainsi faibles et basses, comme je les ai produites, sans en replastrer et recoudre les défauts. »

D^r L. MALZAC.

Jun 1914.

CHAPITRE I

Les cachettes huguenotes des Cévennes

La période qui a précédé et suivi la révocation de l'Édit de Nantes dans les Cévennes presque en entier protestantes, est bien la plus intéressante de notre histoire locale.

A ce moment, les protestants des Cévennes, après de longues années de calme, grâce à l'édit de pacification d'Henri IV, vivaient en très bonne intelligence avec leurs voisins catholiques. Leur tolérance réciproque était telle qu'à La Salle, par exemple, le curé écrivait sur son registre qu'il avait été appelé auprès d'un pauvre mendiant catholique par le bourgeois protestant, dont la charité avait donné asile à ce malheureux.

Cependant, peu à peu, dès 1656, un mouvement officiel se dessine contre la religion protestante, des restrictions sont faites au libre exercice de son culte. De toutes parts, le pouvoir royal attaque, d'abord sourdement, puis de plus en plus ouvertement, cette catégorie de Français, dont le seul tort était de ne pas penser comme le père Lachaise et sa pénitente, Mme de Maintenon, oublieuse de ses origines.

La Révocation de l'Édit de Nantes, en octobre 1685, vint brutalement porter le dernier coup à la religion protestante qui, disait-il jésuitiquement, avait presque disparu de France. Les événements devaient démontrer qu'il n'en était rien.

Les huguenots des Cévennes, en particulier, furent frappés de stupeur par cette dernière mesure. Ils ne pouvaient croire que le roi auquel ils fournissaient ses meilleurs soldats, et pour lequel ils priaient dans leurs temples, fût celui au nom duquel on les persécutait. Rien ne leur fut épargné pour les amener à changer de religion. Evictions de biens, dragonnades, prisons, galères, l'échafaud ou l'exil furent le lot de la plupart des familles. Obligés de défendre leur religion et leur vie, les protestants restés dans les Cévennes s'organisèrent peu à peu pour échapper autant que possible à tous les maux qui fondaient sur leur tête. Plus tard même, ces paysans, lorsque leur exaspération fut à son comble, surent, un moment, avec des chefs sortis de leur sein, faire trembler la puissance royale. Elle fut obligée d'envoyer contre eux Villars, le meilleur et le plus diplomate de tous les maréchaux de France. Il eut raison de la révolte des Camisards, mais ni lui, ni les intendants ne purent avoir raison de l'âme cévenole, fidèle à ses principes librement acceptés.

De nombreux travaux de détail ont étudié les épisodes de cette période héroïque. Ces temps derniers, les « Prédicants protestants » de notre ami Ch. Bost, sont venus apporter dans cette étude les éclaircissements de

•

la méthode historique. Ils ont mis en pleine lumière les caractères vrais des acteurs de cette lutte pour la liberté de penser, trop magnifiés par les uns, trop honnis par les autres suivant le camp auquel appartenaient les auteurs. Dans cet ouvrage, véritable dictionnaire auquel on doit toujours se rapporter, il n'est pas un fait qui ne soit appuyé sur des preuves authentiques, tirées des archives du Languedoc ou de Genève.

Bien que de nombreux auteurs aient parcouru le champ de cette vaste étude il y reste cependant encore, pour le chercheur curieux, quelques épis à glaner.

Il est un point, en particulier, que les écrivains ont négligé d'étudier et sur lequel notre attention a été attirée. Comment ces proscrits, pourchassés de tous côtés, par les troupes royales cantonnées dans les plus infimes paroisses des Cévennes, livrés à la merci d'un traître, pouvaient-ils faire pour échapper à leurs persécuteurs ?

Claude Brousson qui mena cette vie ardente pendant tout le temps de son apostolat en France, nous en a laissé un tableau émuant (1). « Ils faisaient leur séjour dans les bois, sur les montagnes, dans les cavernes et dans les trous de la terre. Ils couchaient souvent sur la paille, sur le fumier, sur des fagots, sous des arbres dans des buissons, dans les fentes des rochers et sur la terre. Durant l'été, ils étaient consumés par les ardeurs du soleil, et durant l'hiver ils ont souvent souffert un froid extrême sur les montagnes couvertes

(1) Relation sommaire des merveilles que Dieu a fait en France dans les Cévennes et le Bas-Languedoc, etc., par Claude Brousson, 1695.

de neige et de glace, n'ayant pas quelquefois de quoi se couvrir pendant la nuit et d'ordinaire n'osant pas faire du feu durant le jour de peur que la fumée ne les découvrit, ni n'osant pas sortir de leur cachette pour jouir de la chaleur du soleil, de peur de se faire voir aux ennemis et aux faux-frères. Quelquefois aussi ils étaient exposés à la faim et à la soif, et souvent à des fatigues accablantes et mortelles. »

La plupart des prédicants originaires du pays cévenol, étaient des hommes jeunes âgés de 20 à 30 ans. Ils connaissaient merveilleusement les mille sentiers de ces montagnes presque complètement dépourvues de routes à cette époque. Ils avaient ainsi, mais aux prix de quelle dépense de forces, un grand avantage sur les dragons, obligés de suivre les chemins battus, pour ne pas s'égarer dans les bois de chênes-verts et de châtaigniers. Quand, comme nous, on emprunte parfois, pour raccourcir les distances, ces vieux sentiers de nos aïeux, on apprécie bien leur difficulté et l'on admire l'endurance nécessaire à ces outlaws de la religion protestante pour les parcourir sans cesse. Leurs lieux d'assemblées étaient souvent très éloignés les uns des autres. Ils étaient toujours choisis dans des endroits isolés et d'un accès très malaisé, comme la grange du Faou, sur la Fage, ou le vallon de Fossemale, entre La Salle et Monoblet. Il en fut de même, plus tard, pour les Camisards, dont la grande mobilité constituait la principale force, et pour les pasteurs du Désert.

Pour les prendre, proposait déjà, à la fin de 1686, le rédacteur anonyme dont les Archives du Languedoc

*Archieves
N. 1. 741
M. de la Cour*



DE PAR LE ROY,
ET MONSEIGNEUR DE
Lamoignon Conseiller d'Etat, Intendant de
Languedoc.

ON fait à sçavoir que conformément aux Ordres reçeus de Sa Majesté ; Il sera donné cent Pistoles à celuy, ou à ceux qui donneront avis aux Officiers des Troupes d'une Assemblée assez à temps, pour faire que les Troupes puissent y arriver, & en faire sur le champ la Justice, avec toute la severité qui leur est prescrite.

Plus qu'il sera donné pareille somme de cent Pistoles à celuy, ou à ceux qui feront arrester un Ministre ou Proposant, ou autre qui aura Prêché aux Assemblées.

Et que les Communautez dans l'étendue desquelles il se fera des Assemblées, auront des Logemens de Troupes à leurs fraix & en pure perte. FAIT à Montpellier le 29. Mars 1686.
DE LAMOIGNON. Et plus bas, Par Monseigneur, LESILLIER.

Collationné.

nous ont conservé le sauvage projet : « il faut investir lesdites montagnes, garder tous les passages et fere traquer les bois, visiter les cavernes et tous lieux suspects, comme sy on chassoit au sanglier » (1).

Les auditeurs des prédicants eux aussi, les femmes en particulier, devaient posséder une résistance considérable pour aller, de nuit, aux assemblées, après deux ou trois heures de marche à travers les fourrés des montagnes.

Encore ceux-ci partaient-ils seulement de leurs maisons, frais et dispos, tandis que les prédicants errants dans la campagne, obligés de se déplacer très rapidement, soit pour tenir leurs assemblées en des lieux différents, soit pour échapper aux poursuites des soldats, parcouraient sans cesse de très longues distances.

Dans la seule journée du 31 août 1691, Vivent part du mas de Pascalou, près Monoblet, pousse une pointe au sud, à Malignos, et remonte ensuite à la cerclière d'Olivet, près La Salle. Surpris par la pluie avec la Rouvière et Valdayron, il se réfugie dans le pallier du mas des Combes. Le lendemain, il se transporte à Lascours, près Cognac, où il a un entretien avec M. de Falguerolle.

Déjà, en 1685, ce même prédicant était parti de La Salle avec une bande de réfugiés, la plupart des femmes. Sous la conduite du bailli Pierre de Bagars, en ne voyageant que la nuit, par des chemins de montagne, ces exilés volontaires mirent à peine quinze jours pour atteindre les frontières d'Espagne.

(1) Archives du Languedoc, série C, 274.

Le soir du 1^{er} octobre de la même année, les prédicants Lajeunesse et Dauphiné partaient des Fourniels, dans la vallée de Cros, pour se rendre à l'assemblée tenue, par Brousson, aux Sognes, près de Calviac. Ils retournaient le soir même, avec Vivent et leurs compagnons, dans le même asile. Or, il y a environ cinq bonnes heures de marche, aller et retour, entre ces deux points.

Il serait facile, grâce à Ch. Bost, de suivre les prédicants dans leurs itinéraires, et de relever des courses bien plus longues. Ces quelques exemples doivent suffire.

La nécessité de se ravitailler en temps voulu constituait aussi une grande difficulté. Les proscrits devaient autant que possible éviter les agglomérations importantes, comme La Salle et St-Jean, où les dragons étaient casernés en grand nombre. Cependant, ils se risquaient parfois à s'en approcher de très près. Vivent vient coucher à quelques pas du prieuré de La Salle, chez Jean Martin de Rieumal, Brousson passe plusieurs jours au château de Cornelis, qui devait, plus tard, voir naître les amours de Bellotte (Ysabeau) Bringuier et du camisard Pierre Laporte, dit Roland.

La plupart du temps, des femmes dévouées prenaient soin d'eux. Elles allaient, la nuit, dans les bois, à des endroits désignés d'avance, leur porter les vivres et les vêtements qu'elles leur avaient préparés. Ils s'arrêtaient plus facilement dans les hameaux de peu d'importance, et surtout dans les fermes isolées. La présence d'un

arbre résineux, pin ou cyprès, planté sur les tombes, leur signalait de loin les maisons huguenotes.

Presque toujours, pendant la bonne saison, ils reposaient cependant sous la voûte azurée des cieux, à l'abri des épaisses fondraisons des châtaigniers. Dans les terrains calcaires de St-Hippolyte, Anduze, Mialet, les grottes leur offraient un refuge naturel pour s'abriter des intempéries. Vivent, après s'être réfugié, pendant plusieurs jours, dans la Baume de Paulhan, en face le château de Tornac, fut tué, le 18 février 1692, dans la grotte de Carnoulès, près de Saint-Sébastien.

Le rôle joué par les grottes, dans les Cévennes, comme dépôts d'armes et de vivres, pendant la période camisarde, celui de beaucoup d'anfractuosités naturelles est connu depuis trop longtemps pour que nous insistions. Il le fut aussi à l'époque même de la Révocation, par l'Intendant, qui, le 12 février 1692, donna l'ordre de murer toutes les cavernes aux frais des communautés. C'était une grosse dépense, puisqu'au dire de Claude Brousson, Basville se vantait d'en avoir 800 dans la province.

Pendant longtemps, tous les intendants firent rechercher les cachettes des protestants. Ainsi, en 1775, Jacques Boyer, dragon du régiment de Thianges, et converti au catholicisme, quoique fils du pasteur du désert Jacques Boyer et d'Anne Fraissinette d'Anduze, fut cause d'une recherche semblable. Dans une conversation avec l'abbé de Montbrun, il avait dit que les religionnaires du Languedoc avaient des dépôts d'armes et

de poudre sur une montagne près du Vigan, qu'on nomme la Luzette, et dans les villages d'Arphy, de Molières et de Bréau. Cette conversation fut immédiatement rapportée. Voyer d'Argenson en écrivit à l'intendant de St-Priest et fit interroger plus à fond le dragon par M. de Tavannes. Celui-ci, dit-il, déclara en effet que « les religionnaires du Languedoc avaient des dépôts d'armes et de poudre sur une montagne du Vigan, qu'on nomme la Luzette, où il avait été creusé d'antrès qui ont été recouverts avec des gazons pour en masquer l'entrée, et dans les souterrains pareillement creusés dans les villages d'Arphy, de Molières, de Bréau, situés au pied de cette montagne » (1). Seuls, les anciens sont au courant de l'endroit exact de ces dépôts, et le dragon donne le nom d'un certain nombre d'entre eux. Malgré cette dénonciation, les recherches effectuées furent vaines. Ces cachettes fidèles contiennent peut-être encore les armes qui leur furent confiées.

Dans la partie granitique des Cévennes, qui s'étend du Vigan à St-Jean-du-Gard, et en particulier aux environs de La Salle, les grottes sont très rares. Lorsque les prédicants voulaient se reposer à peu près en sûreté, à l'abri du mauvais temps, qui parfois terrassait leur robuste constitution, ils devaient se réfugier chez des amis sûrs et assez dévoués, pour braver les rigueurs de l'intendant, en leur donnant asile. Les nouveaux convertis qui recevaient chez eux les proscrits ou les fugitifs encourageaient, de ce fait, les galères perpétuelles

(1) Voir *Bull. Prot. Fr.*, 1913, p. 303.

et la confiscation de leurs biens. Cet arrêt, pris le 26 décembre 1686 resta toujours en usage. Près de 70 ans après, il était appliqué, en 1754, à Jacques Novis, du mas de Novis, près La Salle, pour avoir donné asile au pasteur Teissier, dit Lafage. Le mas de Novis fut rasé jusqu'aux fondements, et le propriétaire envoyé aux galères.

Mille occasions pouvaient faire surgir le danger. Un voisin douteux, survenant à l'improviste, pouvait surprendre et dénoncer la présence de l'hôte compromettant. Les dragons, qui surveillaient sans cesse les retireurs de prédicants, pouvaient arriver inopinément et se livrer à une visite en règle des locaux, comme chez les demoiselles de Rouville, près de Saint-Jean, en 1691.

Fidèles à la parole donnée, et dévoués jusqu'à la mort à ceux qui leur prêchaient la religion proscrite, nos paysans cévenols s'ingéniaient à leur aider par tous les moyens. Cette unanimité dans la résistance aux rigueurs qui atteignaient les N. C. était connue de leurs persécuteurs. Le maréchal de Montrevel écrivait d'Alais, le 9 juin 1703, au ministre Chamillard : « La fidélité de toutes les paroisses est si inviolable pour eux, qu'il est presque impossible, par argent ou autrement, d'apprendre la moindre des choses de leur marche, et quand on passe dans un village, il y a quelquefois de ces coquins qui ont l'effronterie de se présenter pour guides, afin de faire prendre le contre-pied de leur route. Ils ont outre cela, tous les bergers dont les troupeaux sont en haut des montagnes qui leur servent de sentinelles par

lesquels, aux moyens de certains signaux, ils évitent le côté par où les troupes paraissent ».

Parfois, l'hôte, pour diverses circonstances, ne pouvait pas tenir sa parole. Il s'ingéniait, alors, à trouver un autre refuge pour ceux qu'il ne pouvait recevoir. Ainsi, Séverac de la Térisset, près le Rey, ne pouvant recevoir Vivent et ses sept compagnons, « il y a chez lui un laboureur étranger, on y fait la lessive avec l'aide des voisines », indique le mas des Plantiers, où les frères Garnier les reçoivent dans le grenier à paille seulement, « à cause de la fiancée du cadet » (1).

Ce dévouement se prolongea pendant tout le temps où la religion protestante fut proscrite. Pendant la période camisarde, au moment du plus grand danger pour ceux qui aidaient les insurgés, ce fait frappa l'esprit de Tobie Rocayrol, l'envoyé de l'Angleterre et de la Hollande auprès des Camisards. Dans ses Mémoires sur le camp des enfants de Dieu, il écrit (2) : « Ils avaient au commencement assez abondamment pour se nourrir, à cause que les villes y contribuaient, lesquelles ne fournissent plus, croiant que les alliés ne vouloient pas les soutenir et qu'elles se ruinaient en vain. Il n'y a que la campagne qui leur fournit, laquelle est bien ruinée par les brûllements qu'on y fit, il y a quelque temps, d'environ quarante paroisses, et la démolition des tours et moulins d'où ils tiroient de quoi vivre. Présentement ils sont toujours en quelle d'un côté et d'austre et c'est a mon

(1) C. Bost, *loc. cit.*, I, 444.

(2) *Bull. Hist. Pr. Fr.*, 1867, p. 322.

advis une des plus grandes merveilles qui se soient vues depuis plusieurs siècles, de voir la charité de nos frères qui sont encore dans leurs maisons, ont pour eux, outre les risques qu'ils courent en cas qu'ils fussent découverts. Ils leur donnent la moitié de leur subsistance ; s'ils font quatre pains, il y en a deux pour ces pauvres gens-là et il y a plusieurs paysans qui disent hautement que la moitié qui leur reste leur fait autant de profit que s'ils avaient le tout. »

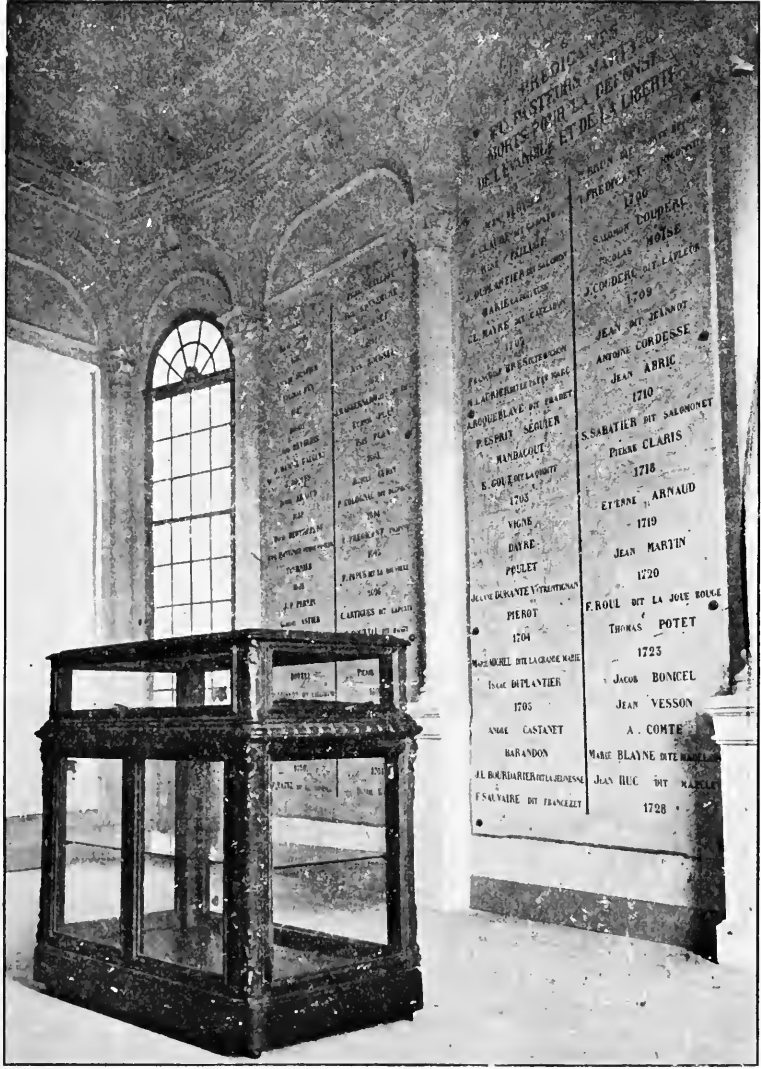
Et le camisard indompté Monbournoux, dans ses mémoires, écrits à la demande d'Antoine Court, nous déclare : « Nos courses étaient continuelles ; rarement nous séjournions deux jours dans un même endroit. Les Réformés des lieux circonvoisins où nous campions nous apportaient des vivres. Les uns une chose et les autres une autre ; celui-ci du pain, celui-là du vin, un troisième de la viande. Lorsqu'ils étaient avertis de notre arrivée un peu à l'avance, ils nous préparaient de la soupe qui était pour l'ordinaire de légumes, fèves, pois-chiches, qu'on nous apportait quelquefois dans des vaisseaux de bois qu'on appelle en terme du pays « semaux » ou « cornues ».... « à l'égard de la soupe comme pour l'ordinaire il n'y en avait pas pour tous, on la distribuait aujourd'hui à une ou deux brigades suivant qu'il y en avoit et demain à deux ou trois autres ou à autant que la quantité le pouvoit permettre. (1) »

Quelques-uns de ces paysans, entr'autres Pierre Boniol, de Ste-Croix-de-Barre, le 19 mai 1689, Novis, de

(1) *Bull. Hist. Prot. Fr.*, 1873, p. 78.

Novis, en 1754, payèrent ce dévouement par des années de galères. Le plus grand nombre des retireurs de prédicants échappèrent cependant aux rigueurs de l'intendant et à toute sa surveillance. Sauf quelques renégats, comme Fabre de Montredon près La Salle, aucun paysan cévenol ne trahit la parole donnée et l'hospitalité offerte aux proscrits.

L'habitation du paysan de nos régions était très rustique à cette époque. La pièce principale était constituée par une cuisine enfumée sous la grande cheminée de laquelle se passaient les longues soirées d'hiver à la lueur du feu de châtaignier ou d'un lun fumeux. Pavée d'ordinaire avec de grosses dalles, elle était souvent éclairée parcimonieusement par de petites ouvertures. Une et parfois, chez les paysans aisés, plusieurs chambres à coucher, presque toujours non plafonnées, complétaient ce logement sommaire avec quelques écuries en sous-sol pour les bestiaux, et un grenier pour mettre à l'abri les récoltes, transformé en magnanerie pendant la saison des vers à soie. A côté de la maison, ou faisant corps avec elle, la clé à sécher les châtaignes. Tout cela était vite parcouru par les dragons dans leurs patrouilles. Un proscrit caché dans ces maisons avait donc beaucoup de chance d'être surpris, comme il arriva au prédicant Gazan, dit La Jeunesse, au Mas de Maliestre, près La Salle. Le 12 septembre 1690, le R. P. Gélibert, missionnaire à La Salle, le surprit dans cette maison, et l'enferma dans une chambre en attendant l'arrivée des dragons. Le maître du logis, Daudé, prévenu



THEODORUS MATHIE
 HONORIS PONTIFICIS BENIGNI
 DE L'ANNEE ET DE LA LIBERTÉ

MATHIE CLAUDE DE L'ANNEE ROSE GILLARD JEAN BAPTISTE SALMON MARIE GILBERT CL. MAIRE DE L'ANNEE 1700	JEAN DE L'ANNEE ANTOINE CORDASSE JEAN ABRIC 1710 S. SABATIER DE SALOMONET PIERRE CLARIS 1718 ETIENNE ARNAUD 1719 JEAN MARTIN 1720 F. ROUL DIT LA JOIE ROUGE THOMAS POTET 1723 JACOB BONICEL JEAN VESSON A. COMTE MARIE BLAYNE DITE MARIE JEAN RUC DIT MARCEL 1728
--	--

qu'il en était responsable, protesta à grands cris « que le suspect pouvait s'évader en abattant une méchante porte et en sautant ensuite par la fenêtre ». Le conseil donné à La Jeunesse fut suivi à la lettre. Quand les dragons arrivèrent, le prisonnier avait disparu, ne laissant que son havresac pour souvenir. Malgré les cinq mois de prison infligés à Daudé et à sa femme, ceux-ci n'en restèrent pas moins les amis dévoués des prédicants. Surveillés par un de leurs voisins, le fils Puech de Claveyrolles, la maison fut cernée, le 17 décembre 1692, par les dragons de La Salle. Pierre Gay de Sumène et Antoine Compan, tous deux fugitifs et prédicants, furent arrêtés et envoyés aux galères, tandis que leurs hôtes reprenaient une fois de plus la route du fort de Saint-Hippolyte.

Aussi, dans beaucoup de maisons protestantes, avait-on prévu un cas semblable à celui de Maliestre. On avait utilisé ou créé des cachettes, dont certaines sont des merveilles d'ingéniosité. Dans la région lasalloise, c'est aux environs des mas pourvus de ces asiles sûrs que furent tenues les assemblées les plus importantes. Ceux qui les avaient convoquées pouvaient, en cas de surprise, se mettre rapidement à l'abri. Presque jamais ils ne furent pris dans ces circonstances. Les dragons n'arrêtaient le plus souvent que des auditeurs fuyant à travers la campagne.

Brousson, dans son ouvrage, passe sous silence ces abris où il se réfugia lui-même maintes fois. Il ne voulait pas sans doute attirer l'attention des persécuteurs

sur ceux qui en gardaient le secret. Les historiens ne les ont pas cités non plus dans leurs études et on ne connaissait guère que les rares cachettes dont il est parlé dans les interrogatoires. Il en était ainsi pour la grotte de Jean Bourdarier, à Ste-Croix, où les dragons arrêlèrent des prédicants, grâce à une dénonciation. Depuis l'achat de la maison du camisard Roland, par la Société de l'Histoire du protestantisme français, on connaît la cachette qui se trouve dans la cuisine. Tous les visiteurs du Musée du Désert peuvent y descendre comme le faisait le chef camisard dans les moments de danger.

Nous en avons retrouvé un certain nombre d'autres dans les Cévennes et en particulier dans la région lasatloise. Bon nombre nous sont peut-être encore inconnues, malgré nos recherches. Leurs propriétaires ignorent l'intérêt qu'il y aurait, pour l'histoire de nos régions, à ce qu'elles soient mises en lumière et étudiées comme celles que nous connaissons.

Les maisons cévenoles présentent, pour la plupart, dans leur construction, une particularité intéressante. Presque toujours, la porte d'entrée principale n'est pas située directement sur la façade la plus en vue de la maison. On la trouve, au contraire, sur le côté opposé à celui par lequel arrive le visiteur. Très souvent, aussi, il faut franchir, avant d'atteindre le seuil de la cuisine, un porche obscur encombré d'instruments ou de fagots de bois. Le four à cuire le pain est situé dans cet espace

d'avant-corps. Dans quelques cas, il faut franchir, soit une cour intérieure, soit un long couloir pour atteindre la porte principale. La maison de Roland Laporte, au Mas Soubeyran, celle où logeait Teissier dit Lafage, à Paillès, sont des modèles du genre.

Au contraire, la fenêtre principale de la cuisine donne toujours sur le chemin du mas. Elle permet ainsi de surveiller l'arrivée du visiteur dont la présence est signalée à l'avance par les aboiements du chien de berger.

Le visiteur, de nos jours encore, est observé de la maison sans que rien puisse lui faire croire que sa venue est connue.

Il est probable que cette disposition particulière est due à la prudence paysanne des époques lointaines, où nos mas isolés, ne pouvant compter sur aucun secours étranger, se mettaient en garde contre les incursions des routiers et des bandits de grands chemins. Antérieure à la révocation de l'Édit de Nantes, cette disposition favorisa beaucoup les proscrits. Elle leur donnait le temps de se mettre à l'abri dans les cachettes.

Celles-ci se rencontrent surtout dans les mas isolés, non loin du croisement de vallées, sortes de postes stratégiques qui permettaient de fuir dans les directions les plus diverses. Certaines paraissent dater de plus loin que la période protestante. Il est fort possible qu'elles aient servi auparavant à cacher des provisions en cas de famine ou à dissimuler en partie des récoltes, quand l'exacteur du prieur ou du seigneur venait prélever la part de ceux-ci, qui n'était jamais moindre du dixième.

Elles datent, nous a-t-on répondu parfois, du temps « del deïme », de la dime.

Elles peuvent avoir aussi servi d'entrepôt aux faux saulniers dont le commerce illicite est resté longtemps florissant dans un pays intermédiaire naturel entre la région montagneuse de la Lozère et celle des marais salants du littoral méditerranéen.

Certaines, enfin, furent construites expressément dans le but de servir d'asile. Le paysan, d'ailleurs, a toujours aimé, et ceci dans toute la France, à posséder un coin secret pour mettre à l'abri les quelques écus dont il avait lentement grossi son bas de laine. Parfois, encore, des démolitions font retrouver un pot de terre, « une oule », bâti dans un coin de mur, et qui n'était que le coffre-fort rudimentaire de nos aïeux.

Souvent, aussi, on évidait, dans l'épaisseur des planchers, une petite cavité pour mettre à l'abri, soit des papiers de famille, soit surtout la vieille bible qu'il était défendu de posséder, après 1685, et que l'on ne sortait que le soir, toutes portes closes, pour en lire quelques chapitres, pendant le culte familial.

Après le livre saint il fallut songer à mettre à l'abri ceux qui en expliquaient les passages, et utiliser ou créer des cachettes. C'est là que l'ingéniosité de nos aïeux se donna libre cours. Depuis le trou profond creusé dans le foin du grenier, et dans lequel on échappait par un heureux hasard, aux baïonnettes des dragons, jusqu'aux cachettes les plus savantes, tous les intermédiaires existent. Roman, à Florac, fut heureux de se ré-

fugier, sous un lit, dans une ouverture faite à travers le plafond. Plus tard, après avoir échappé, aux environs du Vallons, au sort de ses camarades, grâce à des branches fraîchement coupées, sous lesquelles il se dissimule pendant quatre heures, le camisard Monbounoux, sauve encore sa vie, aux Blaquières, grâce à une cache originale. « Heureusement pour moi, dit-il, le maître de la maison avait enfoui un petit tonneau dans la terre, où il m'enferma assez à temps pour que les soldats ne s'en aperçussent. Ils me cherchèrent longtemps et fort exactement dans tous les coins et recoins de la maison. Leurs pieds même ne feurent pas à deux pouces de ma tête, mais j'étais trop bien caché pour que leurs recherches pussent me découvrir. Ils s'en allèrent enfin, mais non pas aussi promptement que je l'aurois souhaité, étant fort mal à mon aise dans mon tonneau, dont la capacité était fort petite ». (1).

Enfin, dans les villes comme La Salle, la plupart des maisons, en particulier celles du quartier de Capdeville, sont adossées à la montagne. Elles présentent des caves ou des écuries au-dessous des jardins étagés sur la colline d'Algues. Certaines même possèdent des galeries d'eau aboutissant, à travers la rue, dans les jardins sous-jacents. Ces souterrains formaient d'excellentes voies d'évasion inconnues aux dragons. Un proserit pouvait s'y cacher pendant qu'on visitait la maison. En cas de danger pressant, il pouvait fuir sur la montagne. C'est par ce « derrière » des maisons que les prédicants et les

(1)G. Frosterius. Les Insurgés Protestants sous Louis XIV. Reinwald, Paris, 1868, page 134.

camisards venaient se ravitailler d'armes, de vivres ou de munitions chez leurs amis lasallois. Aussi l'intendant du Languedoc donna-t-il l'ordre, à plusieurs reprises, en 1703 et 1704, de mûrer les portes extérieures et d'établir des barrages aux deux extrémités du long boyau de la rue lasalloise. Dans les Hautes-Cévennes, il fit mieux encore et donna l'ordre, qui fut exécuté, d'incendier nombre de hamceaux et de mas pouvant servir de refuge aux Camisards.

Toutes ces diverses cachettes, où que nous les ayons retrouvées, sont assez difficiles à classer, tant elles varient. On peut cependant les diviser en :

1° Cachettes creusées en terre avec ou sans galerie d'échappement au dehors, comme celles de La Perjurade, Bonzons, Paillés, Capou, Pascalou.

2° Cachettes situées entre deux planchers, avec ouverture dans un placard, Mas Soubeyran, Pagès, les Arnauds.

3° Cachettes dans des écuries ou entre deux murs. Le Moïna, Unas, St-Genieis, Bouscarasse.

Certaines appartiennent à la fois à plusieurs groupes. Il n'est guère facile de les étudier autrement qu'en détail et par régions successives. C'est ce que nous nous proposons de faire en indiquant, lorsque nous les connaissons, les individus qui les ont utilisées, ou, à défaut, les faits de l'histoire huguenote qui se sont passés dans leur voisinage.

CHAPITRE II

La cachette de Roland Laporte au Mas Soubeyran

(Commune de Mialet)

La plus connue de toutes les cachettes huguenotes est celle du chef camisard Roland Laporte, dans sa maison natale au Mas Soubeyran, devenue aujourd'hui le Musée du Désert, asile de tous les souvenirs que ses organisateurs peuvent recueillir dans la France entière sur la période douloureuse de 1685 à 1787.

Cette maison est située au milieu des autres habitations du hameau adossé au mamelon qui descend, d'un côté, en pente rapide vers le Gardon de Mialet, et de l'autre, par une pente douce toute couverte de cultures vers le ruisseau de l'Uziès. Entourée de tous côtés par les autres maisons, celle des Laporte n'en est séparée que par d'étranges cours ayant au plus deux mètres de largeur. Le chemin du hameau, passant jadis uniquement à la partie supérieure du mamelon, il fallait, pour parvenir à la maison Laporte, s'engager dans un étroit passage tortueux, voûté en plusieurs endroits et sur lequel s'ouvraient les portes des écuries. La porte principale de la maison, située dans un recoin très obs-

cur, s'ouvre sur les caves et sur un escalier tortueux, par lequel on atteint le premier étage. Là se trouve un vestibule étroit éclairé par une petite fenêtre à droite, et par la porte menant à une terrasse de là à la magnanerie. A gauche, en entrant, la porte des chambres. Pour aller à la cuisine, il faut tourner et parcourir environ dix pas. A côté de la porte de la cuisine se trouve l'escalier du deuxième étage, situé au-dessus de celui que l'on vient de gravir.



Dans la cuisine, en face la porte d'entrée, la fenêtre s'ouvre sur la petite ruelle pavée, par laquelle on parvenait à la maison. A gauche, la vaste cheminée et la porte d'une chambre. A droite, la table, simple planche posée sur la maie à pétrir et un placard à l'angle du mur, près de la fenêtre. Le sol de tous les appartements est formé d'un grossier glacis de chaux.

Si l'on ouvre les deux rustiques volets de bois appliqués simplement sur le cadre du placard, on voit trois étagères en bois scellées au mur. Elles servaient à porter les ustensiles et les provisions du ménage. C'est là que se trouve l'entrée de la cachette.

Au fond de ce placard, situé environ à 0 m. 60 de la troisième étagère, une planche mobile laisse à découvert une ouverture d'environ 0 m. 50 de largeur sur 0 m. 80 de longueur, par laquelle un homme de corpulence moyenne peut descendre dans un trou d'environ un mètre de hauteur. Ce trou communique, sur une de ses parois, avec une excavation rectangulaire située sous le sol de la cuisine. Elle a 1 m. 70 de longueur, 0 m. 60 de largeur et 0 m. 50 de hauteur. On peut à peine s'y tenir accroupi, mais deux personnes peuvent s'y allonger côte à côte.

Cette excavation est constituée par un double plancher pris aux dépens de la hauteur de l'écurie sous-jacente. Il est formé de poutrelles de châtaigniers entre lesquelles sont placés des cailloux, du tuf et du mortier, selon la coutume ancienne du pays. On formait ainsi des planchers très épais que l'on recouvrait ensuite d'un glacis de mortier.

Cette cachette a dû être utilisée souvent par le chef camisard lorsqu'il venait entre deux combats se reposer quelques heures dans sa maison natale surveillée par les dragons. A la moindre alerte, il pouvait s'y introduire avec la souplesse de ses 23 ans, pendant que ses parents remettaient en place la planche mobile. Au-des-

sus de celle-ci, et pour dépister les recherches, on devait replacer le vase en terre, « la pise » contenant la provision d'huile de la maison. Dans toutes les armoires ou placards des cuisines de nos campagnes, cette place lui est encore consacrée. Jamais un dragon n'aurait pensé à regarder au-dessous.

CHAPITRE III

Les cachettes de Soudorgues

La commune de Soudorgues, une des plus étendues du département actuel du Gard, s'étend sur les diverses pentes des contreforts immédiats du Mont Liron. Très accidentée, elle égrène ses nombreux mas dans les vallons profonds creusés par les ruisseaux descendant du Liron ou du Brion, soit vers la Salendrenque, soit vers le Gardon de St-Jean. Région entièrement protestante de nos jours encore, elle donna, à la révocation, de nombreux fugitifs à l'exil et des victimes en grand nombre aux prisons et aux galères. C'est de Soudorgues qu'étaient natifs les prédicants Espaze de Lafoux et Grévou du Bédos.

1° Les cachettes de Perjurade

Le hameau de Perjurade composé de trois à quatre maisons, se trouve situé aux extrêmes limites de la commune de l'Estréchure, jadis St-Martin de Corconac et de celle de Soudorgues, dont la sépare seulement un étroit ruisseau. Il est bâti sur un chaînon détaché directement à l'Est du sommet de la montagne du Fageas, au milieu d'un cirque très ouvert formé par deux vallées

dont la Perjurade constitue le point de réunion. Les deux ruisseaux qui dessinent ce cirque descendent l'un du côté des mas de la Jasse et du Bédos, par où l'on atteint Soudorgues et la vallée de la Lironenque, l'autre des hauteurs qui dominent les fermes du Rouquet et du Pavillon. Le ruisseau de Rieumal et, par conséquent, la vallée de Millerines, n'en est séparé que par un col étroit sur lequel se trouve une bergerie inhabitée.

Ces deux ruisseaux se réunissent au-dessous du hameau de Perjurade en un seul petit cours d'eau qui, après s'être insinué dans les mille replis d'une gorge très étroite va se jeter dans le Gardon de St-Jean, au Pas-des-Soucis, un peu en amont de Peyrolles. Au pont de Vallongue, il reçoit le ruisseau du Roucou descendant directement du sommet de Brion et du col du Mercou.

La seule route pour monter dans la Vallée Borgne et dans les Hautes Cévennes venait de La Salle et suivait à partir du col de Mercou la rive gauche de ce ruisseau. Après avoir traversé au Pont de Vallongue le ruisseau de Perjurade elle atteignait, par de raides lacets le petit col de Mercoiret. De là, elle suivait à mi-côte le Gardon de St-Jean au-dessus de l'immense boucle presque fermée qu'il décrit en cet endroit. Par St-Martin-de-Corconac, la route arrivait enfin, après avoir franchi le ruisseau de Millerines et le Gardon, au petit château du Moulin. De là, en suivant le fond de la vallée, elle passait par l'Estréchure, Saumane et St-André-de-Valborgne pour remonter ensuite par le Pompidou sur les hauteurs de la Lozère.

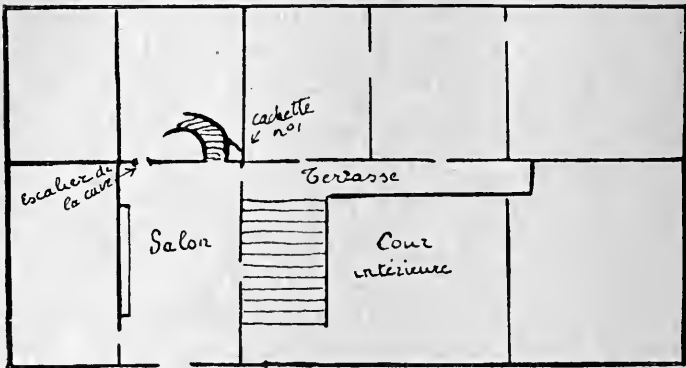
De St-Martin-de-Corconac partait le mauvais sentier muletier qui, jusqu'à nos jours, avant la construction coûteuse de la route actuelle, était le seul moyen de communication entre la partie haute et la partie basse du Gardon de St-Jean.

Au Pont de Vallongue un sentier très étroit escaladait, sur une longueur d'environ un kilomètre, la paroi gauche de la gorge du ruisseau de la Perjurade. Il se terminait enfin, après avoir décrit une courbe, dans le ruisseau du Pavillon, devant la porte de la maison la plus importante de ce petit hameau appelée le Château de Perjurade. Celui-ci est formé d'un corps de bâtiment flanqué de deux ailes au milieu desquelles se trouve une petite cour fermée d'un mur dans lequel s'ouvre le portail d'entrée. Cette maison a l'aspect d'un rectangle dont les deux grands côtés sont orientés à l'est et à l'ouest.

Le portail franchi, on entre dans la cour sur laquelle s'ouvrent les portes des écuries et où commence l'escalier de quinze marches aboutissant à une terrasse située au-devant du bâtiment principal au premier étage.

Au sommet de l'escalier s'ouvre, à gauche, la porte principale de la maison donnant accès dans un grand salon remarquable par une cheminée en bois sculpté. Cette pièce est éclairée par deux fenêtres, l'une à croisillons sur l'extérieur, l'autre au nord sur la cour. A gauche de la cheminée, porte ouvrant dans une chambre, à droite un placard. Sur la paroi opposée à la grande fenêtre à droite de la porte d'entrée, on voyait, il y a quelques années, deux ouvertures. L'une, fermée par

une porte basse, permet de descendre par un escalier en pierre de 8 à 10 marches dans une grande cave. L'autre, servait d'entrée à un escalier tournant très obscur, par lequel on atteignait deux pièces situées dans l'angle sud-est du bâtiment et plus élevées que celles du premier étage.



Dans l'angle formé à droite par la courbe de l'escalier et les murs de la maison, se trouvait (elle a été malheureusement démolie, il y a environ dix ans), une cloison à laquelle on ne prêtait pas grande attention, puisqu'en montant l'escalier on lui tournait le dos. N'atteignant pas jusqu'au haut du plafond, elle était recouverte de planches mobiles. Ce coin obscur surélevé paraissait destiné à servir de débarras et avoir été fait pour arrondir le mur de l'escalier. La paroi délimitait ainsi avec les murs de la maison un espace triangulaire dans lequel un homme pouvait facilement tenir debout après s'y être introduit par le haut de l'escalier. C'est la première cachette de Perjurade.

La terrasse du premier étage, à laquelle on arrive par l'escalier de la cour d'entrée, est soutenue par deux voûtes reposant sur des piliers. Derrière ceux-ci, au rez-de-chaussée, s'ouvre la porte basse d'une écurie obscure éclairée seulement par de petites lucarnes ordinairement aveuglées avec des feuilles de châtaignier.

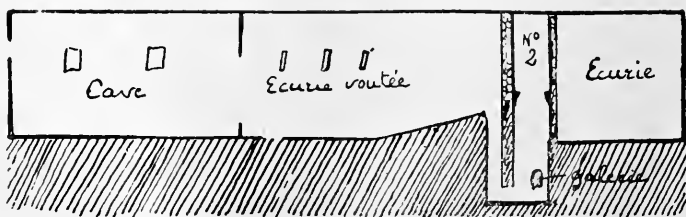
Sur la paroi gauche, une grande porte fait communiquer cette écurie avec la cave, dans laquelle aboutit l'escalier qui conduit à la cuisine du premier étage. Très haute de plafond, ce qui explique la dénivellation des chambres situées au-dessus, cette cave est bien éclairée par des ouvertures beaucoup plus grandes que celles de l'écurie. La porte de communication est en châtaignier très massive et avec serrure.

Dans l'écurie, la paroi opposée à la porte de la cave est très obscure. Le sol constitué par le rocher schisteux s'y relève rendant ainsi la hauteur de la voûte plus faible encore. C'est dans ce coin que l'on entassait et que l'on entasse encore les balles de fougères ou de feuilles sèches destinées à la litière des animaux logés dans cette écurie. Rien de plus naturel jusqu'ici dans cette disposition et dans la place des balles de litière semblable à celles de toutes les écuries des Cévennes.

Cependant, si l'on fait place nette, au milieu du sol, contre le mur, on trouve quelques planches. Si on les soulève, on s'aperçoit qu'elles recouvrent un trou dont l'ouverture donne facilement passage à un homme et qui a environ deux mètres de profondeur. Il présente sur sa paroi ouest un creux permettant de poser le pied à

mi-hauteur et de descendre ainsi facilement au fond. Au fond de ce trou, et du côté nord, s'ouvre une excavation dans laquelle il faut s'introduire à reculons. Elle a un mètre de longueur et 0 m. 50 centimètres dans ses autres dimensions. Ce passage difficile franchi, on se trouve dans une petite pièce creusée à moitié dans le roc et dont le plafond est formé par une voûte. A peu près à mi-hauteur, à 1 m. 50 du sol, les deux murs longitudinaux présentent un rebord permettant de poser des planches et de faire ainsi une sorte de lit de camp à l'abri de l'humidité.

Au fond, sur la paroi ouest, se trouve l'entrée d'une galerie dans laquelle un homme de taille moyenne peut avancer à demi courbé. En pente rapide, elle allait aboutir au-dessous de Perjurade, dans le ruisseau du Pavillon, derrière une touffe de chênes verts, bois qui recouvrait jadis le côté nord du mamelon. Le chemin de Perjurade au Pont de Vallongue passait environ cinquante mètres plus bas. Elle est actuellement obstruée dans son trajet et à sa sortie, mais il serait facile de la remettre en état. Telle est la deuxième cachette de Perjurade.



Supposons l'arrivée des dragons montant du Pont de Vallongue ou simplement d'un fâcheux survenant ino-

pinément. Le proscrit qui se trouve dans la maison s'empresse d'entrer dans la cachette de l'escalier d'où il peut entendre tout ce qui se dit dans la pièce principale. Si la séance se prolonge trop, grâce à la complicité de ses hôtes qui entraînent l'intrus dans une autre pièce ou simplement sur la terrasse, il peut gagner la cave par l'escalier dont la porte est à deux mètres de sa cachette. Une fois là, il passe dans l'écurie voisine, dont il ferme la porte de communication. Se glissant à travers les balles de fougère, il soulève celle qui recouvre le trou et gagne la cachette n° 2 dans laquelle il est plus à l'aise. Il peut y rester autant qu'il veut, grâce aux provisions qui lui sont passées.

En admettant même que cette ouverture fût découverte, le fugitif pouvait se défendre facilement grâce à l'étroit boyau horizontal facile à obstruer. En désespoir de cause, il pouvait s'enfuir dans les bois voisins par la galerie souterraine. Celle-ci inversement permettait de s'introduire dans la maison sans être vu de personne. On pouvait y accéder sans danger la nuit de tous côtés. Le proscrit l'atteignait facilement en venant, soit de Millerines par le col de la Bergerie de Rienmal, soit de St-Jean-de-Gardonnenque ou de l'Estréchure par le Pont de Vallongue, soit enfin de La Salle ou Soudorgues par les cols du Mercou et du Bédos.

Antérieures à l'époque protestante, ces cachettes ont été très utilisées par les prédicants et les pasteurs du Désert. Les seigneurs de Perjurade qui habitaient ce petit château étaient de fervents protestants. Ils appar-

tenaient à la famille Solier. Celle-ci se fondit par des mariages avec la famille voisine des Gauthier du Roucou, bien connus pour la fermeté de leurs convictions religieuses. Enfin, les environs immédiats de Perjurade ont joué un rôle très important dans l'histoire religieuse protestante aux XVII^e et XVIII^e siècles.

Quelques mois après l'édit de révocation, le 25 janvier 1686, le prédicant Vivent fait une assemblée « dans un désert auprès d'une grange appartenant au sieur Verdier de Perjurade ». Trois prédications y furent données, deux par Vivent et l'autre par Vidal de Colongnac. Ce fut dans cette assemblée « qu'on commença à porter des armes » pour pouvoir riposter aux dragons qui, surprenant une réunion de ce genre, tiraient sur la foule sans aucune pitié.

Fin novembre de la même année, l'intendant de Basville courut sans le savoir un très grand danger dans les parages de Perjurade. « Quand l'intendant », dit Gavanon de La Salle (1), « eut passé le Pont de Vallongue, en haut sur la hauteur, il ne passa qu'à six pas de M. Vivent et de sa troupe, qui étaient au nombre de quinze personnes, ce que M. Vivent lui écrivit par une belle lettre quand il fut de retour à Montpellier, en lui marquant qu'on le traitait de perturbateur du repos public, mais que s'il avait été tel, lorsqu'il était passé si proche de lui (en lui marquant l'endroit) que sa vie ne dépendait que de lui, mais qu'il n'avait garde de répandre le sang à moins qu'il ne se vit attaqué. »

(1) *Papiers Court*, 17 B. 79, in Bost, *loc. cit.*, I. 189.

Le 21 janvier 1688, le prédicant David Berthézenne est pris par les dragons au-dessus de Perjurade dans un bois entourant la clé ou bergerie. Il était avec d'autres personnes. Baille, moins miséricordieux que Vivent, le fit pendre, quelques jours après, à Saint-Hippolyte-du-Fort.

À cette même époque, un voisin de Perjurade, David Grevou, du Bédos, quitte sa ferme et devient prédicant peu de temps après le prêche fait dans sa maison, en juin 1689, par David Gazan.

Le 2 août 1689, Vivent, de retour de Suisse, convoque, avec dix ministres ou proposant, une assemblée très importante « dans la montagne du Liron proche La Salle », dit le dossier Quet (1), « dans la paroisse de St-Martin-de-Corconac », dit le dossier Méjanet (2), par conséquent non loin de Perjurade, seul endroit répondant à ces indications topographiques.

Le 11 janvier 1690, Brousson, descendant du Bougès, gagne la Gardonnenque par La Salle et Lédignan. Il prêche près de Perjurade son fameux sermon sur le salut en J.-C. seul (Jean XIV, 6). A plusieurs reprises, il trouve asile dans cette maison où, grâce à cette cachette spacieuse et sûre, il pouvait composer tranquillement ou recopier les sermons qu'il passait ensuite aux autres prédicants dont l'instruction souvent n'était pas à la hauteur des sentiments religieux.

L'année suivante, Gazan, Colognae, Grevou, les trois

(1) *Archives du Languedoc*, C. 170.

(2) *Archives du Languedoc*, C. 189.

frères Plan et Espaze de Lafoux, logés aux Cabannes près Perjurade, chez Guillaume Pérédès, se réunissent en attendant le retour des eaux de Pomaret, près St-André, du pasteur apostat Louis de Bagars. Ils l'exécutent non loin de là, dans le ruisseau du Roucou, le 27 juillet 1691 et s'enfuient par les hauteurs de Perjurade pour aller loger au col de las Cliefs.

Plus tard, pendant la période camisarde, c'est près du Pont de Vallongue, au Pont-Neuf, à quelques portées de fusil de Perjurade, que les troupes de Roland infligèrent une défaite sanglante aux dragons de St-André-de-Valborgne revenant de La Salle accompagner des prisonniers.

Pendant toute l'époque de l'église du désert, les pasteurs trouvèrent un asile à Perjurade. Le pasteur Méjeanelle y venait souvent et y laissa sa canne à épée aujourd'hui au Musée du Désert. Le pasteur Gabriel s'y reposait lui aussi au cours de ses longues randonnées à travers les Cévennes.

Grâce au dévouement de ses habitants et à sa situation isolée au milieu des bois, non loin de La Salle, de St-Jean et de St-André-de-Valborgne, le château de Perjurade avec ses cachettes si bien organisées, a pu pendant plusieurs générations, donner un asile sûr à tous ceux qui venaient frapper à sa porte au nom de l'Évangile.

2° Cacheite du Moïna

Première agglomération sur la route descendant du col du Mercou à La Salle, le hameau du Moïna pré-

sente au milieu des prairies ses quatre à cinq maisons réunies sur un petit mamelon au centre de la vallée. Celui-ci est délimité d'un côté par le ruisseau du Mercou, de l'autre par son affluent dévalant en pente rapide des hauteurs du Mourrippe, sommet dominant le plateau grézeux sur lequel Soudorgues égrène ses mas dispersés dans tous les replis du terrain. Le vieux chemin escarpé qui relie Soudorgues à l'ancienne route royale passe le long des murs du Moïna. De l'autre côté de la vallée, presque en face, mais plus élevé, se trouve le Mas du Fouet caché dans son ravin. Pendant huit jours, la cave de cette maison, appartenant alors à Capelier, servit de refuge à Vivent. Brousson, à son tour, s'y abrita pendant ses tournées.

A l'époque de ces prédicants, vivait au Moïna une branche de la famille Viala très répandue dans le pays où ses descendants directs se trouvent encore. Très attachés à leur religion, nombre de ses membres nouveaux convertis par la force, eurent à souffrir des rigueurs de l'intendant. Suzanne Viala, du Moïna, fille de Claude Viala, procureur au présidial de Nîmes, âgée de 18 ans, fut, pour délit d'assemblée, internée au fort de St-Hippolyte. Le 10 et le 18 novembre 1691, le subdélégué Daudet lui fit subir des interrogatoires. A la même époque, Henri Viala, des Horts, et sa femme Madeleine Gautier, furent internés pour un délit semblable. Plus tard, Louis Viala, du Moïna, s'enfuit à Genève, vers 1720. Il y retrouva ses cousins Pourtalès, de La Salle et se maria. Ses deux filles épousèrent

l'une M. Coulon, l'autre M. de Boyve, appartenant aux meilleures familles genevoises.

Le Mas du Moïna avec des habitants aussi fidèles à leur religion, était un refuge largement ouvert à tous les prédicants. Ceux-ci et tous les proscrits étaient certains d'y trouver une bonne hospitalité. Claude Brousson vint y loger au moins une fois. Le 21 octobre 1691, après avoir prêché à la métairie de Soulier, du côté de Brion, il descendit prendre un repas chez Viala, aux Horts, avec Labric et alla coucher au Moïna.

Cependant, Soudorgues et sa garnison de dragons n'étaient qu'à une distance de 500 mètres au plus à vol d'oiseau. Si la position du Moïna isolé sur son mamelon entre la route et le chemin, permettait un accès commode, elle facilitait aussi un investissement rapide. Il fallait pouvoir mettre très vite à l'abri les hôtes compromettants. Nous verrons un peu plus loin comment le problème fut résolu d'une manière ingénieuse par le propriétaire d'alors. Auparavant, il faut jeter un rapide coup d'œil sur la disposition des lieux.

Lorsqu'après avoir quitté la vieille route montant au col du Mercou, on arrive au Moïna après avoir franchi environ 200 mètres sur le chemin de Soudorgues, on rencontre une première cour ouverte sur le chemin et entourée par des constructions. Celles-ci sont séparées du côté du Nord-Ouest par de petits passages donnant sur la prairie et servent de greniers ou d'écuries. Au Nord-Est et au Sud-Est, le mur des habitations est continu et présente seulement deux grandes portes cochères.

et instruments aratoires servant à une exploitation agricole importante. En face de la porte cochère, un passage très en pente entre deux bâtiments donne issue vers le ravin. Tout autour de cette cour s'ouvrent les portes des écuries ou des remises. On cherche l'entrée principale sans pouvoir la trouver. Ce n'est qu'après avoir fait quelques pas dans la cour que l'on trouve, à droite, un passage dallé d'environ deux mètres de largeur entre les corps de bâtiment. D'une longueur de dix mètres environ, il se termine devant une porte à cintre arrondi qui est l'entrée principale de la maison Viala. Au dernier tiers de ce passage se détache un couloir à ciel ouvert qui menait jadis à une terrasse sur laquelle était situé le four de la maison. Une pente rapide couverte de chênes en partait pour aboutir au ruisseau de Mourrippe.

La porte franchie, on entre dans une vaste cuisine spacieuse dont la fenêtre permet de suivre tous les méandres de la route vers La Salle pendant un long espace de temps. A droite et à gauche de celle-ci, deux portes desservent l'une une chambre, l'autre un salon, tous deux sans autre issue. Une porte à droite de la cheminée permet de passer dans un vestibule d'où part l'escalier du premier étage.

L'ingénieur Viala parvint, malgré le peu d'espace dont il disposait, à établir dans ce premier étage l'entrée d'une cachette. Grâce à la pente rapide du mamelon, les appartements que nous venons d'énumérer se trouvent posséder un sous-sol sur la façade sud quoique

étant en arrière de plain-pied avec la cour. Ce sous-sol est formé par deux appartements. L'un, sorte de cave obscure, se trouve sous le salon. L'autre, écurie basse et voûtée, se trouve sous la cuisine et la chambre. Elle prend jour sur la façade sud-est par une porte à laquelle aboutissait un escalier qui descendait de la terrasse du four.

Dans le coin le plus obscur du salon, à la place où se mettait un lit, Viala avait ouvert une trappe à laquelle correspondait une échelle mobile. Dans l'écurie basse, il construisit un mur environ à 1 m. 50 du mur de séparation avec la cave. Dans celui-ci se trouvait une sorte de placard bas dont il remplaça la partie postérieure par des planches mobiles et la cachette fut toute installée.

Y avait-il une alerte ? Les dragons étaient-ils signalés sur l'un ou l'autre des chemins ? Avant qu'ils eussent pénétré dans la maison, le proscrit passait dans le salon. Il soulevait la trappe, descendait dans la cave et retirait l'échelle. Il écartait les planches du placard et pénétrait dans la cachette où il se trouvait assez à l'aise. Elle avait 5 mètres de longueur, 1 m. 50 de large et 1 m. 60 de hauteur dans le milieu de la voûte. Le morceau de crèche qui y était resté pouvait servir de table. Procédé ingénieux, le mur du côté de l'écurie arrivait seulement à quelques millimètres de la voûte permettant en même temps que le renouvellement de l'air, de recevoir des renseignements donnés par celui qui très innocemment paraissait s'occuper des animaux dans l'écurie voisine.

C'est là que dut se réfugier, le 15 novembre 1691, un habitué de la maison, Labrie (Massal), de Millerinnes, accompagnateur de Brousson et prédicant, lorsque les dragons vinrent arrêter pour fait de religion les deux filles de Claude Viala. Grâce à cette cachette dans laquelle il dut descendre promptement, les dragons se contentèrent d'emmener les jeunes filles sans se douter qu'une capture plus importante leur échappait.

3^e *Le Temple de Soudorgues*

Au niveau du vieux château féodal de Beauvoir (castrum de Bellovisu) où tous les mas de la Salendrenque apportaient jadis leurs redevances au baron de Barre, part un petit chaînon détaché du plateau de Soudorgues dont il forme l'extrême limite du côté nord. Il vient se terminer presque à pic au-dessus du hameau du Moïna. Toute la crête de chaînon contre lequel s'adossent du côté du soleil, les mas de Guiraud, du Coulet et du Prat aux vieilles portes romanes, est recouverte par de gros blocs de conglomérat quartzeux, seuls restes d'une assise du keuper, étage géologique composant l'ilot calcaire de Soudorgues au milieu des granites environnants.

Tout à fait à l'extrémité de ce chaînon, derrière le mas de Guiraud, un de ces énormes blocs semble planté dans le sol. Incliné vers l'ouest, il recouvre une surface d'environ cinq mètres carrés. Un mur a été maçonné au-devant. Il constitue une sorte de petite maison dont la toiture est formée par le rocher lui-même.

L'entrée, très étroite, est un couloir de 2 mètres de long sur un mètre de large entre le rocher principal et un autre bloc situé à côté. Jadis, une porte venait en s'appuyant contre une rainure sculptée dans le roc, fermer cette habitation rustique.



C'est là que, d'après la tradition, se réfugiaient les prédicants et qu'ils convoquaient des assemblées religieuses, d'où le nom de temple sous lequel ce gros rocher est encore connu. L'espace, peu considérable, situé à son abri, ne permettait guère, à plus de vingt personnes de s'y réunir et les assemblées devaient se tenir en plein air. Situé à peine à 200 mètres du mas du Moïna, le Temple de Soudorgues ne pouvait être qu'un lieu de réunion où les anciens étudiaient le lieu des assemblées futures avec les prédicants montés de la cachette plus sûre du Moïna. Peut-être était-ce aussi une cachette temporaire dans laquelle se réfugiaient les prédicants lorsque l'entrée de la maison hospitalière du Moïna était, pour une raison quelconque, dangereuse pour eux.

4° *Cachette de la maison Henri Viala, aux Horts*

Après avoir dépassé le hameau du Moina, la vallée du ruisseau du Mercou s'élargit au confluent du ravin de Brion en un petit cirque exposé au Midi que domine la pente rapide du plateau de Soudorgues largement exposé à la bise froide soufflant directement par le col du Mercou. L'abondance de l'eau des ruisseaux fut cause du nom donné à l'agglomération qui se forma à cet endroit : les Horts, du latin Hortus, jardin. Ce hameau est constitué par une douzaine de maisons disséminées au milieu des prairies et des jardins. La plupart ont subi des modifications ; seule celle qui nous intéresse est restée à peu près intacte.

Elle était habitée, en 1690, par Henri Viala, un membre de cette nombreuse famille dont les enfants partis du mas du Serre, dans la Lironenque, s'étaient peu à peu fixés au mas du Moina, aux Horts, à La Salle, à Nîmes même. Ils étaient apparentés aux meilleures familles protestantes de la région, aux Pourtalès de La Salle aux Gautier de Perjurade et du Roucou, etc. Jean Viala procureur au présidial de Nîmes, propriétaire du Moina, servait de correspondant entre les prédicants et Genève. Il recevait leurs lettres de l'étranger et les leur transmettait. Ses filles, avons-nous déjà dit, furent arrêtées au Moina et emprisonnées à St-Hippolyte. Son frère ou cousin Henri Viala, des Horts, fut aussi un ami dévoué des prédicants. C'est chez lui que Brousson vient se restaurer à la fin octobre 1691, après avoir pré-

ché à la métairie de Soulier, du côté de Brion, devant les demoiselles de Rouville, de St-Jean-du-Gard.

Sa maison était bien connue de tous les fugitifs, quoi qu'elle fût dominée par l'église de Soudorgues et la caserne des dragons, d'où on pouvait facilement la surveiller. Malgré ce voisinage, elle fut un asile très sûr grâce à sa disposition. Si la façade en plein soleil regardait ouvertement Soudorgues, l'entrée de la maison était plus cachée.

Un petit chemin se détachait de la route à quelques mètres du pont jeté sur le ruisseau de Brion. Après avoir décrit entre les terres et les maisons voisines plusieurs lacets tortueux, il venait se terminer au contact d'un autre sentier encaissé entre les terres, montant du moulin des Horts et d'un troisième aboutissant au centre du hameau. La maison d'Henri Viala s'ouvrait sur ce carrefour étroit par une terrasse de quelques mètres carrés, fermée elle-même par une grande porte. Audessous de la terrasse, et ayant son ouverture basse au niveau du sentier, se trouvait une sorte de cave voûtée, débarras ou creux à fumier, que nous retrouverons un peu plus loin.

En face la porte de la terrasse se trouve l'entrée de la maison située ainsi en retrait et visible seulement du sentier. La maison étant construite sur un terrain en pente, les écuries qui tiennent tout le dessous des appartements, ne sont aucune au même niveau. Les plus rapprochées de la montagne sont à demi creusées dans le roc.

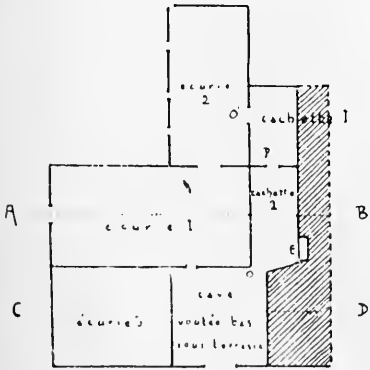
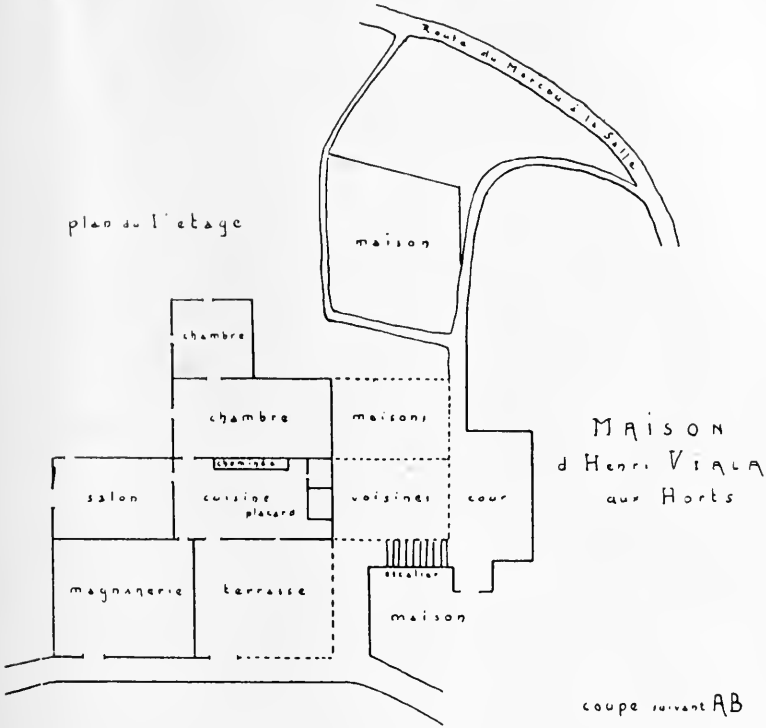
La cave voûtée ou débarras située sous la terrasse d'entrée communique par une ouverture aujourd'hui à demi-fermée par un mur à pierre sèche avec l'écurie située 1 m.50 en contre-bas. Dans le coin opposé à cette ouverture se trouve un étroit passage d'environ 0 m. 80 de largeur sur 1 m. 50 de haut facilement dissimulable derrière des fagots. Il aboutit à une salle rectangulaire d'environ 2 mètres de largeur sur 5 mètres de longueur et 2 mètres de hauteur, creusée entre la montagne et le mur de l'écurie n° 1. Nous l'appellerons cachette n° 1, bien qu'à l'époque d'Henri Viala une porte à plein cintre fit communiquer cette salle avec une autre de dimensions à peu près semblables placée derrière l'écurie n° 2.

Celle-ci, perpendiculaire à l'écurie n° 1, est surélevée d'environ un mètre. Elle n'est éclairée que par des ouvertures très étroites, dont l'une placée exactement dans l'angle nord-ouest permet de surveiller un secteur assez étendu. Cette écurie communique aujourd'hui par une brèche du mur avec la deuxième salle ou cachette n° 2. Cette disposition doit dater de l'époque où fut bâti le mur qui obstrue la porte à plein cintre.

Au premier étage, la cuisine dans laquelle on pénètre en premier lieu, présente encore à droite la longue table cévenole, située entre la porte de la magnanerie et celle d'une chambre ou petit salon. Dans celui-ci, une double petite fenêtre porte dans l'épaisseur du mur deux rustiques sièges de pierre.

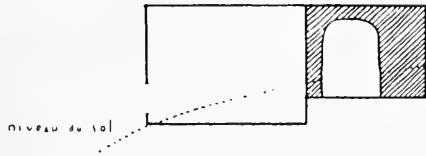
Au fond, à côté de la cheminée, la porte d'une cham-

plan de l'étage

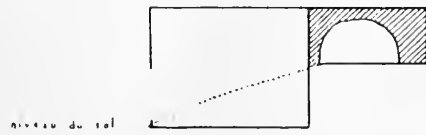


plan des écuries

coupe suivant AB



coupe suivant CD



bre sur laquelle s'ouvre une autre chambre plus petite. La fenêtre de celle-ci, tournée vers le haut de la vallée permettait, ainsi qu'une lucarne dans le salon, de surveiller la route du côté du col du Mercou. .

Cette vieille cuisine, restée encore de nos jours, telle qu'à l'époque d'Henri Viala, présente sur toute sa paroi droite un escalier pour monter aux greniers. Sous cet escalier, fermés par des portes, se trouvent deux grands placards destinés à loger des provisions et du bois. Il est probable que, du premier d'entr'eux, partait un escalier creusé dans l'épaisseur du mur des fondations de la maison et aboutissant dans la cachette n° 1 tout près du passage étroit O. On constate, à cet endroit, dans le mur, une ouverture actuellement bâtie.

Supposons un suspect dans la maison. En cas de surprise, il pouvait, par le placard, descendre dans la cachette n° 1. Au besoin, par l'étroit passage O et la cave sous la terrasse, il gagnait la campagne pendant qu'on fouillait les appartements du premier et du deuxième étage. Par la communication établie entre les écuries, il pouvait, si la porte était déjà murée entre les deux cachettes, gagner facilement celle qui était la plus éloignée.

Celle-ci a été utilisée une seconde fois à une période bien plus rapprochée de nous. En 1851, après le Coup d'Etat du 2 décembre, un proscrit républicain trouva là, pendant quelques semaines, un abri contre les recherches des gendarmes de l'Empire. Bien que des voisins, compatissants et dévoués, allassent lui tenir

compagnie et lui porter des nouvelles, sa retraite ne fut aussi jamais découverte.

5° *Cachette du Mas de l'Euzière*

A cent mètres à peine du vieux château féodal de Beauvoir, au centre du plateau de Soudorgues, le mas de l'Euzière est bâti sur le sommet d'un mamelon, autour duquel grimpe la vieille route gauloise qui, par les mas du Mourier et d'Aiguebonne, contourne la montagne de Mourippe pour atteindre de là le Fageas et le col de la Cliefs.

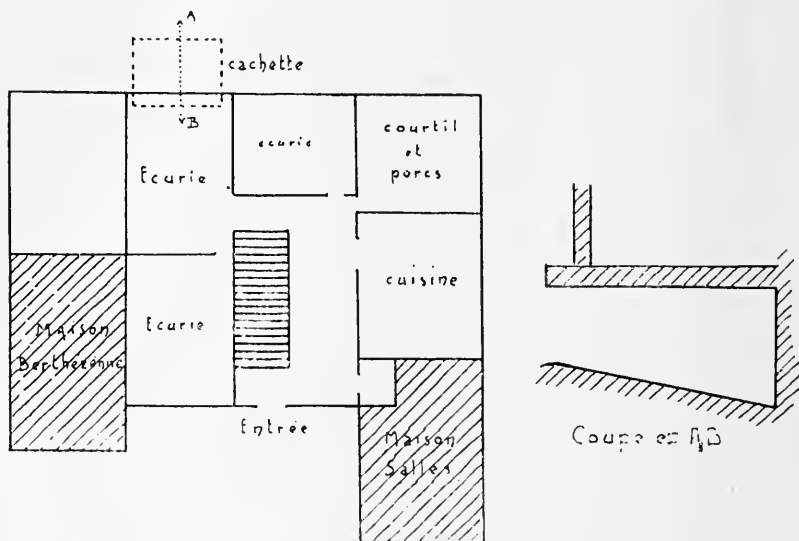
Complètement modernisé, il y a environ trente ans, le mas de l'Euzière n'a gardé d'ancien que les substructions du rez-de-chaussée dont les vieilles voûtes massives sont toujours intactes.

L'ancienne porte d'entrée est située à l'ouest du côté opposé à la façade la plus en vue. Vieille porte romane, elle donne entrée dans un vestibule au sol de roc et de terre battue, dans lequel on trouve, à droite, le four. En face la porte, l'escalier montant au premier étage. Après le four, s'ouvre la porte d'une cuisine aujourd'hui transformée en écurie. Un peu plus loin, et du même côté, la porte du courtil à pores. Au fond, une cave à demi creusée dans le roc.

Derrière l'escalier, un passage étroit, jadis fermé par une porte permet de communiquer avec une écurie divisée en deux parties par un mur de 1 m. 50 de hauteur.

Le mur est de cette écurie, qui est aussi celui de la

façade ensoleillée de la maison, repose en entier dans toute sa longueur sur un gros rocher plat d'environ 0 m. 60 d'épaisseur. Au-dessous de ce bloc se trouve une couche sableuse de grès à gros grains de quartz.



A une époque que nous n'avons pu déterminer, cette couche sableuse fut extraite sur une hauteur de un mètre dans toute la largeur de l'écurie, soit 4 mètres environ. On évita ainsi, au-dessous du rocher, une cavité ayant 3 m. 50 de profondeur. Elle était facile à dissimuler derrière des crèches à bestiaux, des fagots ou des balles de litière. Elle constituait un petit appartement qui, d'après les souvenirs de la famille, servit de cachette à l'époque des persécutions religieuses.

Pour que les bestiaux n'y glissent pas, cette cachette a été à demi comblée. Nous ne la signalerons que pour

être complet et ne pas en laisser perdre le souvenir, n'ayant aucun renseignement sur ceux auxquels elle a pu servir de refuge.

6° Cachette du Mas de Lirou

Tout à fait au sommet de la vallée de la Lironenque, au Mas de Lirou, existait jadis une cachette dans la cuisine ou les écuries. Celle-ci, utilisée une seconde fois, en 1793, par un prêtre réfractaire, a complètement disparu depuis cette époque. De là, on pouvait facilement atteindre le col de las Cliefs, celui de Bouperrier, dans la maison duquel existaient aussi plusieurs cachettes.

Enfin, presque au sommet du Fageas, au-dessus de la ferme de Taillebouc, se trouve une petite grotte dans les rochers qui, d'après les renseignements qui nous ont été fournis, aurait servi d'asile aux prédicants. Nul doute qu'elle ne fut connue par Espaze, originaire du hameau voisin de Lafoux qui, pendant ses jeunes années, avait gardé les moutons sur toutes ces pentes.

CHAPITRE IV

Ste-Croix de Caderles et les pentes de Brion

Du sommet de la montagne de Brion se détachent vers l'Est deux chaînes principales. L'une, au Sud-Est, limite d'un côté la vallée de La Salle à partir du ruisseau des Horts. Elle s'infléchit à l'Est et donne à ce moment un éperon calcaire sur lequel est bâti, exposé à tous les vents, le village de Ste-Croix-de-Caderles, Mont-Bise sous la Révolution. Cette chaîne s'abaisse tout à coup assez profondément au col de Fontfrège pour se relever aussitôt par Vidourle et le sommet de Montvaillant. Au hameau de Vidourle, elle se partage en deux branches dont l'une côtoyant la Salendrenque, constitue les bois de Malerargues et de Thoiras jusqu'au Pont de Salendres. La seconde, dominant de ses escarpements rapides le ruisseau descendu de Brion, vient se terminer au Gardon de St-Jean en face le hameau de Massiès. Entre les deux se creuse la vallée de Laudernet et de Pagès.

L'autre chaîne principale détachée au nord-est de Brion, délimite d'un côté la vallée de St-Jean-du-Gard. Maintenant son altitude jusqu'à son contact avec le

Gardon, elle se termine en arc de cercle en face la route qui serpente le long de la rivière par un mamelon de 430 mètres d'altitude.

L'espace compris entre le mont Brion et ces deux ramifications que nous venons de décrire, constitue dans sa partie la plus élevée et la plus large le plateau de Caderles.

Celui-ci s'étale au bas des escarpements terminaux de Brion, en une sorte d'éventail dont la pointe est formée par le ruisseau aux gorges profondes qui reçoit au château du Maylet les eaux des nombreux ravins descendus des pentes de la montagne. Par mille lacets, très encaissé dans sa partie terminale entre des pentes rapides, ce ruisseau de Boisseson vient déverser ses eaux au Gardon en face le hameau de Massiès.

Le chemin muletier qui réunissait La Salle à Saint-Jean-du-Gard partait de Calviac et atteignait par de raides lacets Sainte-Croix-de-Caderles. De là, il plongeait au centre du plateau pour remonter sur la chaîne le séparant de la petite ville de St-Jean, sur laquelle il dévalait ensuite presque à pic par la fameuse descente de la Malaïgue.

Toute cette région, formée de mas isolés, enfouis dans la verdure des ravins, était très huguenote. Déjà, en 1645, des poursuites furent dirigées contre les protestants de Ste-Croix-de-Caderles qui s'étaient introduits de nuit dans la maison du prieur. Ils l'avaient pillée pour le punir de ce qu'il cherchait à recouvrer les biens usurpés sur son église. Après la révocation de l'Édit de

Nantes, les prédicants et, après eux, les Camisards, y furent entièrement en sûreté. Fortement boisé et coupé de vallons profonds, ce plateau de Caderles permettait de se dérober très facilement aux poursuites, aussi les fugitifs protestants abondaient-ils à Caderles. De plus, le curé Raymond Barrau, moins haineux que ses collègues contre des paroissiens qu'il avait appris à connaître, évitait autant qu'il était en son pouvoir de les faire maltraiter par les dragons. Malgré tout, les protestants de Caderles fournirent un gros contingent au martyrologe de ces époques troublées.

Le 14 mars 1686, Fraissinet de Ste-Croix est arrêté à Alais avec Soulier de Monoblet. Le 3 avril suivant, Henry Roques est envoyé aux galères. Jean Roques et Gervais dit Capou sont pendus, l'un comme prédicant, l'autre comme retireur et pour avoir assisté aux assemblées de la Sagne et du moulin de Montvaillant. Un peu plus tard, Jean-Pierre Gras est transporté en Amérique. Jeanne Gautière, veuve de Jean Roques, part dans la première bande de Vivent avec Jeanne Grausille et Isabeau Grasse. Pierre Fâisse du Mazel, passe par les mille tribulations que nous racontent ses mémoires. Bien d'autres encore furent atteints.

De nombreuses assemblées furent tenues sur ces pentes boisées de châtaigniers et de chênes-verts : à la Sagne, près du Capou, le 15 janvier 1686, à Montvaillant le 19 et le 28, à la Bèbe de l'autre côté de la montagne au-dessus de St-Jean. Les plus importantes furent celles qui eurent lieu à plusieurs reprises aux Sognes

entre Ste-Croix et Calviac, à l'endroit où se trouve actuellement le jardin du mas de la Rouveyrolle. Il serait trop long de les citer toutes en détail, nous croyons en avoir dit assez pour esquisser ce qu'était cette région protestante.

Il est donc naturel que nous y rencontrions de nombreuses cachettes dont quelques-unes ont disparu, mais dont les autres sont encore intactes.

1° Cachettes du Mas du Capou

Le mas du Capou s'appelait au XVI^e siècle, le mas de la Motte et prit bien plus tard le nom de son propriétaire. Il est, en effet, situé sur une éminence dominant de quelques mètres le petit plateau étroit qui porte autour de la maison curiale, à deux pas de l'ancienne église, les quelques maisons formant le village de Sainte-Croix-de-Caderles.

Séparé du village par la vieille route de La Salle à St-Jean, ce mas domine mieux encore que lui toute la vallée de Caderles. Par-dessus ce cirque de verdure, la vue s'étend du côté de Bongès et de la chaîne des monts Lozère jusqu'au serre de Bonquet dominé par les cimes glacées des Alpes dauphinoises, scintillant au lointain dans les premiers rayons du soleil levant. Un peu plus à droite, par-dessus le sommet de Montvaillant, la vue partant des rochers blancs d'Anduze s'étend sur les plaines du pays bas du côté de Lédignan et de Canaules. En temps clair, le Ventoux escarpé et les

Alpilles de Provence se profilent comme des bornes lointaines au-dessus de la chaîne plus rapprochée de la Grand-Pailhère. Si l'on s'élève de quelques mètres au-dessus du mas de Capou, l'horizon borné par la montagne s'agrandit encore. On découvre à l'Est par dessus le vallon de La Salle les montagnes de Cognac dominées par La Fage altièrre et les sommets du Fageas au delà du plateau de Soudorgues.

Ce mas, aux contreforts épais, est le contemporain de la vieille petite église romane à laquelle il payait une reconnaissance féodale. Sa construction en fortin avait sans doute été ainsi conçue, pour lui permettre de résister aux attaques. Il était entouré du côté du village par un mur épais haut d'environ deux mètres. Du côté du Nord, celui-ci se reliait à la construction principale et délimitait en avant et sur le côté gauche de la maison une cour assez spacieuse pour que, plus tard, on y ait élevé des constructions accessoires, hangars ou écuries.

Après avoir franchi une dizaine de mètres dans cette cour très en pente, on trouve, à droite, un portail roman en grès du pays, qui donne accès dans une deuxième cour plus petite. Dans celle-ci aboutit à gauche l'escalier du courtil des porcs, à droite la clé à châtaignes et le four. En face, se trouve l'entrée de la maison, étroite porte en arceau à laquelle on accède depuis le portail par de larges degrés en pierre taillée.

Cette porte s'ouvre sur un vestibule divisé en deux parties : l'une longue et étroite, l'autre, au fond, plus large et carrée dans laquelle se trouvent deux escaliers,

l'un montant au grenier par un petit palier, l'autre très étroit descendant directement aux écuries du sous-sol.

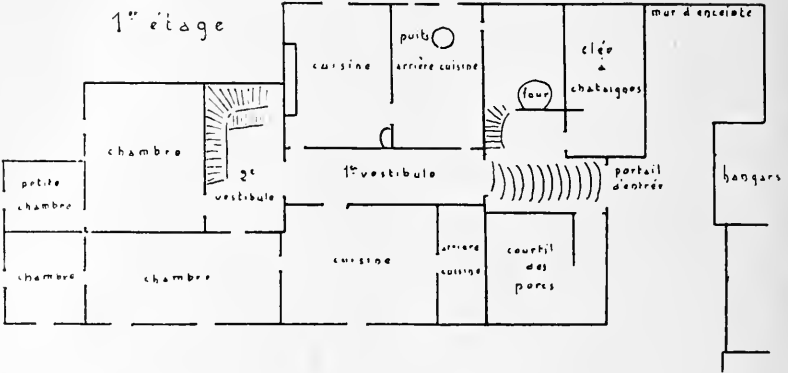
Sur le couloir, à sa jonction avec le vestibule carré, s'ouvrent deux portes : l'une, à droite, dans une cuisine très large et éclairée par la façade ensoleillée, l'autre dans une vieille cuisine restée telle qu'elle était en 1685 quand Etienne Gervais dit Capou habitait dans le mas. Pavée de grosses dalles de grès, elle n'est éclairée que par une fenêtre élevée située à l'Ouest. Dans un coin, derrière la porte d'entrée, se trouve encore une énorme cuve de grès dont l'usage nous paraît difficile à préciser.

Avec cette antique cuisine communique un appartement qui, jadis, au temps où deux familles habitaient le mas du Capou, possédait une entrée particulière sur le couloir tout près de la porte principale de la maison. Ceci s'explique par la présence au milieu de cet appartement d'un puits très profond destiné à alimenter la maison tout entière. Ce puits est construit d'une façon très particulière. A l'inverse de tous les puits, il est évasé de la margelle vers le fond.

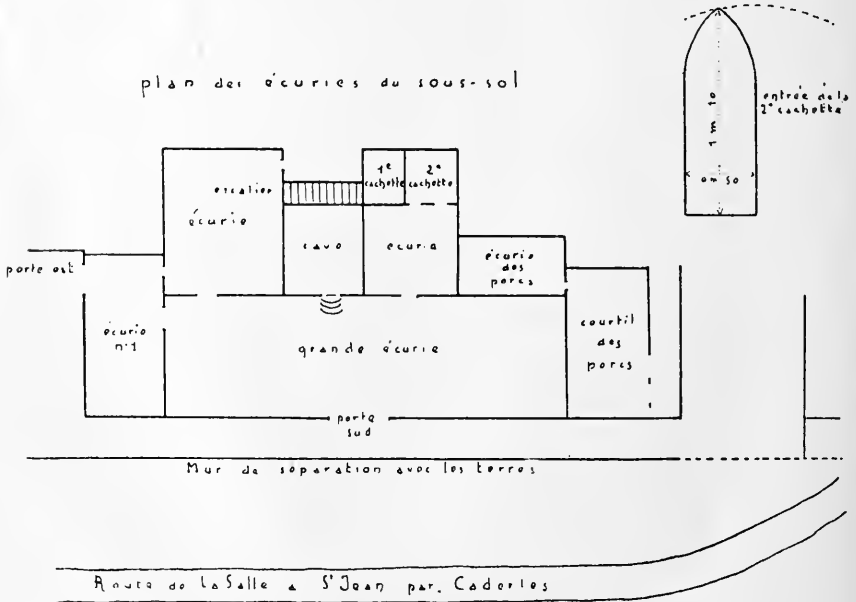
Tous les appartements du mas de la Moute ont leurs portes situées dans ou près du vestibule carré et peuvent, en outre, communiquer entre eux. Leur disposition constitue une sorte de dédale à travers lequel un familier retrouve facilement son chemin pour aboutir au point central : le vestibule.

Bâtie sur la pente de la montagne, cette maison possède ses caves et ses écuries installées dans le sol, tandis qu'une partie des appartements, au premier étage,

sur la façade, se trouve au ras du sol en arrière. C'est ce qui se passe pour la vieille cuisine et son annexe, la pièce au puits, qui reposent directement sur le sol.



plan des écuries du sous-sol



Du vestibule carré, avons-nous dit, descend, dans les écuries, un escalier étroit depuis peu comblé par des gravats. La troisième marche était mobile. En pivotant sur un des côtés, cette dalle laissait à découvert l'ouverture d'une cachette située sous le foyer de la vieille cuisine. Cette cachette, condamnée aujourd'hui, mesurait environ 1 m. 80 de long sur 0 m. 70 de large et 1 m. 30 de hauteur. L'escalier fermé au bas par une simple porte en bois aboutit dans une écurie obscure, de forme carrée. Celle-ci communique, à son tour, avec deux autres écuries, dont l'une occupe tout le devant de la maison et l'autre la façade est. Deux portes extérieures seulement desservent tout le sous-sol. L'une à l'est, vers la campagne, se dissimule dans l'angle formé par la maison et le mur de soutien des terres adjacentes. L'autre, plus apparente et très large, est taillée dans le contrefort qui soutient la maison sur la façade principale.

Dans la grande écurie, trois portes permettent de communiquer avec : 1° l'écurie dans laquelle se termine l'escalier à la dalle mobile ; 2° avec une cave obscure ; 3° avec une écurie centrale encore plus obscure et facile à encombrer de feuilles. Au fond de cette écurie se trouvait, jadis, un simple arceau roman soutenant la voûte. A une époque probablement déjà lointaine pour la période des prédicants, cet arceau fut fermé par un mur épais dans lequel on laissa une ouverture de forme ogivale ayant 1 m. 10 de hauteur sur 0 m. 50 de largeur.

L'espace ainsi délimité dans la profondeur de l'écurie

forme une pièce carrée d'environ 2 mètres de côté sur 2 mètres de hauteur. Le sol est surélevé d'environ 1 mètre, par rapport au sol de l'écurie. Il est au même niveau que celui de la première cachette située exactement à côté.

Cinq à six personnes pouvaient se cacher très à l'aise dans cette cellule. Grâce à l'obscurité des écuries, l'ouverture passait complètement inaperçue derrière des fagots ou un ratelier mobile. Ce refuge était le plus accessible, pour un individu arrivant de l'extérieur, par la petite porte est de l'écurie. Ignorant ce qui se passait au premier étage, il pouvait attendre là, à l'aise qu'on vint le prévenir qu'il n'y avait plus de danger.

Si, au contraire, le suspect se trouvait dans les appartements, la venue des dragons, surveillée par les fenêtres de la façade, lui était signalée assez à l'avance. En cas de surprise ou d'investissement, les trois portes à franchir pour pénétrer dans la maison lui donnaient le temps de disparaître. Tous les appartements rayonnant autour du vestibule central, le proscrit était immédiatement à portée de la cachette de l'escalier. Il faisait pivoter la troisième dalle et s'introduisait dans l'ouverture. Il ramenait la dalle au-dessus de sa tête et se trouvait à l'abri de ses persécuteurs. Si, au contraire, il jugeait plus prudent de gagner la campagne, le proscrit descendait jusque dans l'écurie et s'enfuyait par la petite porte est.

Par sa situation, à l'entrée de Ste-Croix-de-Caderles, par le loyalisme religieux de ses habitants, le mas du Capou fut une maison des plus hospitalières pour les

protestants, à Caderles. Dès le début des persécutions, une assemblée fut tenue à la Sagne, près du mas de Capou, le 15 janvier 1686, par Vidal et Bringuier, tous deux de Cognac, prédicants de la première heure. Ils étaient certains que le propriétaire voisin, Jean Gervais, dit Capou, loin de les dénoncer au prieur, leur donnerait l'asile dont ils pouvaient avoir besoin. Dans la même année, ce fervent huguenot fut pendu, sa femme mise en prison, puis bannie. Quelques années plus tard, en 1692, un autre membre de cette famille, habitant à Caderles, Jacques Gervais, âgé de 36 ans, fut envoyé aux galères.

Toutes ces exécutions n'empêchaient pas la maison du Capou de rester toujours hospitalière aux prédicants. « Vers le milieu de juin », nous dit Ch. Bost (1), « Anne Baudoin vit le prédicant Lagarde, originaire de Mille-rimes, qui avait été pris à Caderles et amené à Saint-Jean, où il s'enrôla pour échapper au gibet ». Elle « le vit à Caderles au début de juillet (ayant encore son habit de soldat et tout son équipage) attablé avec Grévon et Labrie, dans la maison de Gervais, qui mangeaient des châtaignes. « Ayant été avertis d'un détachement qui passait, Grévon, Labrie et Lagarde sortirent et se jetèrent dans un bois, ayant prié Anne Baudoin de leur envoyer quelque chose pour manger, ladite Gervaise disant n'avoir point de pain chez elle, mais qu'elle en avait au four qui serait bon pour le soir. Ce qui obligea Anne Baudoin à leur faire apporter du pain dans le bois et quelque autre chose pour manger, par sa ser-

(1) CH. BOST. *Loc. cit.*, I, 427, ss.

vante, laquelle frappa deux pierres dans la main étant dans le bois, comme quand on rappelle les essaims d'abeilles, qui était le signal que lesdits prédicants lui avaient donné. Et le soir, Anne Baudoin fut chez ledit Gervais, où elle trouva les prédicants avec ledit Gervais qui soupaient au haut de la maison (1). »

En nettoyant la cachette de l'escalier, le propriétaire actuel trouva, parmi les décombres, une lame de couteau rouillée, d'environ vingt centimètres de longueur, qui pourrait bien avoir appartenu aux hôtes qui y séjournèrent.



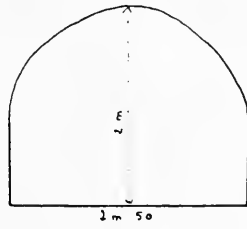
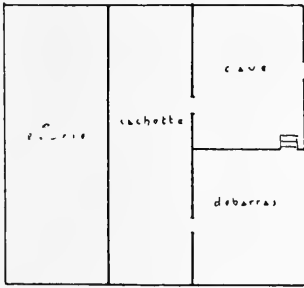
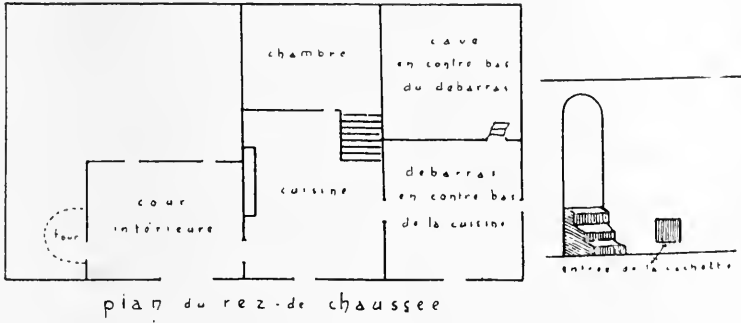
Cette vieille ferme huguenote est encore, de nos jours, un refuge protestant, mais d'un autre genre. Elle abrite pendant l'été, celles des jeunes filles des Unions chrétiennes du Midi, dont la santé nécessite un séjour dans la montagne. Il s'y tient, tous les ans, des assemblées religieuses qui, plus heureuses que celles de 1686, n'ont pas à craindre la venue des dragons.

2° *Cachette du mas de Saint-Geniès*

Le mas de Saint-Geniès, à peu près au centre du plateau de Caderles, est situé sur le chemin muletier qui, partant de la route de Saint-Jean à La Salle, grimpe le long du ruisseau de la Fontanelle et abou-

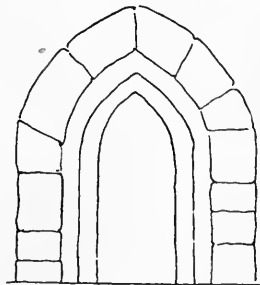
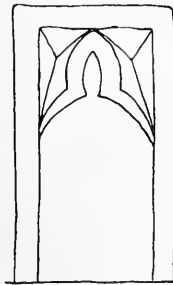
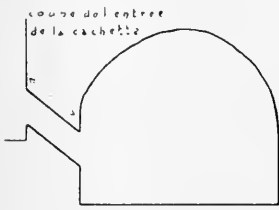
(1) Voir *Arch. Languedoc*, C. 172. Dossier Lagarde.

tissait à Soudorgues, par le col et la vallée des Bousquets. A une portée de fusil de la route, et la dominant,



fenetre gothique

porte d'entrée de la cour extérieure



ce mas en était cependant assez éloigné pour permettre d'éviter les surprises.

Il est bâti sur l'emplacement d'une ancienne chapelle consacrée à Saint-Ginieis, qui relevait du prieur de Ste-Croix-de-Caderles. De cette origine, le mas conserve encore de robustes substructions ainsi qu'une fenêtre trifoliée et une grande porte gothique.

C'est là que vivait, en 1685, un fileur de soie nommé Claude Roussel. Très attaché à la religion protestante, il fut, dès la première heure, un grand retireur de prédicants. « Les voisines, jalouses, se plaignaient à Anne Baudoin que la femme de Roussel, par vanité, voulait toujours retirer et avoir les prédicants chez elle, alors qu'elle ne pouvait pas les y faire subsister et qu'il fallait lui aider pour cela (1). » Dès 1689, son fils Jean devient prédicant et débute par faire la prière à Peyrolles. Il est bientôt pris et meurt sur la roue à Montpellier, le 30 janvier 1691. L'autre fils, Claude, « coureur d'assemblées », est enrôlé de force comme cavalier, dans les troupes royales.

Vers le milieu de novembre 1690, un véritable synode, auquel assistaient tous les prédicants connus, fut tenu au mas de Saint-Ginieis. Il y avait Lajeunesse, les trois frères Plan, Grevou, Massal, Vivent, Laporte, Lapierre et Brousson, Seuls, ne sont pas cités, Couderc et Cognac.

Bien que Fraissinet et Gervais, du mas de Capou, reçoivent, eux aussi, Brousson et d'autres prédicants,

(1) CH. BOST, *Loc. cit.*, I.

ceux-ci avaient une préférence marquée pour le mas de Saint-Ginieis. Ils trouvaient là, non seulement une maison amie — il n'en manquait pas à Caderles, — mais une maison bien disposée pour leur permettre de disparaître, en cas de danger, dans une cachette introuvable et facile à défendre.

Après avoir franchi la vieille porte sculptée qui, jadis, constituait l'entrée de la chapelle de Saint-Ginieis, le visiteur se trouve dans une étroite cour rectangulaire dont les trois autres côtés présentent, à gauche, le four; en face, les portes de deux écuries, et, à droite, la porte de la cuisine.

Celle-ci, très longue, est éclairée par une seule fenêtre percée dans le mur, dans lequel s'ouvre le grand portail. A droite, en entrant, une cheminée à linteau élevé : au fond, la porte d'une chambre. La largeur de cette cuisine est diminuée, dans le fond, par un escalier montant au premier étage. Au pied de cet escalier, et en face la cheminée, se trouve une porte donnant accès, par deux ou trois marches, dans un appartement situé en contre-bas de la cuisine, éclairé par une toute petite lucarne. Dans l'angle, diagonalement opposée, une autre porte permet de descendre dans une cave voûtée obscure, située encore en contre-bas de ce premier débarras.

Celui-ci est encombré de toutes sortes d'objets. A gauche de la porte de communication avec la cuisine, se trouve encore un grand coffre à bois tout verrouillé, qui servait à renfermer les provisions de lard de la famille.

Il ne viendrait jamais à l'idée de personne de déplacer ce lourd meuble, appuyé au mur de la façon la plus innocente, et devant lequel on passe pour aller au coin opposé de l'appartement, trouver la porte de la cave. Cependant, si on le déplace, on trouve derrière lui, au ras du sol, l'ouverture carrée d'un passage en pente creusée à travers un mur épais d'environ un mètre cinquante. Celui-ci franchi, on tombe dans une vaste cave voûtée ayant environ 2 m. 50 de large sur 2 mètres de haut et 6 mètres de longueur, transformée aujourd'hui en poussier à châtaignes, par une communication établie avec la cave obscure ou clé à châtaignes. Cette sorte de crypte s'étend sous la cuisine et la chambre du premier étage, immédiatement au-dessous de l'escalier.

C'est là, sans doute, qu'à l'abri de toute intervention fâcheuse, les prédicants purent se réunir en aussi grand nombre. Plus heureuse que la grotte de Jean Bourdavier, au Serre, dans la même région, celle-ci ne fut jamais découverte. Malgré la mort de Jean Roussel et les souffrances endurées par sa famille, le secret de cet asile ne fut jamais trahi. Pendant la période camisarde, il dut servir aussi comme entrepôt de vivres et de munitions pour les révoltés, qui trouvèrent, comme les prédicants, de nombreux amis dans le vallon de Caderles.

3° *Cachette des Mouzignets*

A mi-chemin de Sainte-Croix et du Mas de Saint-Ginieis, formant étape entre ces deux points, se trouve

le mas des Mouzignels aujourd'hui traversé par la nouvelle route. Une partie des maisons de ce mas, situées au-dessous de la route ont conservé le même aspect qu'au XVII^e siècle. Portes étroites, petites fenêtres n'ont pas varié.

Dans l'écurie de l'une de ces maisons, derrière un tas de litière, partait, nous a-t-on dit, un étroit passage permettant d'aboutir dans une cavité creusée sous le terrain voisin. Un pasteur, selon la tradition, s'y serait caché. Tout cela a disparu par le creusement d'une tranchée pour la route. Nous ne le signalons donc que pour mémoire.

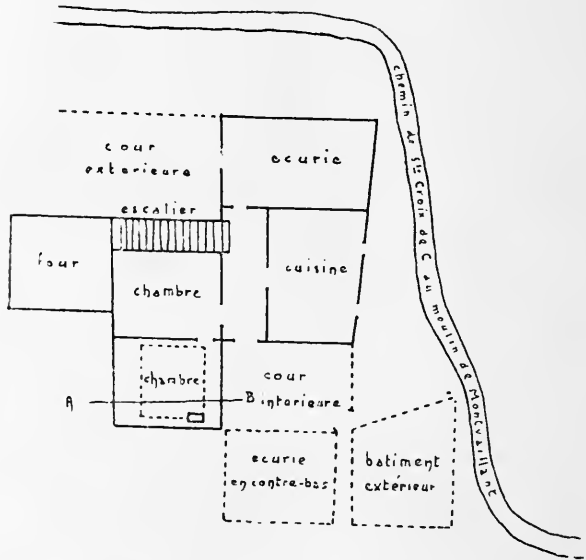
4^e Cachette du mas du Mazel

Du plateau de Sainte-Croix, marquant le point de départ de la chaîne qui, par Vidourle, le sommet de Montvaillant et les bois de Malerargues et Thoiras, délimite, d'un côté la vallée de Caderles, se détache un chaînon secondaire entre le ruisseau de Vidourle et celui de Sainte-Croix. Il plonge presque à pic vers ces deux ruisseaux par des pentes très rapides couvertes de châtaigniers poussant au milieu des éboulis gréseux.

L'arête, très étroite par endroits, s'élargit, à cinq ou six reprises, en de petits replats ou plateaux succédant à des pentes très rapides, pour se terminer, enfin, en face du château de Montvaillant, en un petit plateau un peu plus large que les précédents, au hameau des Abéillères. La gorge du ruisseau descendu du col de Fonfrège est bien l'une des plus sauvages de la pittoresque région de Caderles.

Sur l'avant-dernier petit plateau, se trouve le mas du Mazel, dont le chaînon porte le nom. Cette vieille ferme cévenole a l'aspect peu accueillant. Elle ne présente au visiteur descendu des hauteurs de Sainte-Croix, par un véritable chemin de chèvres, qu'une façade nue percée seulement de deux petites fenêtres grillées et de quelques lucarnes minuscules.

Si, abandonnant le sentier qui dévale vers le moulin de Montvaillant, on côtoie ce mur inhospitalier, on par-



vient enfin à trouver un passage, presque caché par un bâtiment isolé servant de grenier à foin. Par ce passage on pénètre dans une cour intérieure fermée sur trois côtés par les murs de la maison. Là, enfin se trouve la porte d'entrée. Celle-ci accède à un long cou-

loir médian mal éclairé. Il présente, à droite, la porte d'une cuisine, à gauche, l'escalier du premier étage, ainsi que la porte d'une chambre. Au fond s'ouvre la porte d'une écurie. Celle-ci communique avec une cour extérieure dans laquelle se trouve le four. On peut atteindre, par là, le jardin et les terres environnantes. Tous les appartements du rez-de-chaussée sont voûtés et très mal éclairés. Les deux chambres situées à gauche du couloir n'ont qu'une seule ouverture sur celui-ci. Il faut traverser la première pour atteindre la plus éloignée.

Cette maison perdue sur la pente rapide de la montagne était, en 1685, la propriété d'une famille Faïsse, composée des deux parents et de quatre enfants, deux garçons et deux filles. L'une de celles-ci, probablement l'aînée de la famille, était déjà mariée, à cette époque, avec un nommé Cabanis, à La Salle. L'autre, nommée Jeanne, habitait, avec ses parents, au Mazel.

L'aîné des garçons, Pierre, après avoir reçu une instruction très complète, sous les leçons de son « cher maître et précepteur », Pierre Durant, instituteur à La Salle, était, à son tour, devenu précepteur, d'abord à Sondorgues, chez les Guérin, puis au Pompidon, dans la famille de M. de Serrières.

Le second, qui ne nous est connu que par la relation de son frère, portait le surnom de Laroche.

Dès la révocation, les membres de cette famille montrèrent une très grande fermeté dans leurs convictions religieuses. Tandis que presque tous leurs concitoyens abjuraient, pour la forme, ils se refusèrent à se prêter, selon le terme de l'époque, à cette apostasie. Pierre

Faïsse, le plus instruit de sa famille, se prépara, dès lors, à partir pour l'étranger. « Lorsque je vis », dit-il dans ses mémoires (1), « qu'il n'y avait point d'autre remède pour sauver son âme et sa religion, que de tout abandonner et prendre la fuite, je mis quelque petit ordre à mes affaires, je cachai mes papiers les plus précieux et les plus dangereux. » Quittant le Mas Aribal, il fit charger ses hardes et les apporter à Saint-Jean, chez le sieur Boisson. De là, il les envoya au Mazel, où sa mère, écrit-il, n'osa pas le recevoir dans la maison. Après avoir couru de Saint-Jean à la Faïssole, près Peyrolles, il poussa une pointe jusqu'au Mas Barnier, à Saint-Martial, pour dire adieu à son maître, Pierre Durant, qui s'y était réfugié. Il eut le regret de ne pas l'y trouver. De là, en passant par Bouzons, où il vit une maison brûlée par les soldats, il vint se réfugier, quelques jours, à La Salle, chez sa sœur Cabanis. L'asile étant peu sûr « j'allais », dit-il, « au Mazel, où je restay caché quelque temps, pendant lequel je travaillais à un dialogue sur le sujet de la nouvelle conversion et dans un second, à l'examen de toute la messe, aidé, que j'étais, par de bons livres. Mais, de tout cela, je n'en ai eu que la peine et un court plaisir, puisqu'à ma sortie je laissai le tout et que, dans la suite, on a tout fait pourrir sous la terre, en y ayant caché mes livres et mes papiers. »

Ceci se passait en décembre 1685. Vers la fin janvier 1886, Pierre Faïsse quitte sa cachette du Mazel et re-

(1) *Bull. H. Prot. Fr.*, 1878, p. 451.

monte vers Barre pour toucher des créances. A la fin février, l'exécution, à La Salle, de Fr. Teissier, viguier de Durfort, et de Pouget, de Valestalière, jette le trouble dans l'âme de sa mère et de sa sœur Jeanne. Celles-ci n'ayant pas abjuré « s'allèrent réfugier au château de M. de Vignolles, à Prades. Elles craignaient, parce qu'elles avaient été dans des assemblées de religion, qui étaient, Dieu merci, assez fréquentes, et, en particulier, à une faite au près du Moulin de Montvaillant, à l'issue de laquelle l'on était venu déjeuner chez nous, et pour laquelle Chabrol, rentier, des Abeillères, avait été pris, et la femme du voisin Roque, meunier aussi, et notre rentier P. Maurin et sa femme, manqués à être pris, et qui avaient abandonné le mas du Mazel où ils demeuraient. »

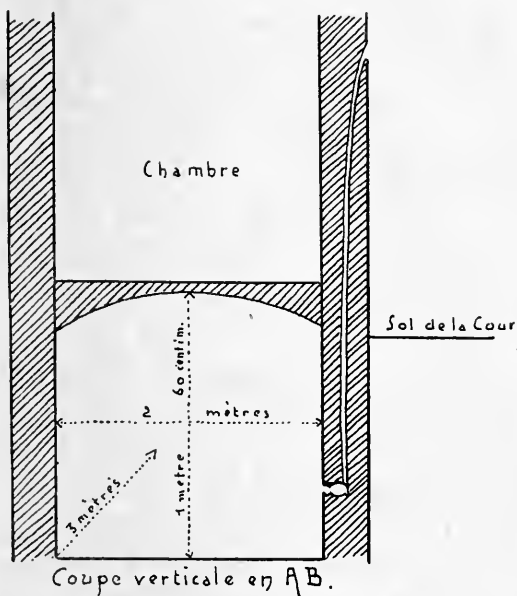
Les deux femmes reviennent cependant au Mazel, tandis que Pierre Faïsse, tenté un moment de devenir prédicant, erre dans toute la région sous le coup d'une condamnation capitale. Rejoint à Falguière, près St-Jean-du-Gard, par son frère Laroche « qui suivait les assemblées en Languedoc », ils viennent tous deux, le 27 avril, à travers bois, pour coucher au Mazel et dire adieu en secret à leur mère, « à cause des soldats en cantonnement dans la contrée ». Ils retrouvent, caché dans la maison, leur ami, le prédicant Rocher, échappé d'Anduze où il avait été fait prisonnier. Partant du Mazel le 5 juin, ils parviennent, après des péripéties nombreuses, à gagner Genève et de là le pays de Vaud. Pierre Faïsse reprit alors ses fonctions d'instituteur et fut nommé à ce titre dans la commune d'Ascens.

Quelques mois après, en septembre 1686, encouragé par les appels de ses frères, Jeanne Faisse partit à son tour pour Genève. Moins heureuse que ceux-ci, elle fut arrêtée à la fin de son voyage et emprisonnée avec ses compagnons pendant quinze mois à Belley et à Dijon. Relâchée après cette longue captivité, elle parvint enfin à Genève le 16 avril 1688 accompagnée d'un certain nombre de réfugiés des Cévennes, dont M. Portal, de St-Hippolyte, frère du pasteur de La Salle.

Le mas du Mazel fut donc un lieu d'asile non seulement pour ses propriétaires mais aussi pour leurs amis les prédicants. C'est peut-être la raison pour laquelle ceux-ci n'avaient pas craint de convoquer une assemblée qui fut très nombreuse, dans ses environs immédiats, au moulin de Montvaillant. Le 19 janvier 1686, le prédicant Vivent, assisté de Pierre Durant, le régent de La Salle, déjà fugitif, y convoque une assemblée de près de 400 personnes et distribue la communion aux fidèles accourus de St-Jean, La Salle, Soudorgues et Peyrolles. Seule, la dame de Jonquière qui avait abjuré, ne put, malgré ses marques de repentance, fléchir la rigueur du prédicant qui lui refusa la coupe. Après l'assemblée, dit le récit de Pierre Faisse, Vivent et les autres prédicants ou anciens étaient montés déjeuner au Mazel et s'y mettre à l'abri.

En effet, tout était organisé pour cela. En plus de sa disposition particulière, le mas du Mazel possédait une cachette presque introuvable. Tandis que les autres pièces de la maison avaient leur pavage grossier posé

sur le sol même, la deuxième chambre possédait un sous-sol ignoré. Dans le coin le plus obscur de cet appartement, se trouvait une ouverture recouverte par une des dalles formant le sol. Cette ouverture donnait dans une sorte de petit caveau voûté ayant 3 mètres de longueur, 2 mètres de largeur et 1 m. 60 de hauteur. Plusieurs personnes pouvaient y tenir très à l'aise.



Dans l'épaisseur du mur, du côté de la cour intérieure, à 0 m. 50 du sol, se trouvait bâtie une marmite en terre dont l'ouverture du côté de la cachette était fermée par une pierre mobile tellement bien ajustée qu'elle ne fut découverte de nos jours que par hasard. Le fond

de cette marmite est percé. Il laisse apercevoir une sorte de petite cheminée ménagée dans toute l'épaisseur jusqu'à la hauteur du plafond de la chambre sus-jacente. Ce conduit débouche à l'extérieur dans la cour à une hauteur de 3 mètres environ au-dessus du sol. Était-ce une simple prise d'air ou une cheminée miniature permettant aux habitants de la cachette soit de s'aérer quand la dalle d'entrée était replacée, soit de se chauffer sans crainte d'être surpris ? Nous l'ignorons, les deux suppositions peuvent également paraître vraisemblables.

Cette cachette, longtemps transformée en poussier à châtaignes est devenue maintenant une loge à cochons par l'éventrement d'une de ses parois. Malgré cette utilisation profane, elle est restée, comme la maison, telle qu'à l'époque de Pierre Faïsse. Son sol renferme peut-être encore les papiers et les controverses que celui-ci lui avait confiés.

5° Cachette et grotte de Pagès

L'étroite et profonde vallée qui part des hauteurs de Vidourle pour aboutir en aval de Massiès au Gardon de St-Jean, est séparée d'un côté de la vallée plus étendue de Caderles par des sommets couverts de bois épais, de chênes verts, d'arbousiers et de térébinthes. L'autre côté est formé par les bois de Prades, Malérargues et Thoiras qui la séparent de la vallée de la Salindrenque.

Par sa situation isolée, cette vallée fut le centre stra-

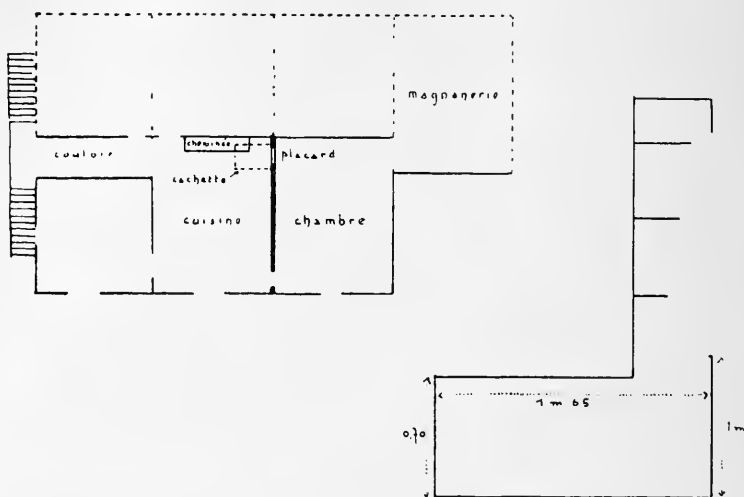
légique de tous les mouvements camisards dans la région de La Salle et de St-Jean-du-Gard. Les mas de Laudernet, de Pagès, de Gornières servaient de lieux de ravitaillement aux troupes de Rolland campées sur les hauteurs avoisinantes, en particulier au Plan des Aires à mi-chemin de La Salle. C'est à Laudernet même que les consuls de St-Jean, ayant à leur tête le sieur de Cissalière, allèrent, au nom du maréchal de Villars, parlementer avec Roland Laporte.

De cette vallée, on gagnait facilement soit les hauteurs de Caderles, soit St-Jean, La Salle, Anduze ou Mialet même par de petits sentiers perdus dans les bois peu familiers aux troupes royales mais bien connus des partisans camisards originaires du pays. Malgré cet isolement et la facilité pour les huguenots de se retirer dans les bois, nous trouvons encore une cachette dans cette région. C'est celle de la maison Volpellièr actuellement à Pagès.

Cette habitation dans laquelle on pénètre au premier étage par un double escalier aboutissant à une terrasse extérieure, présente en premier lieu un couloir étroit fermé à ses deux extrémités par la porte d'entrée et la porte de la cuisine. Cette première n'a pas de disposition spéciale ; elle est éclairée par une fenêtre donnant sur le chemin de ce petit hameau. A côté, s'ouvre la porte d'une chambre. Celle-ci communique avec une magnanerie ayant sur l'extérieur une entrée particulière.

Dans le coin droit de la chambre se trouve un pla-

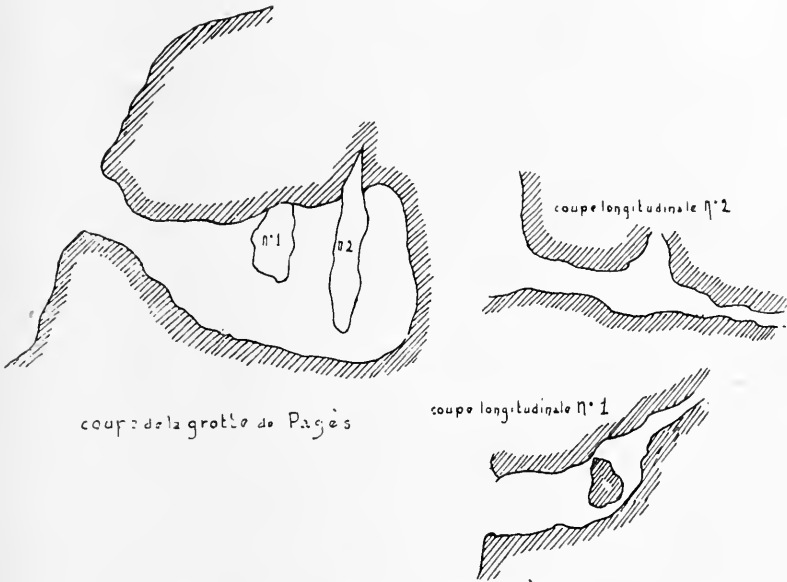
card pris dans l'épaisseur du mur de séparation avec la cuisine. C'est là que se trouve la cachette semblable en tous points à celle de Rolland au mas Soubeyran.



Le fond de ce placard est en partie formé d'une planche mobile qui laisse à découvert une ouverture de 0 m. 60 × 0 m. 40. Au-dessous et pénétrant sous le plancher de la cuisine, se trouve une cavité de 1 m. 65 de long, 0 m. 70 de haut et 1 m. 50 de large dans laquelle deux personnes peuvent se tenir étendues côte à côte. Le fond de cette cachette est constitué par des débris de mortier mélangés à du sable.

La similitude complète de la cachette de Pagès avec celle du Mas Soubeyran nous porte à croire qu'elles ont été établies à la même époque.

D'ailleurs, des assemblées furent tenues dans le voisinage immédiat, si l'on en croit la tradition du pays. Elles eurent lieu dans une petite grotte située presque au sommet de la montagne, sur l'autre versant de laquelle se trouve le château de Montvaillant. Les habitants de Pagès voyaient de leurs maisons, la nuit, la



lueur des falots avec lesquels se dirigeaient dans ces lieux escarpés les habitants de Ste-Croix venus entendre le prédicateur. Dès les débuts de septembre 1686, Bringuier et Jacques Soulier, de Monoblet, parcouraient cette région.

Après une longue ascension à travers les broussailles et les chênes verts poussant en toute liberté, nous arri-

vâmes enfin avec M. Ed. Hugues, aussi vaillant alpiniste malgré son âge, que dévoué conservateur du Musée du Désert, à découvrir cette grotte. Nous avions désespéré un moment, malgré nos guides, de la retrouver.

Derrière une touffe épaisse de chênes-verts, une excavation s'ouvrit tout à coup à nos pieds. C'était l'entrée de la grotte. Celle-ci mesure environ 20 mètres de longueur sur 4 mètres de largeur dans sa partie la plus étendue. Sur la paroi gauche s'ouvrent deux excavations, l'une à 1 m. 50 du sol, l'autre au même niveau que la grotte principale. La première ayant 1 mètre de large sur 2 mètres de hauteur, présente une profondeur de 4 mètres. La seconde, plus étroite, forme un boyau élargi par endroits qui se prolonge dans le sol. Elle communique avec la première par une cheminée trop étroite pour donner passage. On ne peut pénétrer qu'à 15 ou 20 mètres de distance dans cette galerie, dont les parois couvertes de stalactites se rapprochent peu à peu.

Placé dans l'ouverture n° 1 comme dans une chaire naturelle, le pasteur pouvait adresser ses exhortations à un auditoire d'environ vingt personnes réunies dans cet étroit espace. Jamais il n'a pu se tenir là une assemblée nombreuse. Il est probable que cette grotte a servi plutôt d'asile à des prédicants ou de magasin à des canisards. Les habitants des mas environnants venaient les y rejoindre, leur apporter des vivres pendant la nuit et écouter les exhortations que ceux-ci ne refusaient jamais à leurs concitoyens privés de services religieux.

CHAPITRE V

Les environs immédiats de La Salle

A La Salle même nous n'avons pas retrouvé de cachettes aussi bien organisées que dans les mas de la campagne environnante. La raison en est facile à comprendre. Aucun des proscrits prédicants, camisards ou pasteurs du Désert ne se risquait à séjourner longtemps dans cette ville où étaient casernées de nombreuses escouades de soldats. Celles-ci surveillaient étroitement les maisons connues pour retirer des individus suspects. Lorsque l'un de ceux-ci était obligé de pénétrer en ville pour se ravitailler d'armes ou de vivres il venait pendant la nuit par le derrière des maisons. Cela fait, il repartait rapidement se mettre à l'abri, un peu plus loin de cette zone dangereuse.

Ce n'est que pendant les rares périodes d'accalmie dans les poursuites dirigées contre eux que les prédicants ou les pasteurs osèrent séjourner assez longtemps dans notre village. Ils prenaient quand même de multiples précautions pour ne pas être connus.

Les protestants de La Salle allaient de préférence s'entretenir avec leurs pasteurs dans les maisons voisines de l'agglomération. Celles-ci étaient organisées

non plus pour cacher mais pour faciliter la fuite rapide de ceux qui pouvaient être surpris à l'improviste. La maison de Jean Martin à Ricumal, le mas de Clarou, sont de ce nombre.

1° *Jean Martin de Ricumal et sa maison*

Le mas de Ricumal, placé au-dessous du château de Cornélis, se dresse en face et à portée de fusil du prieuré situé de l'autre côté du ruisseau de Boscallès, sur le mamelon ou Monte qui fut le berceau de La Salle. Un sentier remontait ce ruisseau depuis le moulin et les tanneries de Peyreficade. Il reliait le mas de Ricumal d'un côté avec la route de La Salle à St-Hippolyte, de l'autre avec le quartier de la Monte, où il se terminait au chemin mulétier montant de La Salle à Ste-Croix-de-Caderles.

Deux maisons constituaient le mas de Ricumal. La première, à laquelle accédait le chemin, était habitée en 1685, par Jean Martin, cardeur à laine de son métier. L'étendoir de ses laines existe encore, visible sur la façade de la maison. Il vivait là avec sa femme Antoinette Aussel, ses enfants et ses vieux parents. Jean Martin était un protestant fervent, un ami dévoué des prédicants. Converti plus que douteux, il avait été gratifié d'un dragon à loger. Cela ne lui empêchait pas, pendant que celui-ci était de service, de faire coucher dans son lit le prédicant Vivent, dans la nuit du 10 juillet 1691. Ami dévoué de ce proscrit, il était un de ceux qui lui apportaient des vivres dans les bois des environs. A un

moment donné, il va même au Vigan chercher la poudre nécessaire à Vivent dans ses courses aventureuses. Très considéré parmi ses coreligionnaires, Jean Martin était un des avertisseurs d'assemblées, c'est-à-dire qu'il prévenait les protestants lasallois du lieu et des heures auxquelles devaient avoir lieu ces réunions pieuses. Lorsque Brousson voulut essayer de reconstituer l'église de La Salle dans l'assemblée des Sognes, à Noël 1690, Jean Martin fut choisi avec Pierre Auban, le serrurier, Jean Soubeyran de Simonet, Grail, tailleur et Pierre Rocher, banastier, pour remplir les fonctions d'ancien.

C'est chez lui que Pierre Valdayron se loua comme valet de ferme, lorsqu'il vint de Valleraugue à La Salle « pour travailler et aller à des assemblées sachant qu'il y en avait beaucoup de ce côté ». C'est du même mas de Rieumal, où il avait connu Vivent, que Valdayron le suivit comme accompagnateur sous le nom de guerre de Languedoc.

Exerçant ses fonctions de diacre et d'ancien, Jean Martin donna la coupe et fit la quête dans l'assistance à l'assemblée des Sognes, tenue en 1691. Recevant les lettres de l'étranger destinées à Vivent, il va les lui porter au mas de Rouville, près St-Jean, où celui-ci se retirait fréquemment. En août 1691, il eut l'honneur de recevoir Brousson pendant deux ou trois jours. De plus en plus compromis par ses relations avec les prédicants, Jean Martin est obligé de quitter le mas de Rieumal après l'arrestation et l'interrogatoire d'Anne Bandoïn, de Caderles, amie dévouée des prédicants. Avec

trois autres lasallois. Grail, tailleur, Massot fils et Lafont, il rejoint Vivent au mas de Rouville et partage dorénavant tous les dangers de cette vie errante. Il fut décrété de prise de corps le 4 janvier 1692 et condamné aux galères par contumace le 5 avril suivant.

Quand Vivent, trahi par son ancien accompagnateur Languedoc, fut tué par surprise dans la grotte de Carnoulès, Jean Martin faillit partager son sort. Il ne dut la vie qu'à ce qu'il venait de quitter quelques heures auparavant cet endroit pour aller explorer un autre gîte plus sûr pour tous ses compagnons.

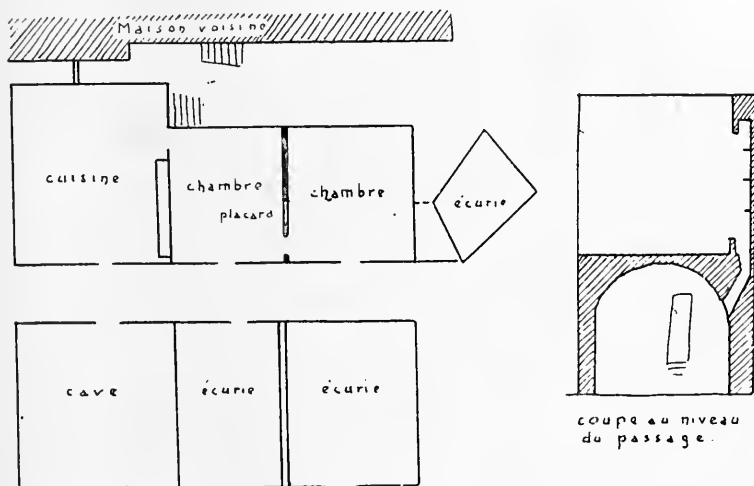
Jean Martin mena pendant quelque temps encore cette rude vie de proscrit. Il réussit cependant, croyons-nous, à se réfugier à l'étranger.

Si nous ne trouvons pas dans cette maison du mas de Rieumal une cachette aussi bien organisée que dans certaines autres de Soudorgues ou de Ste-Croix, nous y rencontrons cependant un dispositif permettant à ses hôtes de fuir rapidement en cas de visite inopportune.

L'entrée principale à laquelle on accède par cinq ou six marches, est située à l'opposé du chemin montant de Peyrefcade. Elle se trouve dans un couloir de trois mètres de largeur maximum, délimité par la maison voisine à laquelle celle de Jean Marin est encore reliée par l'arceau gothique d'une vieille porte fermant jadis ce passage du côté du Nord-Est.

Les marches de l'escalier donnent accès dans une grande cuisine au plafond peu élevé, éclairée par une fenêtre basse divisée en deux par un croisillon de pierre.

Entre la porte d'entrée et la grande cheminée s'ouvre, un peu en retrait, la porte d'une chambre. Dans celle-ci un placard creusé dans le mur et fermé par des panneaux de bois, se trouve à côté d'une deuxième chambre. Le fond de ce placard était jadis mobile et recon-



vrait une ouverture aujourd'hui condamnée d'environ 0 m. 50 × 0 m. 30. Par ce trou, on pouvait descendre à travers la voûte épaisse, dans une écurie dont la porte ouvrait sur la prairie et sur le chemin. Ce passage existe encore.

Pendant que les dragons faisaient le tour de la maison pour atteindre la porte d'entrée, le prédicant réfugié dans la chambre se glissait dans l'écurie par cet étroit passage. Cette écurie possédait en outre une ouverture du côté de l'escalier de la porte d'entrée. On

pouvait par là entendre les dragons qui visitaient la maison et fuir par la porte soit vers le chemin du côté de La Salle, soit vers la campagne et le château de Cornélis. Ce n'était plus qu'un jeu ensuite d'atteindre la crête de la montagne et par là de gagner Calviac ou Ste-Croix-de-Caderles.

2° *Le Mas de Clarou*

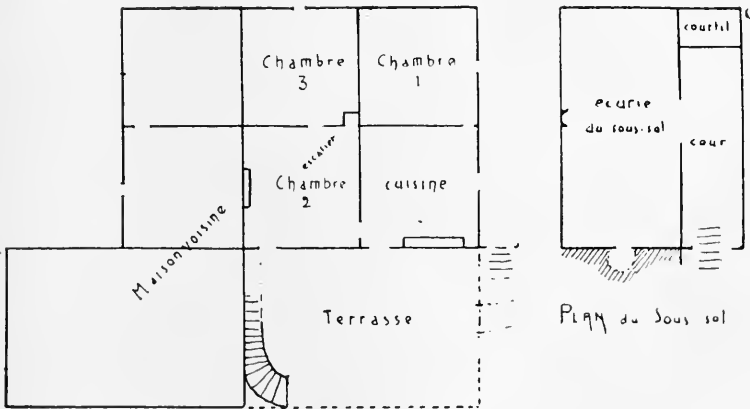
Couronnant un mamelon qui domine de plus de 200 mètres la vallée de La Salle, dont il occupe à peu près le centre, le mas de Clarou possède devant lui un horizon très étendu. Du côté du Nord, la vue s'étend sur la vallée des Bousquets et les pentes du Brion. Au Nord-Ouest et à l'Ouest, le col du Mercou, le plateau de Soudorgues et la vallée de la Lironenque barrée par les hauteurs de Bouzons et du Fageas se déroulent en un vaste panorama. Au Sud et au bas de ce mamelon verdoient les prairies de La Salle dominées par les hauteurs de Cognac et du Rédarès. A l'Est enfin l'horizon est rétréci par les derniers contreforts de la chaîne de Sainte-Croix de Caderles et de Montvaillant. Par delà la plaine de Vabres se profile dans le lointain la chaîne de la Grande-Paillère.

Le mas de Clarou est formé de deux maisons adossées l'une à l'autre comme pour mieux lutter contre les vents régnant en maîtres sur ce petit plateau. L'une d'entre elles, très ancienne comme construction, se compose de quatre appartements et d'une cuisine. L'ou-

verture de celle-ci se trouve au Nord-Est sur une petite terrasse pavée où commence l'escalier extérieur montant aux greniers. De cette terrasse part aussi un escalier de cinq à six marches aboutissant à une cour placée en contre-bas. C'est sur celle-ci que s'ouvre la porte d'une écurie sous-jacente aux chambres et à la cuisine.

Dans la cuisine, à gauche de la porte d'entrée, se trouve la porte de communication avec une chambre qui a une entrée particulière sur la terrasse (n° 2 du plan). Au fond de la cuisine, autre porte pour une chambre (n° 1) sans autre issue.

La chambre n° 2 communique avec la cuisine à droite, avec la terrasse et avec une autre chambre exposée au Nord-Ouest (n° 3).



Entre la porte de communication des chambres 2 et 3, et le mur de la cuisine, se trouve une petite porte étroite ressemblant beaucoup plus à la porte d'un pla-

card. Si on l'ouvre, on trouve, partant du seuil, un étroit escalier de huit marches aboutissant à l'écurie. Ces marches très étroites dans le haut de l'escalier et assez élevées vont en s'élargissant dans le bas. Le tout est situé dans l'épaisseur de la voûte de l'écurie.

L'écurie, vaste pièce de 8 mètres de long sur 4 m. 50 de largeur, a une hauteur sous voûte de 2 mètres 10. Elle est éclairée par une grande porte qui permet de communiquer avec une cour extérieure d'environ 2 mètres de largeur fermée par un mur de 1 m. 70 de haut. Du côté Est une grande porte permet par des escaliers extérieurs d'accéder soit au sentier qui monte de La Salle soit à la terrasse.

Sur la paroi nord-ouest de l'écurie se trouve, dans le mur, une ouverture à demi bouchée aujourd'hui. Derrière celle-ci une cavité est creusée dans la terre sous la terrasse. Quand la cave était encombrée de tonneaux ou servait peut-être d'écurie, cette cavité peut avoir été utilisée comme cachette. Un usage autre ne paraît pas probable.

Un individu surpris au premier étage pouvait par cet escalier intérieur gagner très rapidement l'écurie. De là, soit par la porte de la cour, soit en sautant le mur de clôture, il pouvait disparaître dans la campagne sans avoir appelé l'attention sur sa personne. Bien que la veuve Daumet, de Clarou, fut, en 1685, une fidèle amie des prédicants et ait donné asile aux frères Plan fuyant devant les dragons de La Salle, nous n'avons pas de renseignements authentiques sur la présence de prédicants à Clarou. La disposition de cet escalier inté-

rien nous a seul fait croire à la possibilité de la présence de proscrits au Mas de Clarou.

3° *Cachelles de la Bouscarasse*

Le ruisseau des Sognes partant du col de Vidourle d'un côté et des sommets de la Rouveyrolle de l'autre est limité à droite par la cime de Montvaillant, dont les pentes sont couvertes de bois touffus d'arbousiers et de chênes verts. A gauche, un chaînon secondaire allant de la Rouveyrolle au château de Calviac oblige, par ses pentes rapides, la vieille route grim pant sur son arête à décrire de nombreux lacets brusques avant d'atteindre Sainte-Croix-de-Caderles.

Ce ruisseau, aux pentes très abruptes, au niveau des Sognes, voit sa vallée s'élargir en un cirque de terrasses au niveau du Mas de la Bouscarasse. Il se termine, après Calviac, par un défilé étroit dominé, d'un côté, par les maisons du village, et, de l'autre, par le hameau de la Roque. Dans les deux-tiers inférieurs de son cours, il coule au milieu des granits effrités par les eaux tombées sur les calcaires de Montvaillant. Il présente alors une combe profonde où ses mille replis disparaissent sous la verdure des châtaigniers.

Par la disposition du ruisseau coulant dans une gorge accidentée et surtout par la situation, entre La Salle, Calviac, Sainte-Croix et la vallée de Laudernet, d'où l'on atteignait facilement Saint-Jean, cette vallée fut un lieu de réunion très fréquenté par les prédicants et les Camisards.

Vivent et Brousson la choisirent, à plusieurs reprises, en 1690, 1691 et 1692, pour tenir des assemblées devant des auditoires parfois supérieurs à un millier de personnes. Les lieux de réunion furent tantôt au mas des Sognes, tantôt un peu au-dessus, à l'endroit où se détache actuellement le chemin de Vidourle, tantôt, enfin, à proximité du hameau de la Bouscarasse.

Plus tard, les Camisards et Roland, en particulier, fréquentèrent beaucoup les pentes du ruisseau des Sognes. C'est dans la vieille ferme fortifiée des Aires au-dessus de la tuilerie de Vivent et de la Bouscarasse que le chef camisard avait établi le camp d'où il surveillait les mouvements des dragons logés dans les garnisons voisines.

Cinq à six mas assez éloignés les uns des autres sont dispersés sur les pentes de cette sauvage vallée. A part le petit mas de la Clède, tous sont sur les pentes, exposées au soleil. Le premier, au-dessous du col de Fonfrège, le mas des Sognes ne présente rien de particulier. Démoli à cause des assemblées tenues dans son voisinage, il a été rebâti depuis. A droite, et au-dessous du sommet de Montvaillant, se trouve la vieille maison d'Espéragazan, jadis demeure de fervents protestants, aujourd'hui inhabitée et à demi démolie. A l'est, enfin, du col de Vidourle, la vieille ferme des Aires commande le petit plateau qui, entre le sommet de Montvaillant et les premières crêtes de Prades, forme une cuvette allongée, col par lequel s'insinue le sentier allant de Calviac à Laudernet. Construction massive, cette ferme est, en outre, entourée, avec le petit champ

voisin, d'un mur épais d'environ un mètre, percé seulement de deux passages. Ceux-ci pouvaient être obstrués par des troncs d'arbres glissés entre les deux parois du mur, beaucoup plus large et évidé dans ce but. Au-dessous des Aires, on rencontre, en descendant la vieille tuilerie abandonnée, appelée encore tuilerie de Vivent, du nom de son propriétaire, parent possible du prédicant. Elle sert, actuellement, de bergerie à la ferme des Aires basses, de construction moins ancienne.

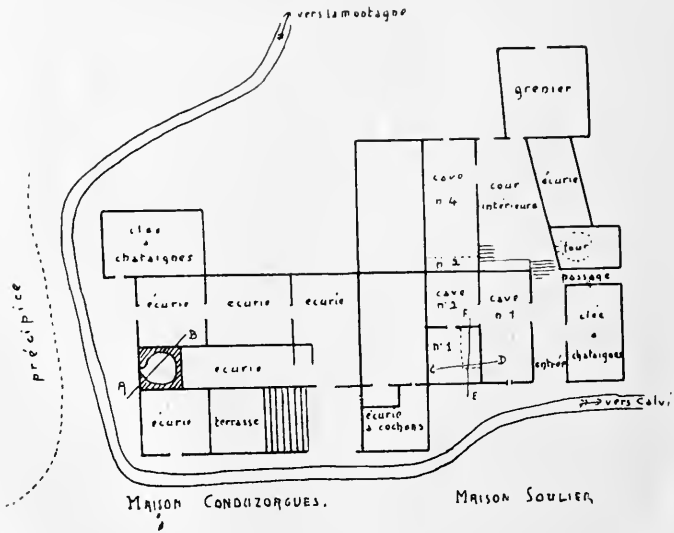
Dans la partie la plus large et la plus fertile de cette vallée, à mi-côte environ des Aires, le plus important des hameaux, celui de la Bouscarasse étale au soleil la longue façade de ses deux principales maisons, les seules habitées aujourd'hui. Jadis, ce petit hameau comptait jusqu'à cinq feux.

Ces deux maisons, maison Soulier et maison Conduzorgues actuelle sont bâties à flanc de coteau. Elles possèdent des caves sur la façade ensoleillée tandis qu'en arrière le premier étage repose sur le sol.

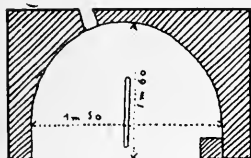
a Maison Conduzorgues

Dans cette habitation nous retrouvons le même genre de construction massive commun à tous les mas de nos régions construits en terrain calcaire. L'abondance des blocs de grès aux formes naturellement presque rectangulaires, favorisait le travail des maçons. Elle leur permettait, à une époque où la main-d'œuvre était presque gratuite, de donner à leurs constructions des assises

inébranlables. Ils bâtissaient, a-t-on dit, pour l'éternité. Grâce au mauvais état d'entretien de cette maison, il est facile d'en étudier la solide construction. Tout le rez-de-chaussé est entaillé dans la montagne. Il est composé par des écuries à voûtes basses communiquant entre elles par des voûtes à plein cintre. Le premier étage, auquel on accède par un large escalier extérieur d'une dizaine de marches, est formé de plusieurs appartements communiquant entre eux. Ils avaient issue d'un côté, sur la terrasse, à laquelle aboutit l'escalier, et, de l'autre, par deux portes du côté de la montagne. Malgré son état actuel, cette habitation paraît avoir été la plus importante du mas, celle où vivait le propriétaire. La maison voisine était, semble-t-il, celle du fermier, ou, en tous cas, celle d'un propriétaire moins riche.



Toutes les écuries du rez-de-chaussée communiquent entre elles, sauf celle qui est située sous la cuisine. Deux portes, l'une à l'ouest, l'autre au nord, leur servaient d'issues. Par un artifice de construction fréquent dans les mas cévenols et facilité par l'épaisseur des murs, l'architecte laissa, au fond d'une des écuries, un espace qui peut passer inaperçu et dans lequel fut pratiquée une cachette. Actuellement, une porte établie à un moment que nous ignorons fait communiquer cette cachette avec la première écurie du nord.



coupe de l'arc AB

En forme de voûte de four, cette cavité présente, comme dimensions : 1 m. 30 de diamètre sur 1 m. 90 de hauteur au centre. Elle prend jour, à l'extérieur, par une meurtrière de 0 m. 50 de haut sur 0 m. 10 de large, à peine visible, au ras du sol, sur la façade nord. Cette ouverture permettait de surveiller le vallon dans la direction nord-ouest vers le haut du ruisseau, ainsi que le chemin qui contourne la maison. De ce côté, il n'y avait pas de surprise à craindre, le ruisseau descendant du sommet de Montvaillant, qui passe à côté, présente au niveau du mas, une paroi à pic, à peine distante de cinq mètres de la maison.

A gauche de la meurtrière, un trou, pratiqué dans dans la voûte, permettait de remonter, au premier étage, dans une chambre communiquant avec la cuisine et avec un autre appartement, par lequel on atteignait facilement la campagne voisine et, de là, les bois touffus des pentes de Montvaillant et le col des Aires. Les chambres étaient, jadis, pavées de larges pierres plates dont l'une devait probablement être mobile et recouvrir l'ouverture de la cachette.

Dans un coin de cette cachette se trouvait un siège grossier formé d'un bloc de grès dépassant le mur à l'intérieur.

b Maison Soulier

La maison Soulier actuelle est la première qui se présente au visiteur arrivant à la Bouscarasse, soit par le chemin muletier détaché de celui du col des Aires, soit par le sentier montant directement du fond du ruisseau à travers les terres. Adossée à la maison Conduzorgues, elle présente au point de vue pratique un avantage considérable sur celle-ci : elle est entièrement modernisée. Au point de vue qui nous occupe, ce serait plutôt un inconvénient si l'on ne pouvait dans ses sous-sols la retrouver telle qu'elle était au XVII^e siècle.

Un passage, aujourd'hui recouvert, situé entre la clé à châtaignes et le corps du bâtiment principal servait jadis d'entrée principale et de dépôt pour le fumier de ferme. Il donnait accès par quelques escaliers dans une cour intérieure fermée du côté de la montagne par

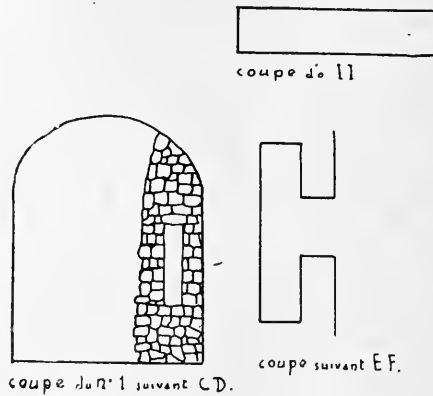
un mur percé d'une porte. Sur cette cour, à droite, se trouvent d'un côté les ouvertures de diverses écuries et le four. De l'autre côté, une cave et des escaliers permettant d'accéder à la cuisine et aux appartements situés au premier étage de la façade Sud. Au rez-de-chaussée de celle-ci se trouvent les caves dont la porte est dans le passage.

Celles-ci sont au nombre de trois. Elles se commandent l'une l'autre.

La première, éclairée par une lucarne est construite parallèlement au passage. La seconde se trouve à angle droit sur la première. On y montait par quelques marches. Elle n'avait pas d'ouverture pour l'éclairer. Sur un de ses grands côtés, s'ouvre la porte de la troisième cave parallèle à la première. On y descendait par un escalier de trois marches. Jadis obscure, elle est aujourd'hui très éclairée par une grande fenêtre percée dans le mur de façade de la maison.

Cette obscurité des deux caves profondes semble avoir facilité la création d'une cachette dans la dernière. Celle-ci, voûtée comme les deux autres, présente sur le côté droit un énorme contrefort bâti à pierres sèches. A un examen superficiel, celui-ci semble destiné à soutenir le mur contre lequel il arcboute ses gros blocs calcaires. Il n'occupe cependant pas toute la paroi mais s'arrête à 1 m. 50 du mur voisin. La paroi libre présente une ouverture de 1 mètre de hauteur sur 0 m. 60 de largeur. Si l'on s'introduit par cette ouverture, on se trouve dans une petite cavité ménagée dans l'épaisseur du contrefort. Elle forme une niche assez

large pour qu'un homme puisse s'y tenir facilement debout. Quelques fagots appuyés contre cette paroi libre suffisaient pour en dissimuler complètement l'ouverture déjà difficile à trouver dans l'obscurité. C'est la cachette n° 1 du plan.



Il y a environ trente ans, le propriétaire de la maison Soulier voulant aérer la deuxième cave du rez-de-chaussée, chercha à établir une communication entre celle-ci et la cave dont l'ouverture est sur la cour intérieure, au niveau du 1^{er} étage. Croyant n'avoir qu'un mur de soutènement à percer, il s'arma d'un pic et descella, du côté de la cave supérieure, une grosse dalle située dans le mur. A sa grande stupéfaction, il se trouva en présence d'un double mur délimitant une cavité de 0 m. 60 de large sur 3 mètres de long et 2 m. 50 de hauteur sous voûte. Cette cachette, construite aux dépens de la cave supérieure suivant le même mode

que celui employé par Viala au Moïna, avait été complètement oubliée grâce aux changements successifs de fermiers ou de propriétaires.

La présence de trois cachettes aussi rapprochées ne pouvait être que d'une grande utilité pour les prédicants. Elle nous donne peut-être la raison pour laquelle tant d'assemblées aussi importantes ont été tenues dans ce vallon situé à proximité de La Salle. En cas de surprise, les prédicants étaient certains d'avoir à la Bouscarasse des refuges à peu près introuvables.

4° La Clède de la Pale

Au point exact où les deux routes de Monoblet et de St-Félix se fondent en une seule qui, par St-Bonnet se dirige vers La Salle, au petit col de la Croix du Puech se détache un mamelon dont le sommet élargi porte le nom de La Palle. Ses pentes du côté nord délimitent le vallon de la Salindrenque depuis la gorge de la Frégère jusqu'à Prades. A l'est, le ruisseau de Fossemale, descendu de Novis et de La Can, le sépare de la vallée de Vabres. A l'ouest, les pentes de ce mamelon portent les différents mas de la petite commune de St-Bonnet : Le Puech, La Borie, Carrière, La Tuilerie, La Farelle haute, La Farelle Basse.

Au-dessus de la gorge profonde, creusée par le ruisseau de Fossemalle sur la ligne de cassure, formée par le contact du granit lasallois et des calcaires de Vabres, un peu au-dessous du sommet du plateau se trouve une grande clé à châtaignes, aujourd'hui presque démolie.

C'est la Clède de la Pale, dépendance du mas de la Farelle basse. Elle fut maintes fois utilisée comme asile grâce à sa situation écartée des routes et à son accès difficile. On rapporte, à son sujet, dans le pays, l'histoire suivante : Un prédicant ou un pasteur, réfugié dans cette maison, dut son salut à la toile tissée par une araignée en travers de la porte, pendant son sommeil. Les dragons qui recherchaient les proscrits dans la campagne, passèrent grâce au travail nocturne de l'insecte, sans essayer d'entrer dans cette clé. La présence de la toile fut pour eux un certificat d'absence de tout individu à l'intérieur. Cette histoire ayant été racontée en maintes circonstances analogues, et dans tous les temps, nous ne la rapportons que sous toutes réserves.

Il est cependant un fait authentique à citer. Vivent, au retour de l'assemblée de la Cam de Monoblet, le 29 octobre 1691, se retira dans la Clède de la Pale avec toute sa troupe. Il repartit de là ensuite pour se réfugier au mas de Rouville près St-Jean.

CHAPITRE VI

Les cachettes de la vallée des Arnauds

1° Au mas des Arnauds

Le mas des Arnauds, situé dans le tiers inférieur d'une longue vallée servant de déversoir aux eaux du petit plateau qui fut jadis le lac de Vabres, est constitué par une agglomération de cinq à six maisons appuyées les unes contre les autres, sur un chaînon détaché du sommet de la crête de Pailhères.

Non loin de là se trouvent, la vieille demeure romane des Serrière du Bijournet, La Rode aux sources abondantes et Lalle dont le prieuré, jadis florissant, nous montre encore, dans sa cour intérieure, de belles arcades gothiques.

Le ruisseau des Arnauds se jette dans la Salindrenque en face Thoiras, à deux kilomètres du confluent de cette rivière, avec le Gardon de St-Jean au Pont de Salindres. En remontant son cours, on arrive à droite par le col du Marchand où le col de Bâne à St-Félix-de-Pailhères ; par Vabres et le vallon de Novis à Monoblet. Cette vallée représente le plus court chemin pour de St-Jean du Gard atteindre Sauve, Durfort ou St-Hippo-

lyte par Monoblet. Jadis même, la route monacale de La Salle à Anduze passait par le plateau de Vabres. Arrivée à St-Félix elle descendait dans la profonde vallée de l'Hourne, passait au Monastlié et à Tornac.

Situé à la lisière des bois épais de la grande Pailhère, peu éloigné de ceux de Thoiras et de Laudernet, refuges favoris des Camisards, le mas des Arnauds, à deux portées de fusil de la route royale, devait être une station de secours pour les proscrits huguenots. Une famille protestante, les Blachère, dont les descendants habitent toujours ce mas, a vécu là pendant des siècles.

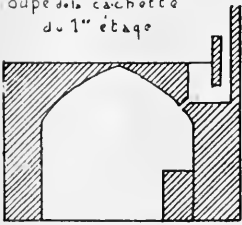
Dans cette vieille maison, les assises sont massives. Les murs du rez-de-chaussée atteignent une épaisseur de plus de deux mètres en certains endroits. C'est dans cette masse que sont creusées de très ingénieuses cachettes.

Le rez-de-chaussée de la maison Blachère proprement dite, était composé d'une cuisine et de trois écuries voûtées, dont les entrées étaient jadis situées sous l'escalier extérieur du 1^{er} étage. Actuellement, la direction de l'escalier a été changée, il ne reste de l'ancien qu'une terrasse.

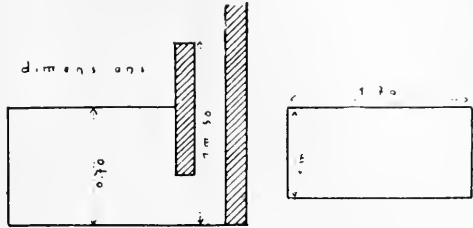
1^{re} *cachette*. — A gauche, sous l'escalier, porte de la cuisine à angle droit avec la porte de la première écurie. Dans celle-ci, dont la voûte basse est formée de gros blocs de tuf, on ne remarquait rien de particulier sinon une très large crèche basse le long du côté droit. Il y a quelques années, le propriétaire actuel, M. Gâche, en démolissant cette crèche, rencontra sous son pic de

larges dalles calcaires placées dans le coin le plus obs-
cur de l'écurie, près de la porte. Celles-ci enlevées, il

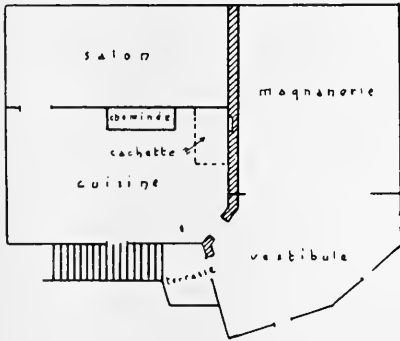
coupe de la cachette
du 1^{er} étage



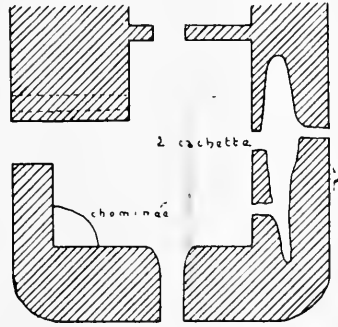
dimensions



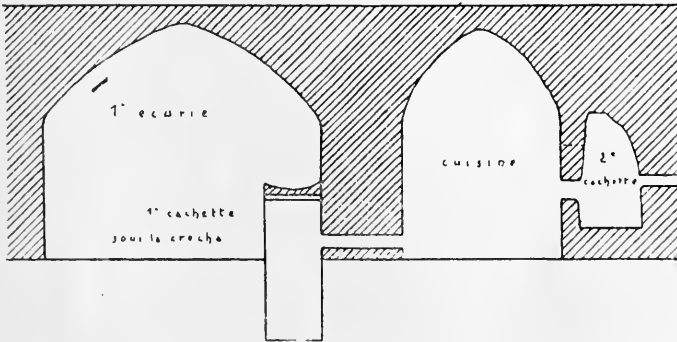
plan du 1^{er} étage



coupe de la cuisine du
rez-de-chaussée horizontalement



coupe du rez-de-chaussée verticalement



se trouva en présence d'une excavation profonde de 1 m. 50, large de 1 mètre et longue de 2 mètres. Celle-ci communiquait à travers un mur épais de 2 mètres avec la cuisine située à droite. Ce boyau assez large pour laisser passer un homme en rampant, débouchait presque au niveau du sol de la cuisine. Il avait été muré, il y a si longtemps que le souvenir s'en était perdu dans la famille.

II^e *Cachette*. — En face l'entrée de cette première cachette se trouvait, dans l'énorme mur extérieur de la cuisine, une ouverture malheureusement transformée et agrandie aujourd'hui en porte de placard. Elle donnait entrée dans une véritable petite cellule de forme très irrégulière, large de 1 m. 50 dans sa plus grande dimension, pour finir presque à 0 m. 10 centim. à son extrémité la plus étroite. Cette cellule a environ deux mètres de hauteur. Entièrement prise dans l'épaisseur du mur, elle est éclairée par deux ouvertures très étroites, l'une sur la cuisine en face la porte d'entrée, par laquelle on pouvait surveiller l'appartement. L'autre donnait sur l'extérieur et sur le chemin du mas. Son habitant pouvait, sans trop de désagréments, y rester enfermé beaucoup plus confortablement que dans la cachette souterraine de la crèche.

III^e *Cachette*. — Après avoir monté l'escalier du 1^{er} étage, le visiteur entraînait dans une sorte de vestibule donnant accès, à droite, dans la cuisine actuelle, à gauche, dans une magnanerie aujourd'hui transformée en chambres. Comme il occupe l'angle de la maison, on

pouvait, par les ouvertures de chaque façade, surveiller très facilement les alentours du mas.

Dans cette cuisine du premier étage, la cheminée est au fond, en face la fenêtre qui s'ouvre sur l'escalier extérieur. Dans le coin droit de la cheminée se trouvait une sorte de placard à mi-hauteur du plafond et du sol. Le fond de ce placard, recouvert d'une simple pierre plate, n'était que le sommet d'une cheminée descendant dans l'épaisseur du mur. Elle aboutissait à une excavation rectangulaire évidée dans la voûte de l'écurie sous-jacente. Deux hommes allongés peuvent s'y tenir à l'aise. Elle a des dimensions à peu près semblables à celles de la cachette de Rolland. Un trou, percé dans le fond, permettait de l'aérer par la voûte de l'écurie. Actuellement on y pénètre très facilement par une large trappe située à côté de la cheminée.

L'énorme épaisseur des murs de la maison Blachère et ses voûtes font remonter sa construction bien au delà de l'époque de 1685. Par la forme de ses fenêtres, elle se rapporterait plutôt au XIV^e siècle dont seraient alors contemporaines les cachettes que nous venons de décrire. Elles furent utilisées par les protestants, bien que nous manquions de renseignements certains à ce sujet. Il est possible cependant que Vivent et ses neuf compagnons cités par Ch. Bost (1) réfugiés dans les bois de St-Félix après la fermeture de la baume de Rouville aient trouvé là un asile hospitalier.

D'ailleurs, non loin de là à 300 mètres, dans la combe

- (1) Ch. Bost, *Loc. cit.*, I, p. 452.

la plus voisine, se trouve une grotte spacieuse qui a servi, d'après les souvenirs des vieillards de la région, de magasin aux camisards. Il s'y serait tenu, dit-on, des assemblées. Un auvent en tuiles avait même été construit dans une salle pour mettre, sans doute, à l'abri de l'eau, les provisions ramassées en cet endroit.

Un peu plus bas et de l'autre côté de la vallée, sur la pente du Mont-Cervier, se trouve une autre grotte très spacieuse, appelée la Baoumo Queyrado. Son entrée aménagée de main d'homme pour la rendre moins visible, et les murs établis à son intérieur, sembleraient faire croire qu'elle a été utilisée comme abri ou comme demeure à cette période pendant laquelle les bois des Cévennes renfermaient tant de fugitifs, dont certains y errèrent des années entières. C'est là que plus tard, en 1851, les républicains de la région venaient préparer la poudre nécessaire dans la lutte qu'ils se proposaient de soutenir contre l'auteur du coup d'état du 2 décembre.

CHAPITRE VII

Monoblet et ses cachettes

« Dès la Révocation de l'Edit de Nantes » avons-nous écrit dans un précédent ouvrage (1), « la région entre Monoblet et La Salle fut le refuge préféré des prédicants et plus tard des pasteurs du Désert. Par sa situation entre Sauve, Anduze, St-Hippolyte et La Salle, Monoblet était la première étape du pays bas aux Cévennes. Arrivés dans ce village, les proscrits pouvaient se transporter facilement en des points très différents, mais faciles à atteindre pour ceux qui connaissaient la topographie des Cévennes, moins sillonnées de routes qu'aujourd'hui. Des sentiers de chèvres, à travers bois leur permettaient d'éviter les agglomérations importantes. Dans tous les mas environnants, les prédicants trouvaient aide et secours auprès de leurs coreligionnaires. »

...« C'est tout autour de Monoblet, à La Cam, à Fossemale, à Airesèche, à Valestalière, au Contre entre St-Félix et Monoblet qu'eurent lieu les premières assem-

(1) Dr L. MALZAC, *Les Pourtalès. Histoire d'une famille huguenote des Cévennes.* Hachette, Paris, 1913. Gr. in-8°, 241 p. Edition privée.

blées du Désert. En août 1715 le premier synode des protestants de France se tint encore dans une carrière abandonnée vers les plâtrières de Paillès, dans la paroisse de Monoblet. »

Région de roches calcaires, fissurées à l'infini, surtout du côté de St-Hippolyte et de Sauve, les environs de Monoblet présentaient aux proscrits huguenots de nombreux abris naturels dans les grottes cachées au milieu des chênes. De là ils pouvaient gagner, entre Sauve et Quissac les abris semblables de la montagne de Couta, si chère au prédicant Monbounoux.

Malgré cette facilité naturelle du terrain, les protestants de la région de Monoblet surent aussi recevoir dans leurs maisons ceux que poursuivait la justice impitoyable de l'intendant du Languedoc et leur procurer des cachettes très sûres pour se mettre à l'abri. Là aussi, comme dans la région de Ste-Croix de Caderles, ces abris hospitaliers étaient situés de distance en distance, semblant jalonner la route du Pays-Bas à La Salle. Nous les avons retrouvés à Pascalou, à Unas, au Bruguiier, à La Cam, à Novis, à Paillès. Bon nombre d'autres peuvent avoir disparu ou échappé à nos recherches.

I. *Mas de Pascalou*

Aux limites des communes de Fressac et de Monoblet, sur la pente d'un mamelon détaché de la chaîne qui part du plateau d'Unas et se dirige vers St-Félix de Pailhères, un petit groupe d'habitations à demi démolies cons-

litue le mas de Pascalou. Adossé à la colline, il étale au soleil brûlant, parmi les thyms et les bruyères, les restes de ses vieilles constructions. En face de lui l'horizon est barré par la montagne de Fressac. Il s'élargit à droite sur le mas de la Lèque, la plaine de Fressac et Durfort dans le lointain ; à gauche, sur la gorge profonde par laquelle le ruisseau de Crespenon atteint les Montèzes et la plaine de Sauve.

Eloigné de toute route carrossable, presque perdu au milieu des bois, le mas de Pascalou fut, pour les prédicants, une sorte de quartier général d'où ils évoluaient dans toute la région, soit vers la plaine de la Vaunage, soit vers les montagnes cévenoles voisines. Deux familles protestantes également, dévouées, les Combe et les Faucher, étaient toujours prêtes à leur donner asile et à transmettre leurs messages par l'intermédiaire de leurs parents. Une fille de la veuve Faucher avait épousé près de La Salle, au mas de Claveyrolles, un nommé Puech, fils du dévoué protestant qui fut envoyé aux galères pour crime d'assemblées et pour avoir retiré des prédicants.

Moins ferme dans ses convictions et pour se faire pardonner un tel père, le gendre de la veuve Faucher devint l'agent secret de son propriétaire M. des Vignolles, maire de La Salle. Il chercha en vain, à plusieurs reprises, à livrer les prédicants. Ceux-ci surent heureusement déjouer ses projets sans cesser de se rendre au mas de Pascalou. Vivent en particulier fut un des habitués de cette hospitalière maison. En 1691 il s'y ren-

contre accompagné de Pierre Valdayron, avec Etienne et Paul Plan, Laporte et St-Paul, autres prédicants. C'est là encore qu'en août et septembre il a une entrevue avec un nommé Flavier du Vigan, qui devait lui fournir une grosse quantité de poudre.

Après sa mort, dans la grotte de Carnoulès, le 19 février 1692, Gavanon et Lavérune s'enfuirent après avoir échappé par hasard au même sort. « Une marche éperdue » dit Ch. Bost « les mena jusqu'à Monoblet, sous les chênes verts du mas de Pascalou, où la famille Combes depuis six ans faisait métier de recevoir les fugitifs » (1). « La mère fit d'abord monter à cheval un de ses garçons pour aller à Anduze, savoir ce qui se passerait. Mais il n'y fut pas plus tôt arrivé qu'il apprit, par des personnes bien intentionnées... la triste nouvelle de la mort de M. Vivent. »

En septembre suivant, après la surprise de l'assemblée de la Cam de Monoblet, le fils Puech de Claveyrolles qui l'avait dénoncée, fut chargé, par M. des Vignolles, de lui trouver des prédicants. Sachant que sa belle-mère, la veuve Faucher, en recevait beaucoup, il se rendit à Pascalou. La Rouvière, Gavanon échappés miraculeusement quelques jours avant du fort de St-Hippolyte et Villeneuve de Mandiargues, étaient heureusement partis depuis une heure. Le fils Puech ne trouva que les restes de leur repas dont il dut se contenter.

Bien que le mas de Pascalou fut par son isolement presque à l'abri d'une surprise des dragons, il n'en con-

(1) Ch. Bost. *Loc. cit.*, II, p. 15.

tenait pas moins une cachette, au service des proscrits aussi souvent ses hôtes.

Le chemin arrivant au mas de Pascalou s'insinue entre les maisons adossées l'une à l'autre et la montagne qui a été taillée pour lui donner passage. La partie des constructions joignant le chemin, se trouve au niveau du sol tandis que la partie regardant la vallée a, au-dessous d'elle, des caves et des écuries.

Des deux maisons actuelles, l'une seule nous intéresse, c'est celle que l'on rencontre au premier lieu. Elle se compose de plusieurs appartements. La porte principale sur le chemin ouvre directement sur une cuisine restée de nos jours dans le même état qu'à l'époque où les prédicants venaient s'y restaurer.

Cette cuisine, dont la fenêtre exposée au midi permet de surveiller la vallée de Fressac, a encore, sur une de ses parois, le vieux vaisselier cévenol à côté du large évier ménagé dans l'épaisseur du mur (1). A droite de l'entrée se trouve la porte d'une chambre, la plus belle de la maison, dont les deux fenêtres surveillent le sentier et le côté d'Unas. Au fond de la cuisine près de la fenêtre, autre porte donnant accès dans une chambre, éclairée du côté de la cour située en contre-bas.

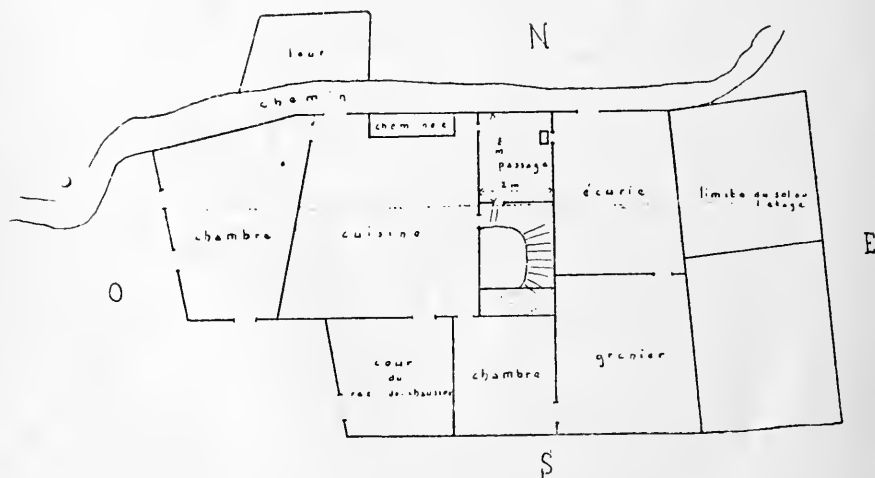
A gauche de la porte d'entrée, vaste cheminée dont le

(1) L'hospitalité ancienne seule a disparu. Nous ne pûmes jamais, avec Mme Rigal, femme de notre ami le pasteur de Monoblet, faire comprendre au propriétaire le but de notre visite. Grâce à l'aide du voisin plus complaisant, nous arrivâmes à nos fins. Après avoir extrait 0 m. 50 de crottes de lapins, nous parvîmes à soulever la dalle de la cachette, tandis que le brave vieillard se répandait en lamentations contre un gouvernement (!) aux idées si baroques.

foyer est presque au niveau du sol, pavé de larges dalles bléues, extraites dans le voisinage. Sur la paroi est de la cuisine, à peu près en son milieu, se trouve la porte donnant accès à un palier obscur duquel part un escalier très raide et tournant qui descend à la cave du sous-sol. Celle-ci aboutit par une grande porte sur la cour à fumier entourée d'un mur. On peut par là gagner facilement les terres situées au-dessous de la maison.

Dans cet espace obscur et au-dessus d'une partie de l'escalier, se trouve le grenier à blé, très étroit et très profond, pouvant au besoin permettre de se cacher en cas de surprise trop rapide. Une porte sur le palier, aujourd'hui condamnée, permet d'entrer dans un petit appartement servant de passage entre la cuisine et l'écurie du premier étage.

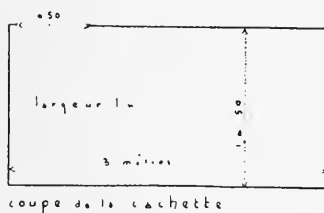
Ce passage avait une entrée particulière sur la cuisine, au coin même de la cheminée par une porte étroite.



Sur l'autre paroi se trouvait une troisième ouverture donnant accès dans l'écurie qui elle communiquait librement avec le chemin du mas.

Un tel luxe de portes dans un passage de 3 mètres de long sur à peine 2 mètres de largeur, encombré des harnais du cheval et de divers instruments agricoles, faisait de lui le point central de la maison. Grâce à ce passage et à ses trois portes on pouvait circuler dans la maison sans être vu de là cuisine.

Pour plus de précaution encore, devant la porte donnant dans l'écurie, se trouvait une dalle pareille à toutes celles qui pavaient le sol, mais mobile. Si on la soulevait on se trouvait en présence d'une ouverture de 0 m. 50 × 0 m. 50.



Au-dessous s'étend une cavité de 1 m. de largeur sur 3 mètres de long et 1 m. 80 de profondeur, dans laquelle plusieurs personnes peuvent se tenir. Creusée dans le sol, cette cavité, dont les murs sont bâtis au mortier, est très sèche. Sa voûte forme le sol du passage et supporte les grosses dalles dont nous avons déjà parlé. Nous avons constaté, par expérience, que le sondage de ces dalles par le pic, ne donne aucun indice sur la présence de la cachette. Il est très difficile de retrouver la dalle mobile parmi celles qui couvrent le sol.

Les prédicants ayant été des hôtes très fréquents de cette maison, il est probable que la cachette fut utilisée par eux. Plus encore que la situation isolée du mas de Pascalou et que la disposition intérieure de la maison, cette cachette si bien dissimulée donne peut-être la raison pour laquelle les prédicants en furent si souvent les hôtes.

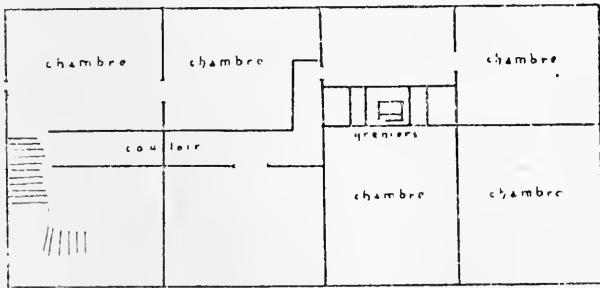
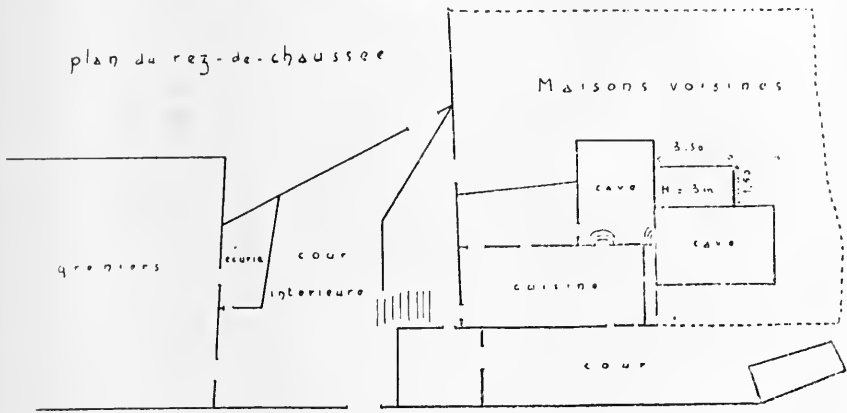
2° *Le mas d'Unas*

A environ deux kilomètres de Monoblet, le mas d'Unas est situé sur un petit plateau de la montagne séparant Monoblet de Fressac. On y parvient en montant de Pascalou par un sentier qui serpente à travers les sagnèdes, origine de mille petites sources allant se perdre au fond de la vallée dans le ruisseau de Crespenou.

Dès que l'on arrive sur le plateau d'Unas, la vue, bornée au nord par la montagne de la Barthe, s'étend à l'ouest sur toute la vallée de Monoblet. Derrière les sommets jumeaux de St-Chaman, apparaît, dans le lointain, la cime escarpée de la Fage. A l'est le col étroit par lequel passe la route, donne issue vers la vallée de St-Félix de Pailhères et les pentes du bois de Bâne. Au sud et barrant l'horizon, la silhouette altière du vieux château de Fressac semble encore, du haut de son pic abrupt, surveiller toute cette région, pour l'évêque de Montpellier, jadis son seigneur et celui de Sauve.

Mas très ancien où l'on retrouverait certainement les substructions romaines fréquentes dans la vallée voisine de St-Félix, Unas ne présente, au visiteur arrivant du côté de Monoblet, qu'un long mur d'aspect rébar-

balif. Destiné à mettre la maison à l'abri du vent du nord il ne présente, comme ouvertures, que sa porte charretière et quelques meurtrières étroites. Derrière ce mur, et adossées parfois à lui, se trouvent les diverses habitations dont nous n'étudierons que la principale : maison Vidal actuelle.



plan du 1^{er} étage

Le portail du mur d'enceinte franchi, on se trouve dans une cour intérieure n'ayant qu'une autre ouverture du côté de la pente sud. Dans cette cour, à droite,

les bâtiments principaux au-devant desquels se trouve une terrasse surélevée et quelques escaliers.

La porte d'entrée de la maison Vidal est située sur cette terrasse. Elle donne dans une longue cuisine éclairée par une fenêtre étroite placée tout au fond, à côté de la cheminée qui occupe tout le panneau. Près de la porte, un escalier tournant permet, à gauche, d'accéder à l'étage supérieur. Sur le même côté, au fond, près de la cheminée, porte donnant accès par des degrés dans un appartement obscur d'où l'on remonte dans une cave située exactement au centre des bâtiments du mas.

Le premier étage est constitué par des chambres communiquant entre elles et avec un couloir central.

Comme toutes les fermes de cette région calcaire où l'on cultivait jadis les céréales aujourd'hui détronées par la vigne, la maison Vidal possédait un grand grenier à blé. On entend sous ce nom un appartement plus ou moins vaste, divisé en compartiments de hauteur d'homme, dans lesquels on versait le produit des récoltes. Un couloir permettait d'arriver à eux et d'y puiser au fur et à mesure des besoins. Aujourd'hui la disposition est inverse, les casiers ont pris la place du couloir.

Le troisième des anciens casiers, aujourd'hui sol du couloir, présentait un fond mobile formé par une grande trappe. Celle-ci permettait, grâce à une échelle, de descendre dans une profonde cavité prise au centre du bâtiment sur des caves ou écuries dont la séparaient des murs très épais. Le caveau, aujourd'hui réserve de l'excellent vin blanc d'Unas, présente une longueur de

3 m. 50 sur 1 m. 50 de large et 2 mètres de haut. Il constitue un véritable petit appartement.

En cas de surprise les prédicants ou les pasteurs du désert soulevaient la trappe sur laquelle on versait ensuite du casier voisin quelques pelletées de blé ou d'avoine. Les dragons pouvaient plonger leurs armes dans les casiers sans se méfier de la présence d'une trappe.

Ils allèrent certainement souvent rendre visite au mas d'Unas qui fut toujours une maison huguenote des plus hospitalières. « Les prédicants » nous dit le dossier de l'assemblée de la Cam « y étaient presque toujours. » En 1691 ils y passèrent souvent en allant ou en venant de Pascalou. L'année suivante, Dauphiné et son compagnon Laverdure (Massal ?) viennent s'y réfugier. Les habitants d'Unas et de Pascalou fournissaient souvent, nous disent les interrogatoires, de la viande et des vires à Massal quand il était dans la région.

Il en fut de même pendant la période camisarde. Cent ans après les pasteurs du désert trouvaient auprès de la famille Vidal d'Unas le même accueil dévoué qu'avaient reçu leurs prédécesseurs de la famille Olivier. Le 20 septembre 1751, le pasteur Jean Gal Pomaret y bénissait le mariage de Jean Vidal fils d'autre et de Marguerite Olivier, avec Catherine Rouquette. Quelque temps après le 4 février 1754, le pasteur Etienne Teissier, qui devait être pris au mas de Novis et pendu, baptisait le fils issu de l'union bénie par Jean Gal « en présence d'un grand nombre de personnes ». Ce fut, sans doute, après une assemblée qu'il venait de tenir dans la mai-

son et ce, au moment où la persécution redoublait contre les protestants.

3° *Le mas du Bruquier*

Ce mas est situé dans la vallée de St-Félix, presque au point de rencontre du ruisseau descendant du col d'Unas et de celui de Crespenon, dévalant du col de la Cam de Monoblet par la gorge sauvage des Sagnèdes. Dominé par le sommet de la Barthe, dont les pentes abruptes descendent presque à pic jusqu'au ravin, ce mas, habité par la famille Lacombe, fut aussi une halte favorite des prédicants. Vivent, Valdayron, Laporte, les frères Plan et Jean, Masbernard, s'y arrêterent en 1691 en revenant de Pascalou. La fille Bastide donna même, à Valdayron, un ruban pour attacher ses cheveux que celui-ci portait longs selon la mode de l'époque.

Dans la maison Lacombe existait jadis une cachette. Elle était, nous a-t-on rapporté, située près de la cheminée de la cuisine. Des remaniements déjà anciens l'ont fait disparaître. Nous ne la citons que pour en conserver le souvenir.

4° *Grottes du Serre de la Cazelle*

Bien que le plan général de notre travail n'englobe pas l'étude détaillée des cachettes naturelles ayant servi d'asile aux prédicants et à leurs successeurs, il en est cependant certaines, dans notre région, que l'on ne peut passer sous silence sans s'exposer au reproche d'être incomplet. Par leur situation voisine des lieux d'assemblée, elles assurèrent, à ceux qui les avaient convoqués,

des asiles fort utiles. C'est le cas de la Grotte du Serre de la Cazelle.

Le Serre de la Cazelle, situé à cent mètres du mas de la Cam de Monoblet, domine, d'un côté, le vallon de Fossemale et, de l'autre, la vallée de St-Félix-de-Paillères. Se rattachant, à l'ouest, par le col de la Cam, à la chaîne qui s'étend jusqu'au col du Redarès, entre Paillès et Novis, il se continue, à l'est, jusqu'au col de Bâne, par des sommets d'altitude inégale, qui dominent les vieux mas de Contre, de Massane, de Cournié, etc.

Du sommet, dont l'altitude atteint à peine 450 mètres, la vue embrasse tout l'horizon, fermé de l'est à l'ouest, par les sommets de Thoiras, des contreforts du Brion et la chaîne tout entière du Liron. Soudorgues, les pentes de Sainte-Croix, la vallée de La Salle, celle des Sognes, de Calviac et de Prades s'étalent devant les yeux de l'observateur. A gauche, Falguerolle, Lascours et les vallons de la chaîne de Coulègne. Du côté sud, c'est toute la vallée de Saint-Félix et, par-dessus ses collines, les premières ondulations de la plaine du Gardon.

De par cette situation, que permettait de surveiller un secteur aussi étendu, le Serre de la Cazelle et le mas voisin de la Cam furent, à plusieurs reprises choisis pour tenir des assemblées.

Le 21 octobre 1691, les prédicants Lajeunesse, Labric, Dauphiné, Gavanoû, Ducros et les frères Plan convoquèrent la première. Huit jours après, Vivent et Lapierre en réunissent une seconde, « sous le grand

chêne auprès de la maison ». Le propriétaire du mas nommé Cahous, soucieux, sans doute, des ennuis que lui attirait un pareil voisinage, refusa d'y assister. Les auditeurs, peu respectueux de la liberté, l'y entraînèrent de force.

L'année suivante, en août, Dauphiné et Lajeunesse, profitant d'une accalmie dans les poursuites dirigées contre eux, réunissent, pour la troisième fois, auprès du Mas de la Cam, de nombreux auditeurs venus de La Salle, Monoblet, Durfort et Saint-Hippolyte. De nombreuses communions eurent lieu, et l'assemblée se retira sans encombres.

Il n'en fut pas de même, quelques jours après, le 12 septembre. Au milieu du sermon, des avertisseurs vinrent prévenir que les dragons arrivaient du côté de La Salle et de celui de Monoblet pour prendre l'assemblée entre deux feux. Les auditeurs s'enfuirent dans toutes les directions, à travers la montagne. Certains, comme la fille Pierrejean, de Colognae, se perdirent dans les bois et furent recueillis par les dragons. Un procès considérable en résulta, par lequel de nombreux nouveaux convertis furent envoyés aux prisons et aux galères.

Le nom de Combe de Roland, donné encore à l'étroit vallon qui, du Serre de la Cazelle aboutit au mas de Contre, dans la vallée de Saint-Félix, nous prouve que là, comme en beaucoup d'autres endroits, les Camisards tinrent leurs assemblées et cherchèrent des refuges dans les mêmes lieux que les prédicants.

Presque au sommet du Serre de la Cazelle, à deux

cents mètres du mas de la Cam, sur la pente nord, s'ouvre, entre deux touffes de chêne, un trou juste suffisant pour permettre le passage d'un homme. C'est l'entrée de la petite grotte dans laquelle, suivant la tradition, se cachaient les proscrits. A peine suffisante pour contenir quatre personnes, cette cavité se termine par une étroite galerie en pente, dont la largeur diminue de plus en plus. L'entrée de la grotte, facile à dissimuler par un buisson ou un bloc de pierre, passe inaperçue de ceux même qui la connaissent. Elle dut constituer un abri très précieux à quelques pas à peine du lieu des assemblées.

D'après des renseignements recueillis par nous, une autre grotte du même genre se trouverait un peu plus bas, dans la Combe de Rolland, et aurait servi au même usage que celle du Serre de la Cazelle.

5° *Cachette de Palliès*

Le vieux chemin muletier qui se détachait, à Valestalière, de la route de Saint-Hippolyte à La Salle, partait exactement en face la ferme du Berquet, habitée, en 1685, par les Auzillon, grands retireurs de prédicants. Elle montait ensuite rapidement à travers la cerclière de Mazet jusqu'au col des plâtrières de Paillès. Laisant ce hameau un peu à gauche, elle redescendait brusquement dans un ravin profond pour se relever au mas du Cremat et, de là, atteindre Monoblel.

Adossé à la montagne qui le sépare du mas de Novis, le hameau de Palliès était relié, d'un côté, à ce

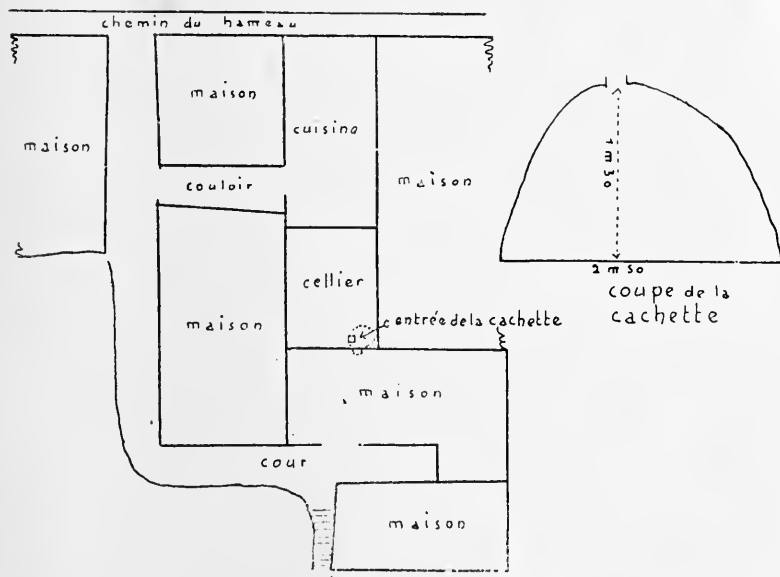
chemin muletier et, de l'autre, au col du Rédarès, par un petit sentier très étroit. Composé d'environ dix maisons, aujourd'hui pour la plupart inhabitées, il avait une population plus nombreuse au moment de l'exploitation de ses énormes bancs de plâtre. Il est situé à mi-chemin de Monoblet et de la vallée de Valestalière qu'il domine tout entière. De là on pouvait atteindre rapidement les mas de la Blaquièrre, des Fourniels et la vallée de Cros. Par le col du Rédarès, Cognac et la haute vallée de La Salle, étaient tout à fait à portée.

Les prédicants connaissaient tous ces avantages d'un village suffisamment éloigné des grands centres pour n'avoir rien à en redouter et, cependant, avec lesquels il pouvait communiquer. Aussi est-ce là que, le 15 août 1715, les derniers d'entr'eux échappés aux poursuites, se réunirent au nombre de sept dans un premier synode du Désert. C'est de cette réunion que date la reconstitution de l'église protestante en France.

Le choix de la plâtrière de Palliès, pour une telle réunion, nous avait fait pressentir la présence d'une cachette dans le hameau. Nos prédicants étaient gens trop avisés pour ne pas avoir pris un asile sûr en cas de surprise. Malgré nos recherches, nous allions repartir de Palliès sans aucun résultat, quand un bon vieux, mis au courant, nous dit : C'est la cachette de Lafage que vous cherchez ? Suivez-moi, je vais vous la montrer. J'ai entendu dire aux anciens, ajouta-t-il, que Lafage, le pasteur, s'était caché là pendant trois mois. Il n'en sortit que pour aller se faire prendre à Novis ».

Cette cachette est située dans une vieille maison, à la

porte de laquelle on accède par un long couloir obscur. On aboutit ainsi à la cuisine. Celle-ci n'a, pour tout éclairage, que la lumière parcimonieusement donnée par une fenêtre grillée de 0 m. 15×0 m. 50, qui prend jour sur le chemin du hameau, encaissé, à cet endroit, entre la maison et les terres adjacentes. Au fond de la cuisine, se trouve un cellier très obscur, à l'extrémité duquel était creusée la cachette. On y pénétrait en soulevant une dalle mobile. Aujourd'hui, une ouverture,



pratiquée dans la paroi du côté de la cuisine de la maison voisine, permet d'entrer plus facilement dans cette cachette, dont l'ouverture supérieure a été bâtie.

Sa forme est semblable à celle de la cachette située dans la maison Conduzorgues, à la Bouscarasse. C'est

une cavité semi-circulaire en forme de voûte de four. Ses dimensions sont 1 m. 30 de hauteur sur 1 m. 50 de diamètre à la base. Privée d'aération, elle ne devait pas être très agréable pour son habitant, qui ne s'y retirait, sans doute, qu'en cas d'alerte.

6° *Au Mas de Novis*

Foyer d'origine d'une des familles les plus huguenotes de la région de Monoblet et de La Salle, le mas de Novis avait donné, dès les débuts de la persécution, une victime au martyrologe protestant. Guillaume Novis, pris, en 1686, faisant sentinelle à l'assemblée de la Fage, fut pendu à Saint-Hippolyte-du-Fort, bien qu'il n'eût que dix-neuf ans.

Soixante-huit ans après, en août 1754, le pasteur du désert, Teissier, dit Lafage, venu sans doute de sa cachette voisine de Palliès, fut livré par un traître et surpris par les dragons, dans la ferme de Novis. Pris à l'improviste, il n'eut pas le temps de se réfugier dans la cachette de la maison. Blessé d'un coup de feu sur le toit, où il s'était réfugié, Teissier fut transféré à Alais avec ses hôtes et pendu, quelques jours, après à Montpellier. La tradition pieusement conservée dans la famille Novis, rapporte que la femme Novis, passant à Monoblet entre les dragons, reçut, d'une catholique charitable, la femme Portulier, quelques mouchoirs de poche pour langer le bébé qu'elle allaitait. Elle fut conduite à la Tour de Constance et son bébé marqué à

l'épaule (?). Son mari, Jacques Novis, fut envoyé aux galères et la maison rasée jusqu'aux fondements. Il en coûtait encore cher, près de cent ans après la Révocation, de donner asile à un pasteur !

La maison ayant été rasée et rebâtie depuis, nous ne pouvons parler de cette cachette que par oui dire et par le souvenir de cette tragique affaire, restée vivace dans la mémoire des descendants de ces dévoués protestants. Elle était creusée dans une écurie et recouverte par une dalle sur laquelle on étendait du fumier.

CHAPITRE VIII

Le plateau de Cognac

Le prédicant venant de Monoblet, par le col de Paliès, ou de Saint-Hippolyte, par la vallée de Valestalière, pouvait, en évitant la garnison de La Salle, atteindre la haute montagne par son passage sur le plateau de Cognac.

Au col du Rédarès, où, le 26 août 1689, Louis Manuel « le courrier des prédicateurs », fut arrêté porteur des lettres de David Quet à Laporte et à Vivent, une route se dégage, à gauche, de celle de St-Hippolyte à La Salle. Escaladant la pente de la montagne, d'abord du côté de Valestalière, puis dans le vallon de La Salle, au-dessus des mas de Pomaret et de Lascours, elle passe enfin au niveau du château ou mas de Falguerolles, pour atteindre Cognac. Dans ce village, passe la vieille route gauloise ou draye, qui monte de la plaine de Saint-Hippolyte par la crête séparant les vallées de Valestalière et de Cros, et sur laquelle se trouvent les hameaux hospitaliers des Fourniels, Bouségure, Rouveyrac, etc. De Cognac, par les pentes de la montagne de Coulgüe, le col des Fosses, les hauteurs de

Bouzens et le sommet de la vallée de la Lironenque, elle atteint le col de las Cliefs, nœud des passages vers Valleraugue et l'Aigoual, vers les Plantiers et Milherinnes, d'où l'on peut, soit gagner la Vallée borgne, soit descendre vers Saint-Jean-du-Gard.

Du plateau de Cognac au sud-ouest, partait la route muletère mettant ce village en communication avec les hameaux du sommet de la vallée de Cros, La Rouvière, Bourras et Saint-Roman de Codières porte des vallées de Sumène et du Savel.

Dès les premiers jours de la Révocation, cette région de Cognac donna de nombreux prédicants* : Gavanon, dit Laverune ; Vidal, le boîteux ; Paul Cognac qui, né à Bouségure, dans la vallée de Cros, appartenait cependant à une famille du village dont il portait le nom ; Berthézenne et Ducros de la Bastide ; Antoine Bringuier, de la Gardette. Elle donna aussi de nombreuses victimes à l'exil ou aux galères, prises dans les familles de Faïguerolle, Gavanon, Gout de Pomaret, Aigoïn, Ducros, Jean, Hébrard, Bringuier, Surville de Camblat, etc.

Malgré la surveillance assidue du prieur Jean Combacau, les prédicants ne cessèrent pas de parcourir un pays qui leur était aussi familier et dans lequel tout le monde, parents et amis, leur était dévoué. Là aussi ils étaient certains d'avoir, dans les maisons, des cachettes que nous n'avons certainement pas toutes retrouvées.

Plus tard, les Camisards y amenèrent leurs troupes à plusieurs reprises. Le 13 février 1704, Castanet, après

avoir incendié l'église de Monoblet, vient mettre le feu à celle de Cognac, dont le prieur s'était depuis longtemps réfugié à La Salle. Un mois plus tard, Ravanet et Rolland, accompagnés de leur troupe, y reçurent bon accueil. Pour nourrir un si grand nombre de partisans, les habitants de Cognac firent abattre un gros bœuf.

Pendant toute la période qui suivit, jusqu'à l'Édit de Tolérance, les pasteurs du Désert, dont certains, comme les Fesquet du Fanabrégue, étaient originaires du voisinage, circulèrent sans cesse dans cette région. Gal-Pomaret y exerça son ministère et logea souvent au mas de Camblat, chez les Vidal, parents et successeurs des De Surville, réfugiés à l'étranger (1).

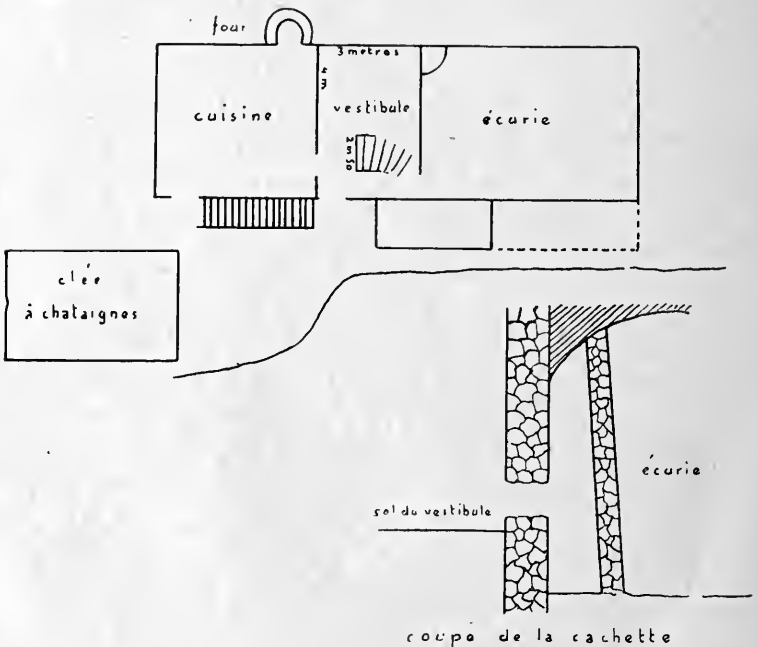
1° Cachette du Mas de Lascamps

Le mas de Lascamps, aujourd'hui inhabité, est situé au sommet d'un chaînon, qui, partant d'Aïresèche, descend jusqu'à la prairie lasalloise, en portant sur ses diverses ramifications les mas de Lascours, Saint-Brès et la Coste, d'un côté; de l'autre, ceux de Pomaret, Bézizac, le Grand-Bosc, Montredon et Soulages.

A cent pas environ de la route de Cognac au Rédarès, le mas de Lascamps, dominé de quelques mètres

(1) Nous avons retrouvé dans cette maison, et déposé au Musée du Désert, la copie d'une controverse entre Gal Pomaret et un curé de Ganges. Plusieurs lettres intéressantes des Falguerolles, réfugiés à Genève, adressées à leur cousine, la veuve Vidal, sont dans nos archives.

par le mas ou château de Falguerolles, situé plus à gauche, est composé d'une modeste habitation de paysan cévenol. Après avoir contourné la clé à châtaignes, petit bâtiment isolé, qui semble placé là pour masquer en partie la maison, on arrive à la porte d'entrée resserrée entre un escalier extérieur et un petit bâtiment faisant angle sur la construction principale. Cette porte franchie, on entre dans un vestibule non plafonné qui occupe toute la hauteur de la maison. L'escalier intérieur des chambres du premier étage le partage en deux parties inégales. Ce vestibule servait de passage et de local de dépôt pour le bois et les ustensiles agricoles.



A gauche, porte de la cuisine, appartement voûté, bas et éclairé par une petite fenêtre. Dans un coin, la cheminée coupée, en son milieu, par la porte du four à cuire le pain.

A droite, dans le même vestibule, porte d'une écurie creusée en partie dans le sol et éclairée par des lucarnes. Elle est voûtée comme la cuisine. L'un des angles de cette pièce, loin d'être à angle droit, comme les trois autres, est arrondi. Un mur en pierres sèches semble soutenir la voûte en cet endroit.

Si, de l'autre côté du mur de séparation de l'écurie et vestibule, on se reporte à l'endroit correspondant, on y trouve, au ras du sol, une ouverture tout juste suffisante pour laisser glisser une personne. Grâce à ce trou, on pénètre dans une cavité très étroite, mais haute, où un homme peut se tenir droit. C'est la cachette dont un fagot de bois, jeté négligemment à terre dans ce coin obscurci par l'escalier, suffit à cacher l'ouverture.

A la fin d'octobre 1691, le prédicant Gazan, dit La-jeunesse, avait convoqué une assemblée au bord de la cerclière de Falguerolle, c'est-à-dire au-dessous et très à proximité du mas de Las Camps, où il était sûr de pouvoir se réfugier. L'endroit était bien choisi pour cela, car des sentiers perdus au milieu des genêts permettaient de gagner, soit La Salle, d'un côté, par Las-cours ou Pomaret, et Belizac, dans le ruisseau du Grand Bosc, soit le Rédarès, par la Borie et La Vigne, soit enfin Colognac et la vallée de Cros, par Falguerolle, Pradou, Airesèche et Camblat.

2° *Les Galeries de Thérond*

Deux vallées différentes permettent de descendre de Cognac à La Salle. L'une suivie actuellement par la route de Sumène, part du sommet ou cap de Cognac. Après avoir reçu, au niveau du mas de la Bastide, le ruisseau de Mourégal, que remonte alors la route, elle vient aboutir, au niveau du mas du Prémijé, dans la grande vallée du ruisseau de Bouzons. Celui-ci se termine à La Salle même, dans la Salendrenque, après avoir reçu à droite le ruisseau descendu directement du plateau de Cognac, dont il collecte les mille filets d'eau.

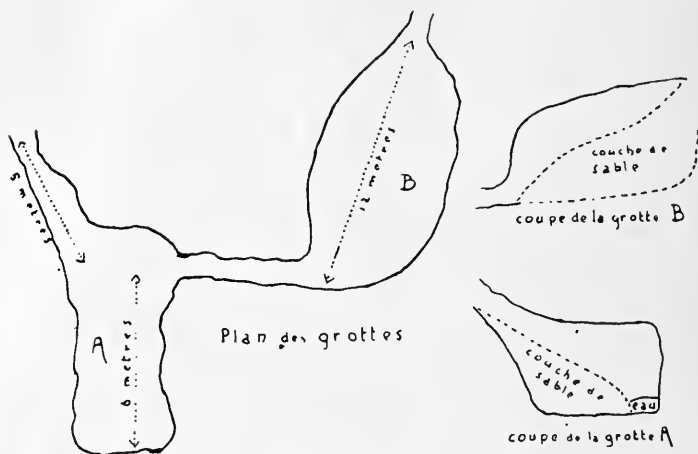
La vallée de ce ruisseau est la plus importante. Descendu directement du sommet de Coulègne, après avoir un instant assagi son cours dans les prairies du plateau de Cognac, il se creuse tout à coup au-dessous du château de Falguerolle, une profonde gorge, celle de Lavérune, du nom d'un petit mas accroché sur sa paroi gauche. La dénivellation est très rapide et dépasse plusieurs centaines de mètres. Du même côté que le mas de Lavérune, grimpe encore, avec de raides lacets, la route muletière, seul chemin, jadis, de Cognac à La Salle, par les mas de Lavérune et Bussas. Presque au moment où ce chemin atteignait le plateau de Cognac, il passait sur le mamelon étroit que sépare le ruisseau de Mourégal des gorges de Lavérune. Couvert de châtaigniers et de broussailles, ce monticule est situé environ à 400 mètres de Cognac et à 100 mètres à

peine du mas de Lavérune. C'est là qu'ont été creusées, à une époque lointaine, les galeries dites de Thérond. Intrigué par les récits de vieillards qui se rappelaient les avoir visitées dans leur jeunesse, nous en avons recherché et fait déblayer une entrée qui se trouve sur la pente droite du ruisseau de Mourégat. Creusée dans un repli du terrain, cette ouverture pouvait passer inaperçue du grand chemin situé, cependant, à trente pas de distance sur le penchant de Lavérune.

Une première galerie, très étroite, près de l'entrée, s'élargit, au bout de trois à quatre mètres, en une salle en pente à demi-comblée par les éboulis. Elle mesure environ 2 m. 50 de largeur sur 5 mètres de long et 3 mètres de hauteur. Au fond se trouve une nappe d'eau limpide d'environ 0 m. 50 de profondeur, provenant des infiltrations pluviales.

Sur la paroi gauche de cette salle, immédiatement après l'étroit boyau d'entrée, s'ouvre un autre passage. Celui-ci, très étroit et très bas, a une longueur de quatre mètres environ. Il permet d'accéder dans une salle au plafond formé par une couche de quartz, sur laquelle scintillent, par endroits, de superbes cristaux de roche. Cette salle est plus qu'à demi comblée. Elle présente actuellement 10 mètres de longueur sur 5 mètres de large. Sa hauteur la plus grande est de deux mètres et pouvait atteindre trois à quatre mètres. Elle est dirigée du sud au nord, tandis que la première galerie va de l'ouest au sud-ouest. A l'extrémité nord de cette deuxième salle, se trouvait une ouverture don-

nant accès au dehors et dissimulée derrière une souche de châtaignier. Toute la partie du plafond rocheux, située près de cette ouverture, est encore noircie par la fumée.



Nous ignorons l'époque où furent creusées les grottes ou galeries de Thérond. Ce fut certainement un travail de longue haleine, que celui d'extraire la couche tendre, « lou schiss », située au-dessous du banc quartzeux qui forme l'ossature de ce mamelon. Le mas de Lavérune voisin, dont le prédicant Gavanon était originaire, fut, pour tous ses compagnons, un lieu d'asile. Peut-être était-ce à cause de la proximité de cette spacieuse cachette. Plus tard les réfractaires de l'époque du Premier Empire l'utilisèrent à leur tour pour ne pas aller grossir le nombre des soldats de Napoléon I^{er}.

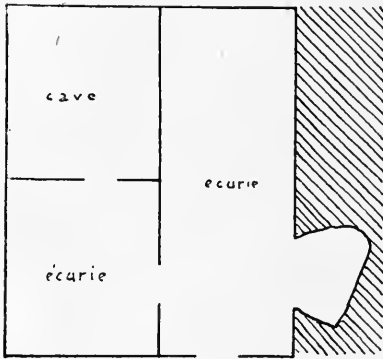
3^e *Cachette du mas de la Bastide*

A 500 mètres, à vol d'oiseau, des baumes ou galeries de Thérond, au point même où se réunissent le ruisseau du cap de Cognac et celui de Mourégat, le mas de la Bastide se dresse à mi-côte du chaînon qui les sépare du ruisseau de Bouzons. Au-dessus du mas passe le chemin allant de Cognac à Bouzons, par Bouzanquet. C'est au même endroit que la vieille draille gauloise commence à grimper les escarpements du Mourippe, pour atteindre la fontaine de Saint-Martin et le col des Fosses. Un peu plus bas, dans la même vallée, se trouvent les mas du Sarralié et de Freychaussel, devenu aujourd'hui Pintard, du nom du fervent protestant qui l'habitait, en 1685.

A la fin du XVII^e siècle, le mas de la Bastide comportait un certain nombre de feux. Des propriétaires et des fermiers y constituaient les familles : Aigoïn, Ducros, Solier, Berthézienne, toutes également protestantes. Daniel Soulier, ou Solier, avait marié sa fille Anne à Jean de Falguerolles, dont le père paya, par des années de galère, son attachement à sa foi. Toute cette famille émigra peu à peu à Genève et en Angleterre. Les Aigoïn en firent de même. La famille Berthézienne donna un des prédicants de la première heure, en la personne d'Antoine Berthézienne, « travailleur de terre, âgé de 42 ans, vivant de quelques héritages qu'il exploitait lui-même ». Parti une première fois pour l'étranger, il revint en France et tint quelques assemblées. Nous le retrouvons

sur la liste de Vivent avec sa femme, Claude Fesquette, et sa sœur, Jeanne. Il se réfugia en Hollande, où nous perdons sa trace.

Bien que le mas de la Bastide ait subi depuis cette époque de profonds remaniements, nous trouvons encore là une cachette qui dut servir de refuge à Berthézienne pendant le court temps de son apostolat. Elle est située au sous-sol de la maison Ducros actuelle, dans une écurie obscure.



plan de la cachette



coupe de la cachette

Elle consiste en une cavité allongée, creusée en arrière du mur de soutènement de l'écurie. On y rentre par une ouverture basse située au ras du sol. Aujourd'hui, à demi comblée, il est difficile d'y pénétrer, mais un homme pouvait y tenir à l'aise allongé.

4° Cachette du Mas du Vert, à Bouzons

Une section de la paroisse ancienne et de la commune actuelle de Cognac est formée par la région qui porte le nom générique de Bouzons. Elle englobe sous cette détermination les mas de Picard, l'Euze, le Vert, le Rouquet et la Poujade.

Bâti sur le premier replat de la grande chaîne qui, du Mont Liron à Coulègue, sépare la vallée de la Salendrenque de celle du Savel, ces hameaux sont les plus élevés de la région lasalloise. Au-dessus d'eux, presque au sommet de la montagne, passait la draïlle de Cognac au col de las Cliefs. Dépourvus encore de nos jours, d'un chemin carrossable, les habitants de Bouzons n'ont pour parvenir à Cognac ou encore plus bas à La Salle, que de mauvais sentiers pavés de gros blocs glissants arrachés au granit de la montagne. Ils semblaient donc, de par leur situation élevée, à l'abri des recherches des dragons. Ceux-ci se hissaient cependant parfois sur ces hauteurs. Pierre Faïsse, le fugitif du mas du Mazel, revenant de dire adieu à son vieux maître Pierre Durant, réfugié au Mas Barnier, trouva, lors de son passage à Bouzons, des maisons brûlées par les soldats. Le 5 mars 1686, le prédicant Vidal, de Cognac, avait failli être pris par eux au Col des Fosses. Plus heureux que son compagnon Arnaud du Buisson, près Cros, qui fut pris et pendu, il put, quoique boiteux, échapper aux poursuites.

En 1690, David Gazan, originaire des Plantiers et

cousin germain du prédicant Bringuier, de la Gardette, mas situé au-dessous de Bouzons, se trouva sérieusement atteint par la dysenterie. Il se retira dans un mas de Bouzons où il fut, dit-il « aussi bien servi ou mieux que M. Dugua », le commandant des dragons à La Salle.

L'année suivante, lorsque Vivent, « au pied de la côte de Sumène, sur le grand chemin de Ganges au Vigan », eut fait exécuter le traître Gaucher, l'un de ses compagnons Gay, originaire de Sumène, conduisit toute la troupe dans la nuit par le mas de Feltrou, Galon, Le Villaret et St-Roman-de-Codières jusqu'à la montagne au-dessus de Bouzons, où ils trouvèrent un asile.

Malgré son isolement des centres, qui lui avait valu, en 1580, d'être choisi par Firmin Bymard, curatier de la ville d'Anduze comme lieu de refuge contre la peste (1), le quartier de Bouzons fut un lieu de passage et de refuge pour les prédicants. Là aussi, les habitants surent s'ingénier pour mettre rapidement leurs hôtes en sûreté. Au Germo, à La Tubette, ces cachettes ont disparu avec les maisons aujourd'hui simples amas de pierres. Au Mas du Vert, situé à peu près au centre de cette région, il en existe cependant une tout à fait intacte.

Bâti à quelques mètres au-dessus du chemin qui dessert tout le quartier, le Mas du Vert se rattache à celui-ci par deux rampes très raides. A leur point d'union, un étroit passage entre deux maisons permet d'arriver

(1) P. DE BAGARS, N° *La Salle*, 1580, folio 307.

dans une cour intérieure sur laquelle s'ouvrent les portes des habitations.

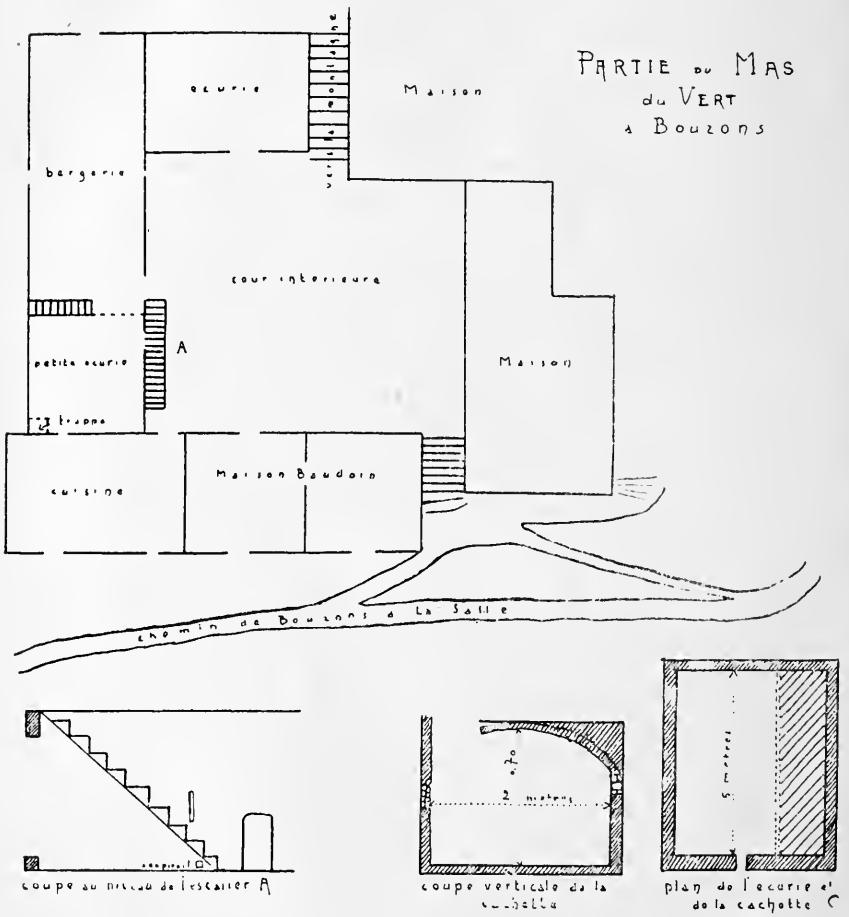
A l'Ouest, le chemin se continue par un escalier permettant d'arriver à une autre maison de l'agglomération et à la montagne. A droite, sous un escalier extérieur, à demi recouvert par la toiture, se trouve la porte d'entrée d'une des maisons. On arrive par là dans une cuisine ayant une sortie du côté des terres avoisinantes.

Cette cuisine possédait à côté de la porte extérieure une autre porte aujourd'hui transformée en placard. Par celle-ci, on communiquait directement avec une écurie et de là avec la bergerie, séparées l'une de l'autre par un mur de 1 m. 50 n'atteignant pas le plafond. A côté de ce mur se trouvait un escalier intérieur pour monter au grenier de la bergerie. Celle-ci possédait une porte pour sortir directement dans la cour comprise entre les divers corps de bâtiment constituant le mas du Vert.

La petite écurie adjacente à la cuisine n'est éclairée que par une lucarne ; la bergerie a des ouvertures plus rudimentaires encore. Quand la porte de celle-ci est close, la difficulté est grande pour se diriger.

Au bas du passage communiquant avec la cuisine se trouve une trappe recouverte par le fumier de l'écurie. Cette trappe obture une ouverture de 0 m. 50 × 0 m. 50 par laquelle on pénètre dans une cavité voûtée, en partie creusée dans le rocher sous-jacent. Elle a comme dimensions 2 mètres de large sur 5 mètres de long et 0 m. 70 de hauteur.

Sur la paroi de cette cachette qui regarde la cour intérieure, se trouve une ouverture carrée de 0 m. 10 sur 0 m. 10 et 0 m. 50 de longueur. Celle-ci aboutit au-dessous de l'escalier extérieur près du sol. A cause de cette situation, elle passe facilement inaperçue.



Dès que l'arrivée des dragons sur le chemin de La Salle était signalée, David Gazan pouvait, s'il était soigné dans cette maison, passer très aisément de la cuisine dans l'écurie. Il soulevait la trappe sur laquelle on étendait le fumier voisin et se trouvait ainsi complètement à l'abri des poursuites. Grâce à la petite ouverture qui aéraït en même temps la cachette, le proscrit surveillait les allées et venues dans la cour. Malgré leurs recherches, les dragons ne pouvaient pas se méfier qu'il fût aussi près d'eux. Le danger passé, le prédicant pouvait remonter dans la cuisine.

CHAPITRE IX

Cachettes de la vallée de Cros

Après avoir quitté Cognac, le touriste qui se dirige vers Sumène chemine encore pendant deux kilomètres pour parvenir à l'extrémité sud de ce plateau. Au col de Bantarde apparaît tout à coup devant ses yeux un des plus merveilleux panoramas de nos Cévennes.

A ses pieds se déroule la profonde vallée de Cros, dans les mille méandres du Vidourle descendu du col de St-Roman-de-Codières, qui profile à l'Ouest la silhouette de sa vieille tour. Exposés au soleil du Midi, de nombreux mas se cachent à demi sous les châtaigniers. Toute cette pente du plateau de Cognac est creusée de vallons ombreux, dont les cascades vont au fond de la vallée augmenter le faible cours d'eau du petit fleuve à peine plus grand que les ruisseaux qui l'alimentent. En face, la montagne calcaire et nue de La Fage se dresse d'un seul jet jusqu'à 983 mètres d'altitude. Elle porte, à mi-côte du sommet, quelques hameaux aujourd'hui presque tous abandonnés.

Au Sud, dans le lointain, au premier plan, la plaine de St-Hippolyte avec le Causse de Pompignan. Par-

dessus tout cela, la ligne infinie des étangs et de la mer vers Palavas, scintille au soleil, se confondant avec le ciel aux limites de l'horizon. A gauche, enfin, les sommets jumeaux de St-Chaman se découpent très nettement sur l'arrière-plan de toute la plaine nimoise.

L'abrupte vallée de Cros fut, comme les vallées voisines, le théâtre des courses des prédicants et des Camisards. Elle fut aussi pour eux maintes fois un lieu d'asile.

C'est à Cros, qu'en 1683, après la fermeture de leur temple, les protestants de St-Hippolyte vinrent entendre le prêche des pasteurs. C'est dans cette vallée encore qu'eurent lieu les premières assemblées en plein air. La plus connue est celle du sommet de la Fage, près de la grange du Faou (hêtre), appartenant au prieur de St-Roman, dans la nuit du 15 février 1686. Vivent y parla devant 1500 personnes. A l'issue du service, il imposa les mains au prédicant Vidal, de Colognac.

Tous les mas de la vallée de Cros furent ouverts largement aux fugitifs. La Cabanelle, les Fourniels, Rouveyrac, les Vernèdes, Bouségure, pour ne citer que ceux-là, reçurent bien souvent la visite des prédicants. Certains de ceux-ci, comme Paul Colognac, David Teissonnière, la fille Pintard en étaient originaires. Vivent lui-même se réfugiait avec ses compagnons aux Fourniels, chez Lafont, dit La Cabre, qui jouait dans cette région le rôle périlleux d'avertisseur d'assemblées.

Plus tard, les Camisards et les pasteurs du Désert

surent aussi y trouver des parents et des amis dévoués.

Nous n'avons pas systématiquement, comme pour la région lasalloise recherché les cachettes dans tous ces mas un peu trop éloignés de nous. Nous ne rapportons seulement que celles qui nous furent indiquées, sans les vérifier. Certaines peuvent avoir disparu, mais il doit en exister encore beaucoup plus que ce que nous en citons.

1° Cachette du Mas du Sauvier

Le mas du Sauvier, situé presque au point où la montagne de la Fage commence à s'abaisser vers la vallée de Valatougès, est une métairie très isolée à laquelle on parvient soit par le Pouget, soit par Ivolas, masages situés dans la vallée de Cros. Sa cachette nous est connue par le récit du camisard Bonbounoux dans ses mémoires.

Après avoir décrit sa peu spacieuse cachette dans un tonneau au mas des Blaquières et le trou dans le foin qui lui sauva la vie à la métairie du Reversa, Bonbounoux ajoute : « Je dois vous parler présentement d'un autre fidèle (Deleuze, du Pouget, paroisse de Cros, et qui, depuis lors, s'est marié avec une fille à qui la métairie de l'Esprit au-dessus de Malle, taverne proche de St-Hippolyte, appartient), qui ne devait rien à celui dont je viens de vous dépeindre les bonnes qualités, ni en piété, ni en zèle, ni en courage. Il avoit ménagé deux petites caches (capables de contenir six ou sept hommes chacune) dans deux monceaux de pierres qui

se trouvoient assemblez dans un champ (à deux mille pas de la métairie du Sauvier, au-dessus du Pouget, tirant vers la Fage et où Deleuze étoit alors rentier). C'est là qu'il recéloit ceux qui pour la foi erroient dans le désert. Que de fois il nourrit là autant de gens de cet ordre qu'une de ces caches pouvoit en contenir. semblable à une prudente mère de petits lapereaux, il ne voyait que la nuit ceux qu'il y tenoit cachés, et après leur avoir fourni la nourriture nécessaire, il n'oublioit pas de fermer adroitement le trou par lequel il étoit entré et sorti. C'est là qu'après avoir été à peu près de guérir ma blessure, ou du moins lorsque je pus me passer d'une bande qui me couvroit la joue, je fus joindre cinq ou six de mes frères. Ils y avoient fait quelque séjour lorsque j'y arrivai et nous en fîmes quelque peu encore ensemble et si, pour plus d'une raison, nous quittâmes dans la suite de tems en tems un lieu aussi favorable par plus d'un endroit, nous avions soin de ne pas oublier d'y revenir lorsque la prudence pouvoit nous le permettre. » (1).

2° *Autres cachettes de la vallée de Cros*

Au mas du Buisson existait un escalier secret dans une étable ainsi qu'une grotte dans la terre.

A La Madarié, au mas d'Abrie, la maison possédait un appartement de 2 à 3 mètres carrés où se cachaient les pasteurs.

(1) Les insurgés protestants sous Louis XIV. Etudes et documents inédits publiés par G. Frostérius. Paris, Reinvald, 1868, p. 137.

Tout à côté, au mas du Fanabrègue, propriété familiale des Fesquet, dont plusieurs membres, de l'église du désert à nos jours furent pasteurs, une sorte de galerie creusée dans la cave, aujourd'hui transformée en tombeau, permettait de se mettre facilement à l'abri.

Une galerie semblable existait au mas de la Pousielgne.

A Driolles, pays du camisard Salamouet, se trouvait dans le cellier d'une maison une cachette creusée dans le sol et voûtée. Une simple dalle en masquait l'entrée. Elle avait, nous a rapporté un vieillard de la région, 6 mètres de long sur 1 m. 50 de hauteur et 2 mètres de largeur.

Presque à l'ombre de la tour et de l'église de St-Roman-de-Codières, se trouve le mas de la Nible. Ses habitants, les Delpuech, en partirent pour cause de religion et se réfugièrent à l'étranger. Il y furent remplacés par des parents, les Camplan, sortis du mas voisin de Camplo, dans la vallée du Savel. Là aussi se trouve une spacieuse cachette creusée dans le sol d'une cave. Elle est constituée par une petite salle basse de 2 m. 50 de largeur sur 5 mètres de long et 1 m. 80 de hauteur au centre de la voûte. On y accédait par une trappe. La cave dans laquelle elle est située communiquait sur le derrière de la maison avec la pente rapide de la montagne. Du côté de la maison, un escalier permettait de remonter dans les appartements et aboutissait dans le vestibule lui-même à côté de la porte principale de la maison.

CHAPITRE X

Vallée du Gardon de Saint-Jean

1° Cachette de Saillens

Lorsque des hauteurs du plateau de Caderles on dévale brusquement sur St-Jean-du-Gard par la rapide descente de la Malaïgue, on laisse à droite de l'ancienne route et à gauche de la nouvelle une agglomération de maisons nommée le mas de Saillens.

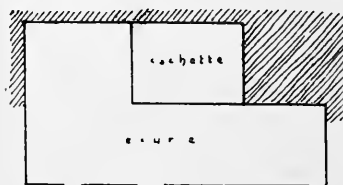
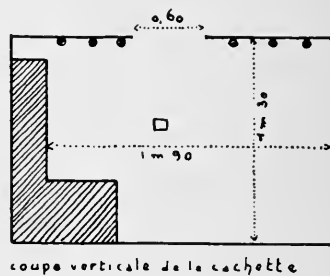
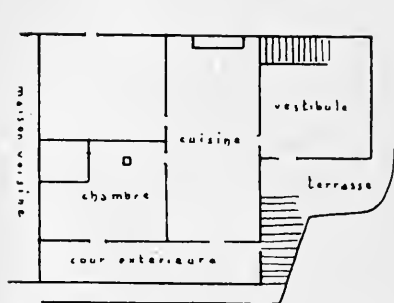
L'une d'entre elles (actuellement maison Méry) porte au fronton de la porte d'une écurie la date de 1558. Elle est adossée contre la montagne. Pour y parvenir, de la route actuelle, il faut passer devant la maison voisine et monter un escalier surveillé par la fenêtre de la cuisine. La porte principale s'ouvre dans un petit vestibule d'où part un escalier montant au deuxième étage. Celui-ci a des portes de sortie pour communiquer avec les terres situées au-dessus de la maison.

A droite, dans le vestibule, une vieille porte étroite permet d'accéder à une cuisine de forme rectangulaire éclairée sur un des petits côtés par une seule fenêtre. Sur cette cuisine s'ouvrent les portes de deux cham-

bres dont l'une (si nos souvenirs sont exacts) communique aussi avec l'extérieur sur le derrière de la maison.

Dans la chambre du devant, de forme irrégulière sous le lit, se trouve une trappe de 0 m. 60 x 0 m. 60. Elle donne accès dans une cavité prise aux dépens de l'écurie sous-jacente creusée à demi dans le roc. De celle-ci, il est fort difficile de s'apercevoir qu'une partie du mur semblant soutenir la montagne est creuse.

Les dimensions de cette cachette sont : 1 m. 10 de largeur sur 1 m. 30 de hauteur et 1 m. 90 de longueur.



plan de la cachette



Sur l'un de ses côtés, se trouve une sorte de rebord pour poser les vivres. Une cale en bois placée sur la paroi gauche permet de poser le pied pour entrer et sortir rapidement de la cachette.

Elle servit maintes fois, nous a-t-on dit, d'asile aux pasteurs du Désert. Sa proximité de St-Jean dut en être la cause.

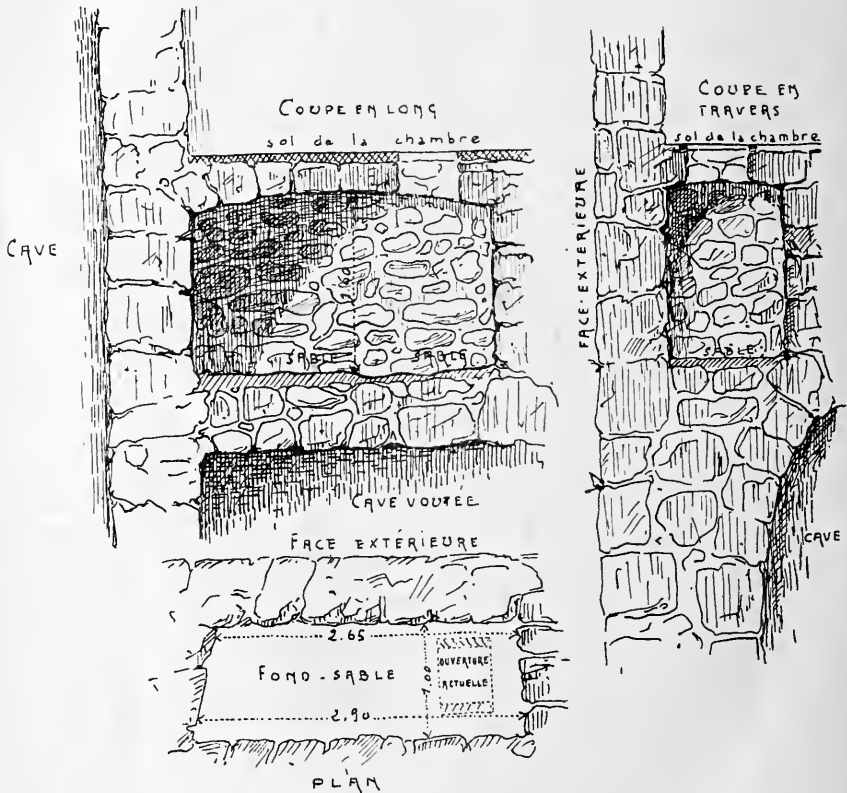
2^o Cachette de las Parets

De l'autre côté du ruisseau qui le sépare du mas de Saillens, le mas de Las Parets est situé sur un petit mamelon au-dessus des prairies de la rive droite du Gardon de St-Jean. Là existait non pas une vraie cachette, mais un dégagement semblable à celui de la maison de Jean Martin, à Ricumal, près La Salle.

Un placard de la cuisine situé tout près de la porte des chambres possédait jadis un fond mobile soutenu par deux tringles. En cas de danger, on pouvait par ce passage descendre dans une cave ayant une porte sur la campagne et par où l'on pouvait fuir. Ce mas, où l'on nous a montré encore de vieilles armes, a ses divers bâtiments presque complètement entourés de murs. Seul, à l'arrivée du chemin, un grand portail en bois permet d'entrer dans la cour intérieure. Il faut chercher un moment pour trouver la porte de la cuisine située tout à fait en retrait.

3^e Cachette du mas de Razet

Sur la rive gauche du Gardon et immédiatement au-dessus de St-Jean, se trouve le mas de Razet qui possède aussi une cachette. Grâce à l'amabilité de M. le pasteur Cadix qui a bien voulu, après nous l'avoir signalée, nous adresser le plan fait par M. Laune, architecte, nous pouvons l'ajouter à notre travail. Cette maison, écrit-il, est très ancienne, du XV^e ou XVII^e siècle.



cle, avec des portes en ogive et des fenêtres à croisillons. D'après la tradition orale, les prédicants et les pasteurs du Désert s'y seraient réfugiés.

Grâce à l'excellent dessin de M. Laune, nous pouvons très facilement comprendre le mode de construction de ces cachettes.

Lorsque nos aïeux construisaient ces robustes voûtes qui soutiennent encore le sol des appartements de presque toutes les cuisines cévenoles, ils comblaient avec de l'argile jusqu'au moment où le niveau devenait horizontal. Là-dessus ils coulaient le mortier qui devait former le sol de l'appartement supérieur. La plupart du temps, les cachettes ont été évidées, soit au moment de la construction de la voûte, soit même après dans les angles, contre les murs, à l'endroit où la couche de remplissage était la plus épaisse.

Cette cachette de Razet a, comme dimensions, 1 m. 60 de hauteur sur 1 mètre de large et 2 m. 65 de longueur. Elle communiquait avec la chambre par une trappe.

4^e Cachette du Mas de Rouville

En aval de Saint-Jean, en face la vallée de Massiès, mais sur la rive gauche du Gardon, le mas de Rouville se trouve juché sur un haut mamelon, dont l'autre pente plonge dans le Gardon de Mialet. Ce mas fut le refuge principal du prédicant Vivent et de ses compagnons assurés d'être toujours bien reçus par les demoiselles de Rouville. Celles-ci suivaient très assidûment les assemblées tenues dans leur région. Parfois, même,

elles se transportaient loin de chez elles pour entendre prêcher l'Évangile. Des assemblées furent tenues aussi près de leur maison, dans une grotte que l'Intendant fit murer. Connues comme des retireuses de prédicants, les demoiselles de Rouville voulurent mettre encore mieux leurs hôtes à l'abri des poursuites. Elles décidèrent, un jour, de faire construire une cachette sous leur propre lit. Grâce aux documents trouvés dans les archives, l'histoire nous en est racontée par Ch. Bost.

« Le 14 décembre 1691, deux jours après le prêche fait dans la grotte, au mas de Rouville, Vivent était auprès du feu, avec La Rouvière et leurs trois hôtesses, quand la fantaisie leur prit d'examiner si « la cache » nouvellement creusée était secrète. Gavanon, La Bonté, Rocher et Massol y étaient justement descendus, lorsqu'un détachement de dragons survint. Vivent, La Rouvière et Marion de Rouville s'y blottirent en hâte avec les autres, les deux sœurs aînées ayant voulu répondre seules aux questions des soldats. Mais ce n'était pas pour les prédicants que ceux-ci étaient venus de Saint-Jean, c'était pour elles. Toutes deux furent amenées à Saint-Hippolyte. Le lendemain, laissant Marion dans la maison déserte, Vivent retournait à la baume de Paulhan. » (1).

5° *Le Mas de la Baume à Peyrolles*

En amont de Saint-Jean-du-Gard, et au sommet d'une petite vallée qui se termine à Peyrolles, se trouve

(1) CH. BOST, *Loc. cit.*, I, 462.

le mas de la Baume. Dans ce mas, d'un accès très difficile, demeurait, en 1690, une veuve Poussielgue, fille de François Daudé, du mas de Maliestre, près La Salle. Très dévouée aux prédicants, qu'elle suppléait même parfois, elle était, dans toute la région des Cévennes, la personne la plus au courant de leurs randonnées aventureuses. On s'adressait de partout à cette femme pour entrer en relations avec les prédicants. Dans sa maison existait encore, nous a-t-on dit, une cachette. L'éloignement de ce mas nous a empêché d'aller contrôler sur place l'existence de cette cachette et d'en prendre les dimensions exactes.

CHAPITRE XI

Autres cachettes des Cévennes

Nous résumons, sous cette dernière rubrique, tous les renseignements que nous avons pu recueillir sur les cachettes dans les diverses régions des Cévennes. Il est probable que si d'autres chercheurs sont intéressés par une étude que nous ne faisons qu'ébaucher, le nombre de ces abris retrouvés sera très considérable. A cette époque de foi ardente, peut-être parce qu'elle n'avait pas la liberté de s'épancher au grand jour, tous les protestants des Cévennes, malgré les dangers qu'ils encouraient, considérèrent comme un devoir sacré de donner asile aux proscrits de la religion réformée. Par un sentiment bien humain, ils s'efforcèrent, en même temps, d'atténuer les risques en créant ces cachettes qu'ils s'ingéniaient à rendre introuvables, pour leur salut et celui de leurs hôtes.

A Saint-André-de-Valborgne, il en existe au moins deux, à notre connaissance. L'une se trouve au vieux château des Barbutts, sur la route de Tourgueille, elle nous a été signalée par M. Louis de Scynes; l'autre se trouverait dans une maison de campagne, immédiatement au-dessus de Saint-André.

Il en existerait aussi plusieurs dans la vallée des Plantiers, en particulier au mas de Borgne. Celle-ci serait formée par une grotte ou « calavent », dans un grand rocher voisin.

Nous savons que Vivent se réfugiait, pendant les mois les plus rudes de l'hiver, dans la maison du cabaretier Teissier, au col de Bonperrier. Cette habitation habilement aménagée contenait, comme la maison Blachère, aux Arnauds, près Thoiras, plusieurs cachettes bien agencées. L'une d'elles, nous dit Bost, était souterraine, « dans laquelle on entrait en soulevant les ais du plancher et qui avait une issue au dehors » (1).

Dans les Basses-Cévennes, toute la région du Vigan, de Bréau, Aulas, Mars, Serre, Pailherols et Roquedur était signalée à l'Intendant comme lieux où se cachaient les prédicants. Là aussi, comme au mas de la Peyre, près Vallerangue, où se cachait le pasteur Arbus, on retrouverait des asiles intéressants à étudier.

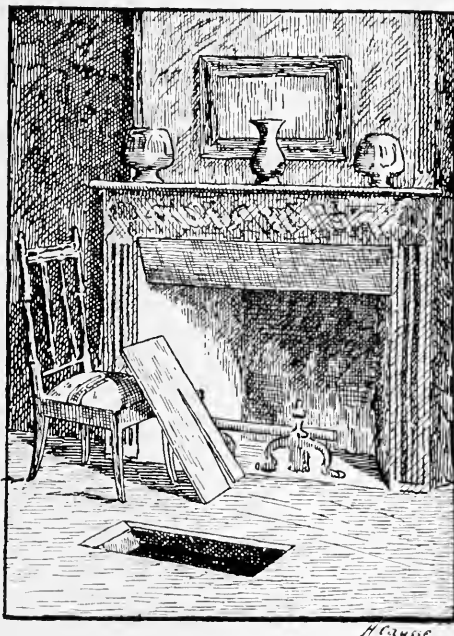
De l'autre côté de la ligne du partage des eaux, dans les Hautes-Cévennes, le Bougès et la Lozère, on arriverait au même résultat.

A Campis, près de Meyrueis, la maison de Bertrand, refuge ordinaire des frères Plan, de David et de Roman, avait aussi sa cache pour abriter les gens, les armes et les sermons. Dans cette vallée, il se tint de nombreuses assemblées dont quelques-unes furent surprises.

En 1696, le prédicant Roman se trouvait, le 15 août, dans une maison près de Florac. Les habitants, occu-

(1) CH. BOST, *Loc. cit.*

pés à moissonner, l'avaient laissé tout seul. Survint un détachement de dragons qui se livraient, dit Bost (1), à la recherche des livres et des armes, aussi bien que des prédicants. Ils enfoncèrent la porte du logis et montèrent jusqu'à la chambre où dormait Roman. «Le bruit



Entrée de la cachette de la maison Boissier, au Pont de Montvert.

que j'entendis », raconte celui-ci, « me fit lever promptement et me cacher sous le lit, dans un trou que j'aperçus dans la voûte et qu'on y avait pratiqué pour descendre en bas. Mais, se trouvant fermé, par dessous, avec une planche et un pilier qui la soutenait, je n'y

(1) C. Bost, *Loc. cit.*, II, 157.

pu entrer que la moitié du corps, et ainsi il me fut impossible de passer outre, dont bien me prit, parce qu'en même temps ces soldats vinrent en bas, ou ils m'auraient infailliblement attrapé. Ils remontèrent donc dans ma chambre avec fureur et, croyant trouver dans le lit des livres ou des armes, ils vidèrent toute la paillasse sur moi, en sorte qu'ils me couvrirent eux-mêmes. Et, certes, j'ai toujours remarqué le doigt de Dieu bien clairement en des merveilles de cette matière. »

Enfin, au Pont de Montvert, au pays même que terrifiait l'abbé du Cayla, M. le pasteur Montfagon a bien voulu nous signaler une cachette très connue, dit-il, et située dans son habitation même (maison Boissier). Nous regrettons de ne pas posséder, à son sujet de plus amples renseignements et de ne pas savoir, surtout, à qui elle donna asile à quelques pas même de la maison dont l'incendie fut le signal de l'insurrection camisarde.

TABLE DES MATIÈRES

Préface.....	3
I. Les cachettes huguenotes des Cévennes.....	9
II. La cachette de Rolland au Mas Soubeyran.....	31
III. Les cachettes de Soudorgues.....	35
1° Cachettes de la Perjurade.....	35
2° Cachette du Moïna	44
3° Le temple de Soudorgues.....	50
4° La maison Henri Viala aux Horts.....	52
5° Cachette du mas de l'Euzière.....	57
6° Cachette du mas de Lirou.....	59
IV. Ste-Croix de Caderles et les pentes du Brion....	60
1° Cachettes du mas du Capou.....	63
2° Cachette du mas de St-Genieys.....	70
3° Cachette des Mouzignels.....	74
4° Cachette du mas du Mazel.....	75
5° Cachette et grotte de Pagès.....	82
V. Les environs immédiats de La Salle.....	87
1° Jean Martin de Rieumal et sa maison....	88
2° Le mas de Clarou.....	92
3° Cachettes de la Bouscarasse.....	95
4° La Clède de la Pâle.....	103
VI. Les cachettes de la vallée des Arnauds.....	105
1° Au mas des Arnauds.....	105
VII. Monoblet et ses cachettes.....	111
1° Mas de Pascalou	112

2° Le mas d'Unas	118
3° Le mas du Bruguier.....	122
4° La grotte du Serre de la Cazelle.....	122
5° Cachette de Pailliès	125
6° Au mas de Novis	128
VIII. Le plateau de Cognac.....	131
1° Cachette du mas de Lascamps.....	133
2° Les galeries de Thérond.....	136
3° Cachette du mas de la Bastide.....	139
4° Cachette du mas du Vert à Bouzons.....	141
IX. Cachettes de la vallée de Cros.....	147
1° Cachette du mas de Sauvier.....	149
2° Autres cachettes	150
X. Vallée du Gardon de St-Jean	153
1° Cachette de Saillens	153
2° Cachette de las Parets	155
3° Cachette de Razet	156
4° Cachette du mas de Rouville.....	157
5° Le mas de la Baume à Peyrolles.....	158
XI. Autres cachettes des Cévennes.....	161
XII. TABLE DES MATIÈRES	165

MONTPELLIER. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DU MIDI

